Negative microfilm 63–6948
received from university

SCHWARZ, Martin, 1931–
OCTAVE MIRBEAU: VIE ET OEUVRE.
[French Text].

The University of Michigan, Ph.D., 1963
Language and Literature, modern

University Microfilms, Inc., Ann Arbor, Michigan

OCTAVE MIRBEAU: VIE ET ŒUVRE

par
Martin Schwarz

A dissertation submitted in partial fulfillment
of the requirement for the degree of
Doctor of Philosophy in the
University of Michigan
1962

Doctoral Committee:

Professor Robert J. Niess, Chairman
Professor Frank X. Braun
Assistant Professor Monroe Z. Hafter
Professor James C. O'Neill

A mes parents et à Suzanne

en témoignage de mon

profond amour

PREFACE

Je tiens à exprimer mes sentiments de gratitude les plus vifs à Monsieur le Professeur Robert J. Niess pour ses encouragements au cours de mes études, et pour avoir bien voulu se charger de la direction de ma thèse. Ses conseils ont rendu cette étude possible, son intérêt et son obligeance m'ont immensément facilité la tâche.

Mes remerciements vont également à MM. les Professeurs O'Neill, Hafter et Braun. Leurs conseils judicieux m'ont grandement aidé.

Je suis grandement reconnaissant à Monsieur Gérard Bauër, de l'Académie Goncourt, qui a bien voulu m'entretenir de Mirbeau, et qui m'a spontanément confié des lettres de l'écrivain. Je veux remercier aussi Monsieur Jacques Suffel, Directeur de la Bibliothèque Nationale Française, pour m'avoir fait part de ses récentes découvertes sur Mirbeau.

TABLE OF CONTENTS

		Page
PRÉFACE		iii
INTRODUCTION		1
Chapitre PREMIER	JEUNESSE. DÉBUTS DE JOURNALISTE (1848-1886)	3
II.	DÉBUTS LITTÉRAIRES. OEUVRES BIOGRAPHIQUES (1886-1890)	42
III.	OEUVRES ÉPISODIQUES. L'AFFAIRE DREYFUS (1891-1902)	110
IV.	LE THÉÂTRE. DERNIÈRES OEUVRES	167
V.	LA CRITIQUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE. L'ESTHÉTIQUE	230
CONCLUSION		262
BIBLIOGRAPHIE		267

INTRODUCTION

A la fin du dix-neuvième siècle Octave Mirbeau était un des écrivains les plus renommés en France. Ses livres, ses pièces de théâtre, ses pamphlets et sa critique, fruits d'un labeur ininterrompu de quarante années, furent lus avidement par l'élite intellectuelle et le grand public de l'époque. La vaste oeuvre de Mirbeau -- qui ne manqua pas de produire son effet, surtout dans le domaine de la critique littéraire et artistique -- est aujourd'hui presque complètement oubliée par le public, et ignorée par la plupart des critiques. Pour l'étudiant qui s'intéresse à cette époque de la littérature française, cet oubli injuste est plus que fâcheux.

Mirbeau est au carrefour des deux grands mouvements littéraires du siècle: le romantisme et le naturalisme. Dans son oeuvre, ces deux tendances s'affrontent, sans se confondre. La lutte continuelle entre les exigences de l'esprit, et une imagination qui ne pouvait se débarrasser d'un romantisme tapageur et fracassant -- pour employer des mots chers à l'époque -- jeta Mirbeau dans des excès intellectuels qui produisirent l'oeuvre la plus voyante et la plus féroce du siècle.

Lorsque nous avons commencé nos recherches sur la vie de l'écrivain, nous nous sommes rendu compte qu'il existait

dans les quelques biographies de nombreuses lacunes. Nous avons tenu tout d'abord à les combler. Grâce à l'amabilité de M. Gérard Bauër, membre de l'Académie Goncourt, et de M. Jacques Suffel, directeur de la Bibliothèque Nationale, il nous a été possible de compulser les correspondances de Zola, Goncourt et Joseph Reinach. Les lettres de Mirbeau qui sont reproduites ici pour la première fois, et des documents biographiques également inédits, nous ont fourni des renseignements précieux, et nous croyons avoir été à même d'établir la première biographie complète de l'écrivain.

Cette biographie a servi comme point de départ à notre étude, dont le but est de montrer d'abord que l'oeuvre et la vie de Mirbeau sont étroitement liées, et ne font souvent qu'un. Nous avons tenu ensuite à insister sur l'uniformité de l'intention de l'auteur, et finalement, nous avons voulu montrer l'évolution de sa technique.

Comme il n'existe pas d'état présent d'études sur Mirbeau, notre bibliographie vient combler une lacune regrettable.

Nous osons espérer que cette étude contribuera à tirer de l'oubli l'oeuvre d'un écrivain injustement négligé, et souvent mal interprété par ses contemporains.

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE. DÉBUTS DE JOURNALISTE (1848-1886)

Octave-Marie-Henri Mirbeau est né à Trévières (Calvados) le 16 février 1848.[1] Ses ancêtres, originaires de Normandie se vouèrent au notariat à l'exception de son père, qui étudia la médecine, et d'un oncle qui entra dans les ordres. L'un de ses ancêtres, tabellion sous Louis XIII, fut décapité sur la place publique de Mortagne au XVIIe siècle. Le grand-père d'Octave Mirbeau, Louis Amable Mirbeau, était originaire de Moutiers-au-Perche, petite commune du canton de Rémalard. Il y naquit en 1772 et vint s'établir notaire à Rémalard en 1815, après avoir accompli les mêmes fonctions à Condé s/Huisne. Nommé maire de Rémalard le 5 octobre 1815, il occupa ses fonctions jusqu'en 1830, et mourut à Rémalard le 23 janvier 1848. Il eut onze enfants, dont quatre d'un

---

[1]Les études suivantes donnent 1850 comme l'année de sa naissance: Gerard Bauër, "Octave Mirbeau: Heros de son Théâtre," Les Annales, 106 (août 1959); Rene Dumesnil, Le Realisme (Paris: J. de Gigord, 1936), p. 459; Marc Elder, Deux Essais: Octave Mirbeau, Romain Rolland (Paris: G. Crès, 1914), p. 11; Georges Lecomte, "L'oeuvre d'Octave Mirbeau," Grande Revue, 93 (1917), 20-26; Edmond Pilon, Octave Mirbeau (Paris: Bibliotheque Int. d'Ed., 1903), p. 5; Maxime Revon, Octave Mirbeau: son oeuvre (Paris: Ed. de la Nouvelle rev. critique, 1924), p. 5. Les documents biographiques provenant de la mairie de Trevières ne laissent aucun doute a ce sujet; c'est bien en 1848 qu'est ne Mirbeau.

premier mariage avec Eulalie Félicité Pattu. Sa deuxième épouse, Louise Catherine Adélaïde Charpentier, grand'mère d'Octave, naquit à Moutiers en 1786 et mourut à Rémalard le 17 août 1859. Un extrait des "Cloches au Perche"[2] relatant le baptême d'une cloche à Moutiers en 1806, fait mention de Louis Amable Mirbeau, qui participa à la cérémonie en tant qu'adjoint au maire. De ce document il résulte que le grand-père d'Octave, âgé de 34 ans, habitait encore Moutiers à ce moment-là, et qu'étant devenu veuf, il épousa la fille de son ancien maire, François Joseph Charpentier.

Le père d'Octave, Ladislas-François, naquit à Rémalard le 4 octobre 1815. Il épousa Eugénie Augustine Dubosq en 1844. De la mère d'Octave nous ne savons que peu de chose. Fille du notaire de Trévières, elle naquit dans cette commune en 1825. Elle eut trois enfants. Marie, née à Trévières en 1846, épousa Henri René Huberson, Ingénieur des Arts et Manufactures, le 8 mai 1867. Une deuxième fille, Berthe-Marie, naquit à Rémalard en 1850. Elle épousa Gaston Paul Petibon, négociant à Paris, le 29 janvier 1872, et donna naissance à deux fils.

Le père d'Octave grandit à Rémalard, se maria à Trévières, et revint s'établir dans sa commune natale au mois de

---

[2]Ce document, dû à l'amabilité de M.Bertrand de Rémalard, est conservé à la BNF, Don 9643, Naf 13623.

septembre 1849.[3] Il y exerça la profession de médecine jusqu'en 1883, et mourut en 1900. Un récent article[4] révèle un fait jusqu'ici ignoré. Selon les registres de l'état civil, le père d'Octave avait seulement le titre d'officier de santé et non pas de médecin. Il participa activement aux affaires de sa commune, fut élu conseiller municipal en 1855, et remplit les fonctions d'adjoint au maire de Rémalard de 1866 à 1878. Il fut nommé conseiller d'arrondissement en 1871. Le seul portrait que nous ayons du père d'Octave se trouve dans le Journal d'Edmond de Goncourt:

> Le père de Mirbeau, un de ces beaux vieillards maigres, nous est presenté et se plaint de sa memoire, n'ayant pas reconnu de Regnier. Lorsqu'il nous quitte, Mirbeau nous dit: "Vous voyez, mon père a plus de quatre-vingts ans, et aucune infirmite; mais vu son âge, il se croit dans l'obligation d'en avoir." Et quand on lui demande: "Pourquoi nous fais-tu répéter cinq ou six fois une chose, ce qui ne t'arriye jamais quand il y a du monde?" Il nous dit: "Je reponds a tort et a travers." Mais ça n'est pas vrai, car il entend très bien."[5]

---

[3]Une lettre du secrétaire de la Mairie de Trévières écrite en 1951 et adressée a M.John Walker, est en contradiction avec les renseignements généalogiques du secrétaire de la Mairie de Remalard, et un recent article: Jacques Suffel, "Quand Mirbeau faisait scandale," Journal de Genève, 116 (20-21-22 mai 1961). Selon la lettre de Trevieres, la mere d'Octave Mirbeau serait revenue a Trevieres pour ses couches, et aurait regagnee le domicile de son mari un mois apres l'evenement. Mirbeau ne serait jamais retourne a Trevieres. Cette lettre est conservee a la B.F, Don 9643, Naf 13623.

[4]Suffel, op. cit.

[5]Edmond et Jules de Goncourt, Journal, XXI, éd. Robert Ricatte (Monaco: Fasquelle et Flammarion, 1956), 77-79.

Le père de Mirbeau a laissé chez les habitants de Rémalard "la réputation d'un brave homme."[6] D'après ce que nous savons de sa carrière et d'après les témoignages d'anciens habitants de sa commune, nous pouvons assumer avec Maxime Revon qu'Octave Mirbeau put observer chez son père un attachement fidèle "au trône et à l'autel."[7] Cette attitude est sans doute une des raisons qui poussa M.Mirbeau à faire inscrire son fils au collège des Jésuites de Vannes en 1859.

De son enfance passée au sein de sa famille dans une "petite gentilhommière datant du 16e siècle,"[8] l'écrivain ne laisse que des souvenirs épars, déformés par son imagination, dans une autobiographie romancée: Sébastien Roch, où il convient de faire la part de la fantaisie aigrie d'un homme ayant subi des épreuves pénibles qui le marquèrent pour la vie. Nous savons que l'enfant jouit d'une entière liberté et qu'il passa la plus grande partie de son temps à courir les bois et les champs, à observer les mystères et les beautés de la nature avec une sensibilité aiguë, héritée en partie de sa mère, "femme enthousiaste, délicate, un peu névrosée."[9] La souffrance de l'enfant, affligé dès ses plus jeunes années de cette sensibilité maladive est révélée dans un cri d'angoisse qui s'échappe

---

[6]Suzanne Chabrol, "Le pays d'Octave Mirbeau," Le Figaro (22 octobre 1932).

[7]Revon, op.cit., p.8.

[8]Chabrol, op.cit.

[9]Elder, op.cit., p.11.

d'un personnage que Mirbeau créa de nombreuses années plus tard: "Je suis né avec le don fatal de sentir vivement, de sentir jusqu'à la douleur, jusqu'au ridicule."[10] Dans Sébastien Roch, où l'auteur mit beaucoup de lui-même, il a ceci à dire:

> "Sébastien ne pensait, n'agissait, ne vivait, en un mot, que par la sensibilité: la vie nerveuse et sensuelle était, en lui, suraiguisée jusqu'à la maladie, jusqu'au desequilibre physique. Tout l'impressionnait plus que les autres, et l'impressionnait à la fois, dans ses facultés perceptives les plus différentes. Il suffisait qu'un seul de ses sens fût affecté pour que tous les autres participassent à la sensation, en la quadruplant, en la prolongeant, chacun dans sa fonction propre."[11]

Cette caractéristique de son tempérament causa à Mirbeau tout au long de sa vie d'innombrables joies et de grandes souffrances. Elle explique en grande partie la vie et l'oeuvre de l'écrivain. Sans cesse à la poursuite du Beau et de l'Idéal, il est sans cesse déçu par les réalités de la vie, d'où son amertume, sa férocité et sa haine. Il a trop aimé, il a fondé de trop grandes espérances sur les hommes, et il se venge sur l'humanité entière de l'anéantissement de son idéal. Enfant, il souffre déjà de ne pouvoir extérioriser les sentiments confus qui bouillonnent en lui. Entouré de robustes gaillards dont les préoccupations n'ont rien de commun avec les siennes, il s'habitue vite à la vie solitaire. Seule sa mère qu'il adorait, devina en

---

[10] "Dans le ciel," L'Echo de Paris (20 septembre 1892).

[11] Sébastien Roch, (Paris: E. Fasquelle, 1922), p.160.

lui ses tourments, mais l'amour maternel ne put empêcher l'enfant de se sentir incompris, et il en souffrit. Ce qu'il dut ressentir vaguement durant ces années, il se l'expliqua longtemps plus tard, en mettant dans la bouche d'un de ses personnages ces paroles douloureuses:

> Il n'y a pas, j'en suis sûr, d'exemple d'un homme plus dénue que je le suis, de moyens physiques, capables de donner l'essor a tout ce qui se crée et fermente en lui, de donner une forme extérieure a ses exaltations; J'ai été l'éternel prisonnier de moi-même, malgre moi-même... Je suis semblable à ce bout de terre ingrate et sterile, ou pas un brin d'herbe, pas une fleur ne poussent, ou il n'y a que des cailloux et des écorchures lepreuses, et dans les profondeurs de laquelle bouillonnent des laves terribles, et couvent des feux formidables qui ne s'éteindront jamais, et dont, jamais, personne ne soupçonnera l'effrayante beauté.[12]

Les premières années de sa vie, durant lesquelles Mirbeau ne dut se plier à aucune discipline, durant lesquelles il put donner libre essor à ses fantaisies tout en passant des journées entières dans le paysage accueillant de Normandie, ne le préparèrent en rien au changement brusque qui devait s'opérer dans ses habitudes les plus chères. Mirbeau entra comme pensionnaire au Collège Saint-François-Xavier de Vannes (Morbihan) le 12 octobre 1859 et y séjourna jusqu'au 9 juin 1863. Ces années passées chez les Jésuites lui laissèrent un souvenir exécrable. S'il nous est permis de douter de la véracité des événements tels qu'ils nous sont présentés dans Sébastien Roch, nous ne pouvons douter de l'état d'esprit de Mirbeau brusquement arraché à une vie d'oisiveté

---

[12]"Les Mémoires de mon ami," Chez l'illustre écrivain (Paris: Flammarion, 1919), 141-142.

passée en plein air, pour se trouver loin des siens, dans une école qui imposait à ses pensionnaires une discipline rigide. Nous pouvons également nous imaginer l'impression que lui fit ce coin de la Bretagne. Tout comme Sébastien Roch, Mirbeau fut "arraché à la nature toute flambante de lumière (et transporté) dans une abominable nuit."[13] Son imagination aidant, Mirbeau transforma le paysage aride en un lieu de cauchemar auquel sa sensibilité, exaltée par les exigences de ce nouveau milieu, prêta une vie effrayante et mystique. Mirbeau garda jusqu'à la fin de ses jours une rancune tenace à ce Collège et aux Pères qui le dirigeaient. En 1901, dans un article publié dans le Journal, intitulé "Pétrisseurs d'âmes," il écrit:

> Je n'ai jamais tant souffert qu'au collège de Vannes, que dirigent les excellents Pères Jésuites, et ou je fus eleve --si j'ose dire-- eleve dans le plus parfait abrutissement, dans la superstition la plus lamentable et la plus grossiere .... Ma qualité de roturier me valut beaucoup d'avanies.[14]

L'enfant se trouva donc au milieu de compagnons provenant pour la plupart de la noblesse bretonne, et beaucoup mieux préparés que lui à satisfaire aux exigences d'une institution qui donnait "une éducation de haut ton, religieuse et mondaine à la fois, comme il en faut à de jeunes gentilshommes nés pour faire figure dans le monde et y perpétuer les bonnes doctrines et les belles manières."[15] Octave fut un mauvais

---

[13]Sébastien Roch, 100-101.

[14]"Pétrisseurs d'âmes," Journal (10 février 1901).

[15]Elder, op.cit., 13-14.

étudiant, comme le montrent les renseignements sauvés d'un incendie qui détruisit en grande partie le Collège en 1949. Ce document révélateur[16] fournit les indications suivantes:

Catalogue des élèves.

1859-1860: cours inférieur de grammaire.
1860-1861: cours moyen de grammaire.
1861-1862: cours supérieur de grammaire.
1862-1863: Humanités.

Palmarès de distribution de prix.

16 août 1860: ne figure pas.
12 août 1861: ne figure pas.
11 août 1862: un 4e accessit de "vers latins."
10 août 1863: ne figure pas (il a quitté le Collège).

Registre des notes hebdomadaires.

1859-1860: notes nettement mauvaises, tant pour le travail que pour la conduite.
1860-1861: même remarque.
1861-1862: notes plutôt pires que les années précédentes.
1862-1863: même remarque. Dans la colonne du mois de juin (1863) "parti le 9." Cette annotation, après deux semaines où les notes ont été particulièrement mauvaises, semble indiquer une mise à la porte.

Les mauvaises notes de l'élève proviennent sans doute de la réticence de l'enfant à se soumettre à une discipline imposée par des maîtres qu'il détestait, et de sa nature foncièrement rebelle qui le poussait à se révolter contre une éducation qui était en désaccord avec ses aspirations. Dans Sébastien Roch, l'écrivain offre une justification qui s'applique en grande partie au jeune rebelle:

---

[16]Lettre du R.P. Marsille, du Collège de Vannes, remise au Secrétaire Général de la Mairie de Vannes, et envoyée par ce dernier à M. John Walker. La lettre en date du 14 avril 1951 est conservée à la BNF, Don 9642, Naf 13623.

> Chez les natures d'enfant, ardentes, passionnées, curieuses, ce qu'on appelle la paresse n'est le plus souvent qu'un froissement de la sensibilité; une impossibilité mentale a s'assouplir a certains devoirs absurdes; le resultat naturel de l'éducation disproportionnée, inharmonique qu'on leur donne. Cette paresse, qui se resout en dégoûts invincibles, est, au contraire, quelquefois la preuve d'une supériorité intellectuelle, et la condamnation du maître.[17]

Cette vue de l'écrivain est partagée par le R.P. Marsille, professeur au Collège de Vannes, dans une lettre du plus grand intérêt en date du 22 avril 1951:

> A mon sens, c'est plutôt dans l'enfant même qu'il faut chercher l'origine de l'insuccès. Ses notes sont celles d'un paresseux et d'un indiscipliné, et cela pendant quatre ans avec des professeurs différents. Il est vraisemblable que sa sensibilité le disposait à ne pouvoir pas se plier au régime de l'internat, qu'il en a souffert, s'est buté sans doute et ses études s'en sont ressenties.[18]

Cette même lettre nous fournit également des renseignements révélateurs en ce qui concerne le Collège au temps où Mirbeau y étudiait:

> Lorsque Mirbeau entre au Collège Saint-François-Xavier de Vannes, l'externat y est gratuit, comme dans nos colleges de l'Ancien Regime. Les externes --auxquels les 'logeurs' fournissent gîte et 'soupe' pour 6 ou 7 francs par mois-- appartiennent à la classe populaire, paysanne surtout. Lorsque vers 1860 on leur demande une rétribution, ceux qui étaient deja au Collège --donc la plupart de ceux qui étaient de l'âge de Mirbeau-- purent continuer leurs études gratuitement jusqu'à leur sortie. Il est vrai qu'ils vivaient separés des pensionnaires. Ceux-ci appartiennent --en general-- a des familles aisees. Appartiennent-ils à la noblesse? Mais d'abord qu'est-ce que la noblesse bretonne de 1860? Des petits propriétaires terriens qui gerent leurs exploitations,

---

[17] Sébastien Roch, 100-101.

[18] Lettre du R.P. Marsille, adressée directement à M. John Walker, BNF, Don 9643, Naf 13623.

> des avocats, des médecins et beaucoup d'officiers. Rien ne les distingue de la bourgeoisie. Nous ne pouvons verifier les 'titres' des parents. Si comme critere nous admettons le nom à particule (ce qu' un historien ne peut admettre, puisqu'il indique souvent le descendant d'un roturier qui fut proprietaire d'une terre noble), je vous proposerais les chiffres suivants: La classe d'Humanites 1862-1863 comprenait 51 eleves, dont 17 externes. Sur les 34 pensionnaires 19 portent la particule. Mais encore une fois cela ne veut pas dire grand'chose.
>
> Bref, j'estime qu'il n'existait pas une grande difference de condition sociale entre Mirbeau et l'ensemble de ses camarades. J'hesiterais même à dire une petite difference.[19]

Si la différence sociale entre Mirbeau et ses camarades était négligeable, il faut croire que la sensibilité de l'enfant grossit cette différence jusqu'à l'en faire souffrir cruellement, et que, pour lui, cette distinction sociale n'en était pas moins réelle que si elle avait existé de fait.

Octave Mirbeau, âgé de 15 ans, quitte donc le Collège des Jésuites sans avoir complété ses études. Il remporte de ces quatre années les germes d'une révolte contre l'ordre établi et une haine féroce contre les prêtres. S'il n'a pas absorbé beaucoup de connaissances académiques, il a appris beaucoup de choses sur la vie. La cruauté de certains de ses camarades, leur popularité qui, souvent, n'était que le résultat de leur puissance dominatrice ou de leur rang social, révélèrent au jeune garçon l'ordre de la société en général. "Les collèges, dit l'écrivain, sont des univers en petit. Ils renferment, réduits à leur

---

[19] Ibid.

expression d'enfance, les mêmes dominations, les mêmes écrasements que les sociétés les plus despotiquement organisées. Une injustice pareille, une semblable lâcheté président au choix des idoles qu'ils élèvent et des martyrs qu'ils torturent."[20]

Ces quatre années ont laissé sur Mirbeau une indélébile empreinte. Nous ne pouvons accepter que comme hypothèse les affirmations de Marc Elder qui écrit que Mirbeau "connut les extases qui vont jusqu'aux larmes, les ferveurs où tout l'être dilaté s'élève dans une prière et cette exaltation mystique qui étourdit et fait évanouir."[21] Rien dans la vie de Mirbeau ne vient corroborer l'épisode de la première communion de Sébastien Roch, ni celui de ses extases mystiques lorsqu'il assiste à la grande messe. Nous savons cependant que les années qui marquèrent le début de Mirbeau dans la polémique, le trouvent du côté de l'autel et de la monarchie, flétrissant les républicains et tous ceux qui ne sont pas du "bon côté." On conçoit aisément que les principes de l'enseignement des Jésuites aient exercé une grande influence sur l'enfant et sur l'adolescent, et l'orientation de Mirbeau lors de ses premières années de polémiste est la preuve que son passage au Collège des Jésuites a imprégné son cerveau d'idées dont il fut longtemps à se défaire, malgré la haine qu'il portait à ses professeurs.

---

[20] Sébastien Roch, p.80.

[21] Elder, op.cit., 15-16.

Il se rendait parfaitement compte de ceci, comme l'indiquent ces paroles de Sébastien Roch, qui est ici le porte-parole de l'auteur:

> Je ne puis, si confuse qu'elle soit encore, me faire une conception morale de l'univers, affranchie de toutes les hypocrisies, de toutes les barbaries religieuse, politique, legale et sociale, sans être aussitôt repris par ces mêmes terreurs religieuses et sociales inculquées au college. Si peu de temps que j'y aie passé, si peu souple que je me sois montré, a l'egard de cet enseignement deprimant et servile, par un instinct de justice et de pitie, inné en moi, ces terreurs et cet asservissement m'ont impregné le cerveau, empoisonné l'âme. Ils m'ont rendu lâche devant l'Idée.[22]

Il se peut que Mirbeau ait écrit ces mots pour justifier ses articles monarchistes et catholiques des Grimaces, parus sept ans avant Sébastien Roch.

De Vannes, Mirbeau rentre à Trévières, "aigri déjà par les mécomptes de son éducation et affiné par la solitude et la souffrance."[23] Il n'alla pas immédiatement à Paris, comme l'affirme Edmond de Goncourt dans son Journal.[24] Il n'avait à ce moment-là que quinze ans. De plus son inscription à la Faculté de Droit de l'Université de Paris ne date que du 14 novembre 1866. Bien que nous n'ayons aucune information précise sur les années 1863-1866, nous pouvons assumer que Mirbeau les passa chez lui à suivre son penchant pour la lecture et à se préparer pour les examens du baccalauréat. D'après la fiche scolaire de

---

[22]Sébastien Roch, 277-278.

[23]Elder, op.cit., p.18.

[24]Goncourt, op.cit., XVI, 103-106.

la Faculté de Droit, Mirbeau prit son grade de Bachelier ès lettres à l'Académie de Caen le 26 mai 1866. Son père tenta de le dissuader de suivre son penchant pour les lettres, et Mirbeau fut obligé de choisir entre la médecine et le droit. Il opta pour ce dernier et se rendit à Paris en 1866, et non en 1871, comme le dit Maxime Revon.[25] Il ne montra aucun goût pour ses études, mais continua cependant de s'inscrire à la Faculté. Sa dernière inscription aux cours date du 14 janvier 1868. Il mena à Paris une vie dissolue sur laquelle il donna quelques détails à Edmond de Goncourt qui les relate dans son Journal:

> Là (à Paris), quatre mois de vie étrange, quatre mois a fumer l'opium. Il a rencontré quelqu'un de retour de la Cochinchine, qui lui dit que ce qu'a écrit Baudelaire sur la fumerie de l'opium, c'est de la pure blague, que ça procure au contraire un bien-être charmant, et l'embaucheur lui donne une pipe et une robe cochinchinoise. Et le voilà, pendant quatre mois, dans sa robe a fleurs, à fumer des pipes, des pipes, des pipes, et allant jusqu'a 180 par jour, et ne mangeant plus ou mangeant un oeuf a la coque par jour. Enfin, il arrive a un anéantissement complet, confessant que l'opium ne fait que de donner une certaine hilarité, au bout de quelques pipes, puis que ça amene un vide, accompagné d'une tristesse, d'une tristesse impossible a concevoir ... [26]

Lorsque Mirbeau commença à chercher sa voie, à l'âge de 22 ans, la guerre éclata. Cette année lui apporta aussi la profonde douleur que causa la mort de sa mère. Selon une coutume courante à l'époque, Mirbeau "avait été

---

[25]Revon, op.cit., p.9.

[26]Goncourt, op.cit., XVI, 103-106.

remplacé au régiment par un homme ayant satisfait à la loi."[27] Dès le début des hostilités, il se fit incorporer dans la Garde Mobile de l'Orne, et prit part à des combats qu'il évoque dans Sébastien Roch et dans les premiers chapitres du Calvaire. Il fut nommé Sous-Lieutenant le 31 juillet 1870 et devint Lieutenant le 27 septembre de la même année. Ces quelques mois passés sur les champs de bataille et dans divers hôpitaux, marquèrent Mirbeau pour la vie. Il observa les plus grandes souffrances humaines, il vit pendant la débâcle de nombreux drames intimes révélant la nature humaine dans ce qu'elle renferme de plus noble et de plus monstrueux. Ces hommes face à la mort, se montrèrent dans toute la primitive nudité de leur être. Des vertus et des vices que Mirbeau n'avait fait que soupçonner jusque là, apparurent à la surface et vinrent réaffirmer son attitude envers les hommes. Une pitié immense l'envahit à la vue de tant d'atrocités, et un grand amour le saisit pour les déshérités de la vie, pour tous ces jeunes qui trouvèrent la mort devant ses yeux. En même temps une révolte de tout son être contre l'absurdité de la guerre s'empara de lui. Durant toute sa vie il ne cessa de lutter pour qu'une pareille atrocité ne se reproduisît plus. Dorénavant il se méfia des "héros" et cette attitude est exprimée en des paroles vibrantes de sincérité dans la préface à l'Hommage des Artistes à Picquart, écrite en 1899:

---

[27]Suffel, op.cit.

> Francis de Pressensé a dit du colonel Picquart que c'était un héros... J'en demande pardon à mon cher et noble compagnon de lutte, mais moi, qui n'aime pas les héros, moi qui sais quelles brutes aveugles et sanglantes sont, tout au long de l'histoire, ces êtres néfastes et généralement militaires qu'on appelle des héros, je dirai du colonel Picquart que c'est un homme! Dans les temps de décheance et d'avilissement que nous traversons, être un homme, cela me paraît quelque chose de plus émouvant et de plus rare que d'être un héros!... L'humanité meurt d'avoir des héros; elle se vivifie d'avoir des hommes.[28]

Les évocations des scènes hallucinantes que Mirbeau observa comptent parmi ses meilleures pages. Il ne put ni ne voulut comprendre la nécessité d'aller se battre contre un autre peuple. Tel passage dans Sébastien Roch exprime ce que ressentit son auteur:

> Malgré l'habitude, malgré l'éducation, je ne sens pas du tout l'héroïsme militaire comme une vertu, je le sens comme une variété plus dangereuse et autrement désolante du banditisme et de l'assassinat. Je comprends que l'on se batte, que l'on se tue, entre gens d'un même pays, pour conquérir une liberté et un droit: le droit à vivre, à manger, à penser; je ne comprends pas que l'on se batte entre gens qui n'ont aucun rapport entre eux, aucun intérêt commun, et qui ne peuvent se haïr puisqu'ils ne se connaissent point. J'ai lu qu'il y avait des lois supérieures de la vie, que la guerre était une de ces lois, et qu'elle était nécessaire pour maintenir l'équilibre entre les peuples, et pour diffuser la civilisation; ma raison ne peut s'élever jusqu'à cette conception. Les épidémies et le mariage me semblent bien suffisantes pour empêcher le pullulement humain. La guerre ne détruit que ce qu'il y a, dans les peuples, de jeune, de fort et de bien vivant; elle ne tue que l'espoir de l'humanité.[29]

La haine de Mirbeau contre tout ce qui touche, même de loin, à la guerre, cette révolte contre la vie de l'armée, même en

---

[28] L'Hommage des Artistes à Picquart (Paris: Société libre d'Édition des Gens de Lettres, 1899).

[29] Sébastien Roch, p. 343.

temps de paix, s'explique encore mieux par un épisode ignoré de Marc Elder et d'Edmond Pilon, les deux biographes les plus importants de Mirbeau. Episode qui est pourtant de la plus grande importance, car il vient ajouter sa part de souffrances personnelles aux amertumes du jeune Lieutenant. Pendant la retraite de 1871, Mirbeau fut accusé de désertion. Une enquête eut lieu, mais il ne fut innocenté qu'en septembre 1872. Nous conservons deux lettres de Mirbeau concernant cette affaire. A sa mort, elles passèrent à Sacha Guitry qui autorisa Théophile Briant à les publier. Ce sont des documents de la plus grande importance quant à la chronologie des événements du procès. De plus, ces lettres révèlent toutes les vexations souffertes par Mirbeau, et viennent combler une lacune dans ce que nous savions de la vie de l'écrivain. Elles nous permettent de nous imaginer "quelle somme incroyable de rancoeurs (il) dut accumuler pendant ces vingt mois de prévention au cours desquels, dans une époque de principes et d'ultra-conformisme, il fut probablement mis en quarantaine par ses camarades comme un pestiféré."[30] Je reproduis ici ces deux lettres sans y apporter les coupures:

Mon Commandant,

J'ai l'honneur de vous adresser les pièces que vous me demandez par une lettre en date du 12 septembre 1872, lettre que je n'ai reçue qu'hier 15 septembre 1872.

J'ai vainement supplié Monsieur de la Ferronays de prendre connaissance de ces pieces. Monsieur de la

---

[30]Théophile Briant, "Une source du Calvaire d'Octave Mirbeau," Le Goeland, 8 (25 janvier 1937).

Ferronays a -- je ne sais pour quelle raison -- opposé un refus formel a mes plus vives insistances. Aussi suis-je fort heureux de l'occasion qui m'est offerte de produire ma conduite au grand jour. J'ai la conscience d'avoir toujours rempli mon devoir, et mon plus vif desir est de voir mon honneur degage de tous les soupçons qui ont pu l'atteindre. C'est la le seul motif qui m'a decide a refuser de donner ma demission alors qu'un jugement du tribunal d'honneur m'invitait a le faire, jugement que je n'ai d'ailleurs connu que par une lettre de Monsieur de la Ferronays sans que j'aie ete prie ou de presenter mes observations, ou de produire mes pieces, ce qui eût ete juste.

J'ai classé ces pièces par ordre de date, afin de faciliter les recherches et aussi afin que vous puissiez suivre mes traces depuis mon depart du bataillon, jusqu' a ma rentree.

Ces pièces sont, je crois, régulières, aussi régulieres que la difficulte des temps le pouvait permettre. S'il y existe quelques lacunes ou quelques obscurites, permettez-moi, mon Commandant, de les combler et de vous les expliquer par un recit sommaire de ma situation depuis le jour ou je quittai le corps, jusqu'a celui ou je me presentai a Cheresperinne, a Monsieur de la Ferronays.

En vertu d'un billet d'Hôpital signé par le chirurgien du bataillon et contresigne par le capitaine de ma compagnie, Monsieur des Plas, je quittai Freteval le 14 decembre 1870 et j'arrivai au Mans.....(illisible) devant le chirurgien charge de visiter les soldats malades. Le chirurgien etait absent, et s'etait fait remplacer par un aide-major, Monsieur Durand, qui après m'avoir examine, m'engagea a me rendre a Alençon, pretextant que les hôpitaux du Mans etaient fort encombrés. En foi de quoi, il me delivra sur un petit morceau de papier, que j'ai classe dans mes pieces, au N°2, la consultation suivante: "Monsieur Mirbeau, lieutenant des mobiles de l'Orne, a besoin de rejoindre son depôt."

Cette pièce n'a pas de caractère militairement authentique, elle est seulement signee de Monsieur Durand, sans designation de qualite officielle et non revêtue du cachet. Je retournai a la place et le major, sur la présentation de cette pièce, me fit delivrer une feuille de route pour Alençon ou se trouvait le depôt des mobiles de l'Orne. Il existe dans mes pieces, depuis le 16 decembre, jour de mon arrivee a Alençon, jusqu'au 23 decembre, jour ou le general me donna un conge de convalescence, une lacune de sept jours. Voici comment elle s'est produite. Le capitaine-major, Monsieur Proal, auquel je m'etais presente immediatement, a mon arrivée a

Alençon, me mit en subsistance au dépôt, et me pria de revenir quelques jours apres, pour prendre une determination a mon egard. Pendant ce temps, ma maladie s'aggravait, et sur le conseil du capitaine-major, je me rendis aupres du general qui, me trouvant fort souffrant, me proposa un conge de convalescence de trente jours, pour aller me faire soigner dans ma famille. Mais la, ma maladie s'aggravant toujours, d'autre part, prevoyant bien qu'un moment viendrait ou je serais devenu intransportable (Remalard etait alors menacee d'une invasion ennemie) je pris le parti de ne profiter pas du conge de convalescence, et je revins a Alençon ou, sur un nouvel examen de mon etat, le chirurgien m'admit a l'hôpital. J'y entrai le 2 janvier 1871. Je vous observerai, mon Commandant, que la piece N°6 n'est qu'un simple dupliçata. Le billet d'entree a l'hôpital, parfaitement en regle, est reste a l'hôpital et la precipitation avec laquelle je fus evacue de l'hôpital, comme le prouve la piece N°7, n'avait pas permis de me delivrer un billet de sortie. Je me suis plus tard procure cette piece pour regulariser autant que possible, cette irregularite.

A la date du dix-sept janvier, je suis donc à Flers, malade, dans une ville ou l'hôpital est completement rempli de malades, et ou mon admission est devenue impossible. Le sous-intendant militaire me propose de me faire admettre a l'ambulance de Bagnoles. J'y arrive, en effet, le dix-huit janvier. J'y suis reste jusqu'au vingt et un mars. A cette date, je pars pour Tours, non encore gueri, rejoindre mon bataillon. J'arrive a Tours le matin du jour ou le bataillon avait reçu l'ordre du licenciement, et quelques jours apres je me rends..... (illisible) pour presenter les pieces a Monsieur de la Ferronays.

Voilà, mon Commandant, ma situation exacte, et en toute conformite a la verite la plus absolue. Je n'y ajoute aucun commentaire. Les faits parlent d'eux-memes.

Serait-ce une indiscrétion, mon Commandant, que de vous demander de vouloir bien avoir l'extrême obligeance de m'accuser reception de ces dix pieces? Elles sont pour moi d'une telle importance que j'espere que vous voudrez bien me rendre ce service. Je vous prie en outre de vouloir bien excuser la longueur de cette lettre. Vous comprenez trop, mon Commandant, ce que vaut l'honneur d'un homme, pour prendre en mauvaise part toutes les sinceres explications que je vous ai donnees. Et je sais que vous m'avez deja pardonne de vous avoir si longuement entretenu de moi.

Je suis, avec un profond respect, mon Commandant, votre tres obeissant et subordonne serviteur.

Octave Mirbeau
Lieutenant 4e Cie, 4e Bon.

Rémalard, le 16 septembre 1872[31]

Rémalard, le 26 septembre 1872

Mon Commandant,

J'ai reçu ce matin votre lettre renfermant la décision prise à mon egard par le general de division.

Je m'empresse de vous en accuser réception et de vous remercier, mon Commandant, de tout l'interêt que vous avez bien voulu prendre pour moi.

Croyez, mon Commandant, que ma reconnaissance égale le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre tres obeissant et subordonne serviteur.

Octave Mirbeau
Lieutenant 4e Cie, 4e Bon.[32]

Cet épisode douloureux n'est probablement pas, comme le dit Théophile Briant, "à l'origine de son oeuvre de révolte,"[33] mas il y a sans aucun doute contribué.

Dès la fin des hostilités Mirbeau revint à Paris et débuta dans le journalisme. On trouve sa signature dans l'Illustration (1872-1873), et dans l'Ordre que venait de fonder Dugué de la Fauconnerie. Son premier article dans ce journal fit sensation. Chargé de rédiger la critique artistique Mirbeau attaque les académiciens, tout en louant Monet et Cézanne. Ce premier article donne au lecteur une excel-

---

[31] Ibid.

[32] Ibid.

[33] Ibid.

lente idée du procédé de Mirbeau. Il ne connaît pas de juste milieu. Il fait preuve d'autant d'ardeur à faire valoir les artistes qu'il jugeait dignes de son admiration, que de violence à détruire les renommées établies. Ce sera tout au long de sa carrière de journaliste le même procédé qui, d'ailleurs, lui valut beaucoup de déboires. Mirbeau était en avance de son temps, le public n'avait pas encore accepté les jeunes peintres, et son article suscita des plaintes de tous les côtés. La critique artistique lui fut aussitôt retirée, et il fut chargé de la critique théâtrale. Il collabora à l'Ordre jusqu'en 1875, donnant des comptes rendus de pièces à la vogue. Sa rubrique Les Théâtres n'est point caractérisée par la violence qui fut son cachet personnel dans presque tous les articles qui suivirent. Pour le moment Mirbeau se plia aux goûts du public, de mauvaise grâce d'ailleurs, comme l'indique sa rubrique du 3 novembre 1875, compte rendu d'une opérette à la mode: "Ce courant qui emporte le public vers les gaîtés artificielles et les excitations factices de l'opérette devient plus fort et plus impétueux que jamais. Suivons la foule et jetons-nous dans le courant."[34] Mirbeau quitta cependant l'Ordre pour l'Ariègeois où il fit des articles politiques qu'il ne signa pas, de 1876 à 1877.[35] C'est à cette époque qu'il abandonna pendant quelque temps le journalisme pour se lancer dans la politique.

---

[34]"Voyage dans la lune," L'Ordre (3 novembre 1875).

[35]Ce fait est signalé par Suffel, op. cit.

Nous trouvons plusieurs versions de cette brève incursion dans l'administration. On a prétendu que Mirbeau fut nommé sous-préfet à Saint-Girons dans l'Ariège, et qu'il "fut mis à pied vers la fin de la même année."[36] Il aurait obtenu cette place grâce à la protection du député de l'arrondissement, Monsieur de Saint-Paul. Une autre hypothèse avancée par André Billy[37] attribue au père de Mirbeau des protections auxquelles il aurait fait appel pour son fils. Grâce à un extrait des Archives de l'Ariège,[38] nous sommes aujourd'hui en mesure de clarifier la situation. Le 16 mai 1877, le ministère minoritaire monarchiste du duc de Broglie et de Monsieur Fourtou ajourna les Chambres. C'est à la faveur de cette espèce de coup d'Etat que Mirbeau entra dans l'administration. Il fut nommé Chef de Cabinet du Préfet de l'Ariège le 27 mai 1877 et resta dans cette position jusqu'en décembre de la même année. A la suite de l'échec de Mac-Mahon, Mirbeau revint à Paris, dégoûté "des mensonges du suffrage universel (car) le candidat de Gambetta obtint quelques mois à peine après l'élection de Saint-Paul la même unanimité de voix."[39]

De retour dans la capitale, Mirbeau eut plusieurs liaisons. L'une d'elles lui valut une déception amère. Nous ne savons rien de cette femme qu'il adorait, sinon qu'elle le

---

[36]Elder, op. cit., 21-22.

[37]André Billy, Les Ecrivains de combat (Paris: Les Oeuvres representatives, 1931), p. 98.

[38]Ce document est conservé à la BNF, Don 9643,Naf 13623.

[39]Goncourt, op. cit., XVI, 103-106.

trompait. D'aucuns ont voulu voir dans Le Calvaire la triste confession de cet amour. Robert de Machiels se référant au Journal d'Edmond de Goncourt, affirme que Le Calvaire "nous donne sur la vie de Mirbeau à un certain moment, un aperçu de souffrance, d'angoisse et d'amertume, (qui présente) une analogie frappante avec une autre vie non moins douloureuse, celle de Jean Mintié, le héros du Calvaire... Il est évident qu'à un moment les deux vies ne furent qu'une vie unique, et que, ce que Mirbeau souffrit, Mintié l'a souffert pareillement."[40] C'est également la thèse de M.Gérard Bauër dans une intéressante étude sur ce roman, qu'il intitule: "Dans Le Calvaire Mirbeau a raconté le drame amoureux de sa jeunesse."[41] L'auteur est là, dit M.Bauër, cachant à peine sa présence et ne cherchant en rien à détourner l'hypothèse d'une confession personnelle. La seule chose que nous puissions affirmer avec certitude, c'est que certains événements racontés dans Le Calvaire, comme le séjour du héros en Bretagne, coïncident avec des événements de la vie de Mirbeau. Le reste n'est qu'hypothèse. Nous savons cependant que Mirbeau se raconte dans la plupart de ses oeuvres, et les affirmations des critiques qui ne voient pas de différence entre Mirbeau et son héros Mintié, sont basées sur le rapport intime entre la vie et l'oeuvre de Mirbeau.

---

[40]Robert de Machiels, "Etudes Contemporaines: Octave Mirbeau," Grande Revue, 32 (1904), 550-574.

[41]Le Figaro Littéraire (19 juillet 1958).

Pour satisfaire aux demandes d'une maîtresse exigeante, Mirbeau s'improvisa boursier. Il arriva à gagner douze mille francs par mois, qu'il dépensa en grande partie sur la jeune femme. Mirbeau s'est toujours souvenu de son court passage à la Bourse. Il dut y penser, lorsque de nombreuses années plus tard, dans un article sur Gauguin, il écrivit ces lignes:

> C'est que, chez les natures hautaines, et pour qui sait la regarder, la Bourse est puissamment evocatrice de mystere humain. Un grand et tragique symbole gît en elle. Au-dessus de cette mêlee furieuse, de ce fracas de passions hurlantes, de ces gestes tordus, de ces effarantes ombres, on dirait que plane et survit l'effroi d'un culte maudit. Je ne serais pas etonne que M. Gauguin, par un naturel contraste, par un esprit de revolte necessaire, ait gagne la le douloureux amour de Jesus, amour qui, plus tard, lui inspirera ses plus belles conceptions.[42]

Ecoeuré par les infidélités de sa maîtresse, Mirbeau abandonna son travail à la Bourse et gagna la Bretagne. Avec l'argent d'une dernière liquidation, il acheta une sardinière qui lui coûta sept mille francs, et mena pendant dix-huit mois une vie partagée entre le loisir et le rude labeur du pêcheur breton. Il a décrit cette période dans un article: "Je ne faisais rien que marcher, le jour, au long des grèves, accompagner en mer les pêcheurs, courir à travers les rochers et les landes, relire, le soir, les livres aimés."[43] Mirbeau alla chercher consolation loin de la grande ville, comme il le fit si souvent dans les années qui suivirent. Il se plongea corps et âme dans la solitude grandiose de cette

---

[42] *L'Echo de Paris* (16 février 1891).

[43] "Le Journalisme," dans *Les Ecrivains* (1ère série; Paris: Flammarion, 1925), p. 5.

Bretagne où il avait passé ses années d'école. Toujours lorsqu'il fut meurtri par les hommes, lorsqu'il était las de mener sa lutte contre tout ce qui l'écoeurait, il alla guérir ses plaies et chercher de nouvelles forces dans la nature. Jeune, il put retrouver son équilibre dans l'ardeur des luttes avec la mer, dans la fièvre des expéditions de pêche d'où il revenait le corps brisé par la fatigue, sa pensée anéantie par l'effort physique. Plus âgé, il trouva les mêmes consolations dans la contemplation des fleurs, le grand amour de sa vie.

Quelques années après cette douloureuse liaison, Mirbeau écrivit un conte dans lequel il fit dire à son personnage: "Je n'ai rien, absolument rien à reprocher à ma femme, rien sinon d'être femme. Femme, voilà son seul crime! Femme, c'est-à-dire un être obscur, insaisissable, un malentendu de la nature auquel je ne comprends rien."[44] Cette confession est celle de Mirbeau. Dans toute son oeuvre, il présente la femme comme un être énigmatique, la cause de souffrances atroces pour l'homme qui lui offre son amour et sa vie. Il est plus que probable que cette aventure de jeunesse marqua Mirbeau pour le reste de sa vie, et qu'elle est la cause de son attitude envers ses héroïnes.

De retour à Paris, Mirbeau se replongea dans le journalisme. Nous trouvons sa signature dans le Gaulois, la France et Paris-Journal de 1880 à 1882. Il donna à ces

---

[44]"Vers le bonheur," dans Le Gaulois (3 juillet 1887)

journaux des articles d'actualité, des fantaisies et des critiques de Salons. Il débuta au Figaro le 21 août 1882 avec un conte à la manière d'Edgar Poë: La Chanson de Carmen. C'est le premier conte que nous connaissions à Mirbeau, et les éditeurs du Figaro proclamèrent en termes élogieux le talent de conteur de leur nouveau collaborateur:

> Une des plumes les plus alertes qu'ait révélée le jeune journalisme, Monsieur Octave Mirbeau, est desormais des nôtres et vient grossir le bataillon de nos chroniqueurs acçoutumes. Il debute aujourd'hui par une tres curieuse etude d'une saveur et d'un charme particuliers que nous recommandons specialement a l'attention de nos lecteurs.[45]

Cette collaboration fut de courte durée. Le 26 octobre 1882 parut Le Comédien, article cinglant qui consacra Mirbeau polémiste. Sa virulence s'y révèle tout entière:

> Alors qu'un artiste ou un écrivain met vingt ans de travail, de misere et de genie a sortir de la foule, (le comedien) en un seul soir de grimaces a conquis la terre ... Qu'est-ce que le comedien? Le comedien, par la nature même de son metier, est un être inferieur et un reprouve. Du moment ou il monte sur les planches, il a fait l'abdication de sa qualite d'homme. Un comedien, c'est comme un piston ou une flûte, il faut souffler dedans pour en tirer un son... Le comedien, ce prostituteur de la beaute, des douleurs et des respects de la vie.[46]

La réaction ne se fit pas attendre. M.Auguste Vitu, du Figaro, publia le lendemain un désaveu en réponse aux plaintes de MM. Halanzier, Delaunay, Faure, Coquelin aîné, et Gaillard, président et délégués de la Société de secours mutuels des artistes dramatiques. Dans cet entrefilet, M.Vitu écrit:

---

[45] Le Figaro (21 août 1882).

[46] Le Figaro (26 octobre 1882).

"C'est avec l'assentiment de la rédaction entière du Figaro, qu'en assurant encore une fois la corporation des artistes de notre estime et de notre sympathie, je coupe court à une regrettable méprise, qui ne laissera nulle trace demain."[47] Mais les choses n'en restèrent pas là. Les comédiens de Paris se réunirent en assemblée au théâtre du Château d'Eau, et approuvèrent une lettre de M. Péricaud, envoyée à tous les journaux le 31 octobre. Les comédiens y expriment leurs remerciements à tous ceux qui prirent leur défense, et "expriment à Monsieur Octave Mirbeau qui se dérobe après ses insultes, leur dédain et leur mépris."[48] Le lendemain, ler novembre, parut dans Le Temps la réponse au Comédien, rédigée par M. Coquelin aîné. "Nous sommes, dit-il, aux poètes ce que les musiciens sont aux symphonistes. L'interprète a son mérite, si le poète a le sien."[49] Mirbeau envoya une lettre à M. Magnard, rédacteur en chef du Figaro. Cet article, écrit-il, a été réclamé par M.Magnard, qui l'a désavoué après le scandale. Mirbeau relate ensuite qu'il alla porter sa démission, mais qu'elle ne fut pas acceptée, et que le rédacteur en chef lui conseilla de se battre en duel. La note de Mirbeau à cet effet n'est pas publiée, et Mirbeau quitte le Figaro "et se battit avec qui voulait se battre."[50] Vingt ans plus tard,

---

[47] Le Figaro (27 octobre 1882).

[48] Le Temps (31 octobre 1882).

[49] Le Temps (ler novembre 1882).

[50] Bauër, Les Annales, 106 (août 1959).

dans ce même Figaro, Mirbeau renia son pamphlet qu'il jugeait déclamatoire et très injuste.

Le scandale causé par la publication du Comédien et l'attitude du Figaro incitèrent Mirbeau à fonder avec Grosclaude, Paul Hervieu et Alfred Capus un pamphlet satirique hebdomadaire: Les Grimaces. Mirbeau en fut le rédacteur en chef. Il y donna libre cours à ses haines accumulées durant son passage dans les journaux conservateurs de l'époque. Les Grimaces marquent l'apogée de la période catholique et monarchiste de Mirbeau. Adversaire intransigeant des principes de la Révolution de 1789, ennemi déclaré de l'infiltration étrangère en France, il attaqua avec une violence sans précédent et sans égal tous ceux qu'il considérait comme les ennemis de la France, et toutes les manifestations politiques et sociales qui, selon lui, contribuaient à l'affaiblissement du pays. Aucun polémiste n'eût pu aller plus avant dans l'intransigeance de ses arguments, dans la férocité de ses attaques, dans l'ignominie de ses insultes. Il put formuler dans ces articles tous ses griefs. Ils lui donnèrent également l'occasion de mener de front un combat dont avait besoin sa nature essentiellement batailleuse. "Il ne pouvait se passer d'une intransigeance, dit Paul Souday, il était essentiellement extrêmiste et paroxyste. L'extrême droite et l'extrême gauche convenaient aussi bien l'une que l'autre à son tempérament."[51] En effet, Mirbeau ne fut pas long à passer dans le camp opposé.

---

[51]Paul Souday, "Octave Mirbeau," Le Temps (18 février 1917).

Le premier numéro des Grimaces parut le 21 juillet 1883. La contribution de Mirbeau, Ode au Choléra, ne pouvait laisser aucun doute au lecteur quant à l'orientation de cette revue, ou au programme que s'était donné son rédacteur:

> Je te salue, Choléra!
> C'est la vieille Humanité qui de son lointain foyer, t'envoie porter sa malediction a ses enfants degeneres. Oh! viens alors, et sois bienvenue.
> ...installe-toi ici, parmi nous, ô mon beau roi farouche, car c'est ici qu'est le grand amoncellement des pourritures et des crimes qu'il te faut deblayer.
> Ce que l'Allemand n'avait pu faire, des Français le firent; ce que l'ennemi avait laisse debout, des republicains le renverserent!
> Viens! et puisque les trônes sont vides et que nos rois ne sont que des refractaires de couronnes, installe-toi dans ces trônes desertes et regne en maître, ô souverain farouche, ô sublime justicier!

Dans le deuxième numéro, Mirbeau prit comme cible le Figaro. Il ne s'était pas passé neuf mois depuis le scandale du Comédien, et Mirbeau en profita pour protester contre la lâcheté de la presse en général. Il dut également justifier son passage dans ce journal, et ne manqua pas de le faire avec son sarcasme habituel:

> J'y ai passé au Figaro... Mais je puis me rendre cette justice, qu'etant au Figaro, je n'ai point figarise. Tout ce que le Figaro elevait, je l'ai rabaisse; tout ce qu'il rabaissait, je l'ai eleve.[52]

Le troisième article valut à son auteur un duel avec M. Etienne, député d'Oran, qu'il avait accusé de corruption. Ce n'était pas son premier duel, ce ne sera pas le dernier; on lui en connaît au moins douze, dont quatre furent le résultat de ses attaques dans Les Grimaces. Mirbeau "fit re-

---

[52] Les Grimaces (28 juillet 1883).

douter sa lame autant que sa plume."[53] Pourtant le même homme devait écrire quelques années plus tard à Henry Bauër: "Ne pensez-vous pas, que c'est à des gens notoirement braves, comme vous et moi, à protester contre cette imbécilité qu'est le duel? Moi, je me suis donné comme règle de conduite, de ne plus me battre jamais. Ce n'est point lâcheté, mais philosophie pure. Je crois qu'il faut laisser le duel à ceux qui n'ont pas d'autre moyen de se produire dans la vie."[54] Au moment des Grimaces, Mirbeau n'avait pas encore atteint cette sagesse qui souvent vient avec l'âge. Dans le duel avec M.Etienne, il fut légèrement blessé au bras. Peu après il se battit contre Paul Déroulède, Bonnetain et Catulle Mendès.

Les Grimaces firent scandale, et de nombreux journalistes protestèrent, parmi lesquels Fouquier du XIXe Siècle. Mirbeau prit cette attaque comme prétexte pour exposer son programme:

> ...écoeuré par l'odeur que soufflent les soupiraux de toutes les cuisines littéraires, secoué de haut-le-coeur a la vue des purulences qui s'etalent, (le public) dilate ses poumons et demande au vent qui passe un parfum d'honnêteté.
> Partout où il y aura une plaie à brûler, des coquins à démasquer, des décadences à flageller, une vertu a exalter, nous n'hesiterons pas, en dépit de l'indifference calculée des uns et de la fureur des autres.[55]

---

[53] Elder, op. cit., p. 22.

[54] M.Gérard Bauër m'a gracieusement permis de consulter les lettres de Mirbeau a Henry Bauër.

[55] Les Grimaces (11 août 1883).

Ces dernières lignes expliquent l'oeuvre entière de Mirbeau. Durant toute sa vie, il s'efforça "de démasquer chez les êtres le crime et le mensonge."[56] Quelques jours avant sa mort, il pourra dire en toute vérité: "Que nous ayons individuellement des faiblesses, de bas instincts de lucre, des tares honteuses, toute mon oeuvre est là pour le dire."[57] Si Mirbeau changea de camp à plusieurs reprises, si après avoir été pendant un moment bonapartiste, puis royaliste et ensuite républicain et anarchiste, il ne dévia à aucun moment du programme qu'il s'était donné dans Les Grimaces. Les cibles de ses attaques changèrent, mais les crimes et les vices dont il accusait à présent les républicains, les étrangers et les Juifs, il les reprocha plus tard aux royalistes et aux catholiques. Certains événements, tel l'affaire Dreyfus, furent à la base de ce revirement.

En attendant, Mirbeau invectiva avec la même férocité, avec le même part-pris, contre les financiers opportunistes, la finance républicaine, les Juifs, l'aide à l'Italie, l'invasion des étrangers et le cosmopolitisme décadent de la France, le chef du gouvernement et le théâtre facile. Dans le numéro du 18 août, il déplore la mort du Comte de Chambord, et réclame pour la France un dictateur à défaut d'un roi: "A la France corrompue et salie par la République, il faut non point la main bénissante d'un roi, mais la poigne pesante et

---

[56] "Testament politique d'Octave Mirbeau," Le Petit Parisien (19 fevrier 1917).

[57] Ibid.

armée d'un dictateur... Il faut des flots de sang pour laver des flots de pus. Cette oeuvre farouche n'est point l'oeuvre d'un roi. C'est l'oeuvre des Césars et des Napoléons. De quelles nuits de décembre surgira l'aube sanglante de ces Césars et de ces Napoléons?"[58]

Sa campagne antisémite qui commença le 25 août avec un article dirigé contre M. de Rothschild, et qui lui valut à l'étranger de nombreux admirateurs, atteignit les bas-fonds de l'infamie le 13 octobre: "...l'imagination s'alarme devant le triomphe politique et religieux de ces fanatiques ...qui s'en allaient, dit-on, au sabbat, dans les retraites sombres pour immoler les petits enfants. Ce n'est pas la religion d'Etat. C'est l'idolâtrie d'Etat." Dans la même veine, Mirbeau s'élève contre le Théâtre Juif, comme il l'appelle, et accuse Dumas fils d'être à moitié nègre et à moitié juif, ce qui explique la qualité médiocre de ses pièces. De même encore, l'insuffisance de Daudet comme artiste s'explique, car ce nom vient de "Davidet" qui en provençal veut dire "Petit David." "Si son nom et le masque de son visage n'expliquaient pas suffisamment cette origine, son genre de talent et la manière qu'il a de s'en servir la proclameraient bien haut."[59] Pourtant le même homme se jeta corps et âme dans l'affaire Dreyfus, et employa son talent, ses forces et sa fortune à combattre aux côtés de Zola. Ce même homme écrit dans une lettre inédite du 10 octobre 1899: "Demain je suis

---

[58] Les Grimaces (18 août 1883).

[59] Les Grimaces (8 décembre 1883).

pris toute la journée par la vente Zola. Et même si, à ce propos, vous pouviez venir avant midi, rue de Bruxelles, je vous en serais reconnaissant. Je bats un peu le rappel des fidélités, car on me dit que demain, certains antisémites ont l'intention de faire une démonstration violente, dans l'appartement de Zola... Hurler contre une femme, et la menacer, cela n'est pas au dessous de leur courage. Donc si vous pouvez venir, vous trouverez des amis."[60]

La rupture avec le Figaro fut sans doute à la base de ces pamphlets satiriques qu'étaient Les Grimaces, et dans lesquels, délivré des exigences de ses supérieurs, Mirbeau put en toute liberté dire ce qu'il avait sur le coeur. Ses traditions familiales, son passage au Collège des Jésuites expliquent en grande partie sa haine contre les adversaires de la monarchie et de la religion. Comme seuls les extrêmes convenaient à sa nature, et que le paroxysme était son état normal, il s'adonna de tout son être à une cause dès qu'il l'avait adoptée. L'intensité de ses émotions l'aveugla envers tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec lui, et envers tout ce qui n'entrait pas dans ses vues. Il ne connut jamais de juste milieu, le mot "compromis" n'avait pour lui aucun sens. Il n'est pas exact de parler des contradictions dans sa vie et son oeuvre. Il resta toujours sincère envers lui-même, et après sa période royaliste et catholique, dont Les Grimaces sont le monument le plus marquant, il passa dans le

---

[60]Cette lettre figure dans la collection de M.Gérard Bauër.

camp opposé et y resta jusqu'à la fin de sa vie. Mirbeau est, d'après une expression de Georges Rodenbach, le don Juan de l'Idéal.[61] A la recherche de l'absolu en toute chose, il est sans cesse détrompé par les réalités de la vie. "Il tombe du sommet de son idéal chaque fois qu'il se heurte à la vie, parce qu'il trouve du vice là où il espérait de la pureté, du monstrueux là où il aurait voulu du beau, de l'oppression là où doit être la justice."[62] Il ne trouva pas du côté de l'autel et de la monarchie ce qu'il espérait y trouver: bonté et justice. Il ne lui restait donc qu'une voie, il la prit. Ce qu'il avait élevé, il le rabaissa avec toute l'amertume de ses espoirs anéantis.

Durant ces années d'activité fébrile, Mirbeau avait trouvé celle qui allait devenir la compagne de sa vie. Peu après le retour de Bretagne en 1880, où il était allé chercher l'oubli des souffrances causées par sa liaison, il fit la connaissance d'une jeune comédienne, Alexandrine Augustine Toulet, dite Alice Regnault. "Elle avait débuté vers la fin de l'Empire, dans une opérette des Bouffes-Parisiens, puis aux Variétés, dans les Brigands d'Offenbach, où elle tenait un petit rôle. On la retouve ensuite au Théâtre-Clury, au Palais-Royal, au Gymnase. Elle cessa de monter sur les planches en 1880."[63] De son passé nous ne savions rien

---

[61]Georges Rodenbach, L'Elite (Paris: E. Fasquelle 1899), p. 143.

[62]Elder, op. cit., p. 23.

[63]Suffel, op. cit.

jusqu'au moment où Monsieur Suffel publia les résultats de ses investigations. D'origine modeste, elle habitait à Levallois-Perret, faubourg populeux de Paris. Très jeune, elle avait épousé Jules-Louis Renard, qui la laissa veuve peu de temps après le mariage. Elle eut de lui un fils, Paul, né en 1866, qui mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Jeune et belle, circulant dans le monde des coulisses, elle eut plusieurs liaisons. Edmond de Goncourt n'hésite pas à la qualifier de "cocotte" dans son Journal. Il fut d'ailleurs assez injuste envers elle. En 1890 il a ceci à dire: "Mirbeau vient déjeuner avec sa femme, avec cette Alice Regnault, qui fut une des beautés de Paris, mais à laquelle je trouve l'oeil un peu bestiau et les pommettes, à l'heure actuelle, couperosées comme celles d'une vieille Anglaise."[64] Six ans plus tard, il se reprend et affirme qu'il aperçut "la finesse, la délicatesse de ses traits."[65] Lorsque Mirbeau fit la connaissance de la jeune femme, des rumeurs malveillantes circulaient à son compte. Selon ces rumeurs, Alice Regnault, devenue riche, aurait occupé un appartement luxueux avenue du Bois de Boulogne, et aurait mené le grand train de vie d'une femme entretenue. Selon les mêmes rumeurs dont Paul Léautaud se fit l'écho, Mirbeau se serait marié pour l'argent d'Alice Regnault. Rien n'est moins probable. Mirbeau, à ce moment-là s'était créé dans le journalisme une réputation qui lui valut des rémunérations importantes. De plus, nombre de

---

[64]Goncourt, op. cit., XVII, p. 39.

[65]Ibid., XXI, 191-193.

lettres inédites de Mirbeau attestent son amour pour cette femme qui lui fut un fidèle compagnon de lutte, et dont la sensibilité s'accorda à la sienne. Elle fut toujours prête à donner son aide à ceux qui en avaient besoin, comme le montre cette lettre si touchante à Joseph Reinach:

Cher Monsieur,

En l'absence de mon mari parti pour Fontainebleau me chercher des pansements, je reçois pour lui une lettre de Laurent Tailhade. Cette lettre est si lamentable, si attristante dans les details, que tout de suite je vous ecris pensant que votre haute protection et votre grande bonte pourront le sauver et des poursuites et de la misere. La femme de ce pauvre être est enceinte de sept mois et toute la fierte de Tailhade s'ecroule devant le desastre dans lequel les siens vont être plonges. Vous ne le connaissez peut-être pas beaucoup. C'est un homme qui, lui, mourrait de faim en souriant mais il mendie la pitie pour sa femme et le petit qui va venir. Ne pouvez-vous pas en 'haut lieu', obtenir qu'on abandonne les poursuites dirigees contre lui? Voyons, c'est de la folie son appel au meurtre et ceux qui s'en plaignent, en dehors des crimes qu'ils commettent si gaiement, vont en avoir un de plus. La femme de Tailhade ne resistera pas au malheur de son mari. Je souffre beaucoup des blessures affreuses causees par mon accident et elles s'augmentent de la douleur que me communique le pauvre malheureux.

Je vous en prie, sauvez-le de sa condamnation.

Croyez-vous qu'on l'a immediatement chasse du 'Français' sans même lui payer le mois en cours. Oh! l'âme de Poidatz! N'est-ce pas cher Monsieur, vous allez vous employer a sauver mon protege... [66]

Mirbeau ne manqua jamais de louer la bonté de sa femme, et trois jours après l'envoi de cette lettre, il écrit, lui aussi, à Reinach, en ces termes:

Mon cher ami,

J'étais, en effet, à Fontainebleau, quand ma femme vous a ecrit. Elle ne me l'a dit que le soir, et j'ai

---

[66] Correspondance inédite de Joseph Reinach, XXIII. BNF, Naf 13549, feuillets 76-77.

approuvé car vous êtes l'homme le meilleur que je connaisse. Et si vous saviez, quelles souffrances ma femme endurait lorsqu'elle vous écrivit, vous seriez etonne de son courage.

Elle va un peu mieux, maintenant, et je n'ai plus d'inquietudes; mais durant quatre jours, sa vie a ete en peril. Et j'etais fou de douleur. Maintenant ce n'est plus qu'une question de temps et de soins attentifs.

Vous avez raison d'aimer ma femme, cher ami, car c'est une femme admirable, d'un grand courage et d'un grand coeur. Et elle vous aime aussi, pour vous avoir apprecie, sous l'homme de tous les grands courages et de toutes les generosites...[67]

Une anecdote rapportée par Albert Keim veut que Mirbeau épousa Alice Regnault peu après avoir fait sa connaissance. "Un jour, dit Keim, Arthur Meyer, rédacteur en chef du Gaulois appelle Mirbeau dans son bureau: -- J'ai des articles à vous remettre que je vous demande de relire et de corriger, avec soin, n'est-ce pas. Ils sont d'Alice Regnault. Mirbeau doit s'exécuter aussitôt. Il corrigera si bien l'article d'Alice Regnault qu'il l'épousera."[68] Selon les mêmes rumeurs, Mirbeau serait allé trouver Heredia pour lui demander conseil au sujet de son mariage. Ce dernier aurait déconseillé l'union, car Mirbeau ne gagnait que six mille francs de fixe. "Quinze jours plus tard, conclut Albert Keim, il est marié."[69] En réalité Mirbeau n'épousa Alice Regnault qu'après une longue liaison, entre les années 1886-1887. Ce mariage qui déplut à la famille de Mirbeau "avait brusquement refroidi ses relations avec la famille de Rémalard."[70] Lorsque Mir-

---

[67] Ibid., feuillets 80-81.

[68] Albert Keim, Le Demi-Siècle (Paris: A. Michel, 1950), 148-149.

[69] Ibid.

[70] Suffel, op. cit.

beau mourut, aucun membre de sa famille ne vint assister à ses funérailles. Et pourtant il montra beaucoup de bonté envers sa famille. Trois lettres inédites répandent un peu de lumière sur un aspect ignoré de sa vie. Elles montrent en effet que si la famille de Mirbeau refusa d'entretenir avec lui des relations suivies, elle n'en fit pas moins appel à sa bonté. Dans une lettre qui n'est pas datée, Mirbeau transmet à Joseph Reinach une requête de son neveu: "... je vous envoie cette lettre à Monsieur le Ministre de la guerre. Elle est de mon neveu, qui voudrait bien faire son service à Caen. Voulez-vous être assez gentil pour apostiller sa demande? ..."[71] Et c'est encore pour son neveu que Mirbeau fit appel à Brunetière, dans une correspondance jusqu'ici ignorée:

12 août 1895

Cher Monsieur.

Ma soeur est venue me voir aujourd'hui, très inquiète de ce que son plus jeune fils passe mercredi son examen de rhétorique. Elle me prie de le recommander. Mais à qui? Je ne connais personne. J'ai pensé à vous qui êtes l'homme le plus puissant de ce temps. Me le pardonnerez-vous?

Mon neveu est un charmant et très intelligent petit garçon. Il vient d'être assez gravement malade, et l'on a dû proroger, à cause de cette maladie, l'époque de son examen. Il est nerveux et inquiet, et sa mère, extrêmement sensitive, plus inquiète encore et plus nerveuse que son fils.

Il s'appelle André Petibon. Il est de la série 119. Il passe l'oral mercredi matin à 9h1/2 salle H.

Si vous pouvez quelque chose pour lui, je vous en

---

[71] Correspondance inédite de Joseph Reinach, XXIII. BNF, Naf 13549, feuillet 99.

serai extrêmement reconnaissant. Si vous ne pouvez rien, je ne vous en aimerai pas moins...[72]

Cher Monsieur et ami,

Vous avez bien voulu m'autoriser à vous rappeler l'époque des examens de mes jeunes neveux.

Mon neveu Albert Potibon passe son examen oral -- car il est reçu a l'écrit -- le 31 de ce mois, a 8 heures du matin, serie 119. Quoiqu'il ait bien travaille, et qu'il soit en mesure d'être reçu, même brillamment, il a peur, etant tres timide et s'affolant facilement. Une bonne recommendation de vous, serait pour lui, le meilleur cordial. Je vous remercie infiniment de ce que vous pourrez faire.

J'ai un autre nevey, son frère, André Petibon qui passera son examen -- ecrit et oral -- du 11 au 15 novembre. Mais la date n'en est pas encore fixee. Serait-ce abuser de votre si cordiale et si simple amabilite que de vous demander, aussi, pour celui-la, votre protection?

C'est une grosse affaire pour ces jeunes gens, qui sont de tres braves enfants, et qui sentent parfaitement leur situation. Leur mere a ete tres malheureuse. Mon beau frere, peu intelligent et, aujourd'hui, tres malade, a perdu toute sa fortune, et a fort entamé celle de sa femme, a rêver des combinaisons stupides. Les fils comprennent admirablement leur devoir, et c'est ce qui redouble encore leurs craintes d'un echec...[73]

Le mariage de Mirbeau coïncide avec un grand changement dans sa vie. Ce fut à cette époque qu'il commença à se mêler aux milieux anarchistes.[74] C'est encore en 1886 qu'il publia son premier recueil de contes: Contes de la Chaumière, suivi coup sur coup de trois romans. Il n'est pas aisé de déterminer le rôle de sa femme dans ce revirement d'attitude et dans cette fièvre de production. Madame Mirbeau avait également des prétentions littéraires. En 1886,

---

[72]Papiers Brunetière, XIX. BNF, Naf 25045, feuillets 311-312.

[73]Ibid., feuillet 314.

[74]Mirbeau collabora à L'En Dehors de Zo d'Axa.

elle avait publié un roman: Mademoiselle Pomme, qui n'eut aucun succès, et deux ans plus tard elle publia un second roman (signé Madame Octave Mirbeau): La Famille Carmettes. Nous savons aussi par Edmond de Goncourt qu'elle se plaignait de la paresse littéraire contractée par son mari dans la vie contemplative des plantes. De ce qui précède, nous pouvons supposer que Mme Mirbeau ait voulu pour son mari la gloire littéraire à laquelle elle n'avait pu atteindre. Il est probable aussi que nombre de ses amis fréquentèrent des milieux autres que royalistes et catholiques, et que par elle, Mirbeau ait fait la connaissance de personnes qui contribuèrent à son changement d'attitude. Cependant ce ne sont que des hypothèses, et la seule chose que nous sachions, c'est que les années qui suivirent le mariage de Mirbeau, furent marquées pour lui de plusieurs succès littéraires retentissants, et qu'elles le virent mener une lutte infatigable contre la bassesse et l'injustice des hommes.

CHAPITRE II

DÉBUTS LITTÉRAIRES

OEUVRES BIOGRAPHIQUES (1886-1890)

C'est en 1886 que furent publiées les Lettres de ma Chaumière. Ce volume qui renfermait vingt et un contes fut réédité en 1894 sous le titre de Contes de la Chaumière et ne comptait plus que quatorze contes, dont plusieurs originaux. Ces contes sont à première vue une suite de portraits physiques et moraux de paysans normands. Mirbeau lui-même était physiquement doué de cette robustesse et de cette vigueur qui sont l'apanage de beaucoup d'hommes élevés à la campagne. Nombreux sont les admirateurs de Mirbeau qui ont noté leurs souvenirs pour la postérité:

> Grand, de fortes épaules, une figure hâlée et comme fouettée par une perpetuelle bourrasque, des sourcils broussailleux en apostrophes entre lesquels se creuse une profonde cicatrice en zigzag, des cheveux sabrant le front, des moustaches drues de grognard, un menton carré, tout le bas du visage agressif, ... les yeux bleus tres clairs, profonds, pensifs et tendres...[75]

Tel apparaissait Mirbeau à ceux qui le connurent alors qu'il était à la fleur de l'âge. Ses yeux firent une profonde impression sur tous ceux qui le connaissaient. Thadée Natanson,

---

[75] Paul Gsell, "Octave Mirbeau," Revue des Revues, 67 (1907), 207-222.

un des bons amis de Mirbeau nous laisse ce portrait frappant:

> ...ce jeune seigneur...dans les yeux de qui crépite autant l'envie de vivre que l'envie de plaire à ceux qui lui plaisent, a des yeux que l'on voit bleus ou verts, des rivieres qui courent mais de celles ou s'allument des paillettes de metal.[76]

Et Georges Rodenbach qui connaissait Mirbeau de longue date, nous laisse les souvenirs suivants: "...des yeux bleus si ingénus, si tendres, si jeunes encore dans la figure plus âgée, des yeux comme ceux des enfants, des yeux comme les sources dans la campagne, des yeux qui croient à la bonté, à la loyauté, des yeux qui tout de suite s'apitoient, des yeux mouillés et comme faits avec des larmes qui attendent..."[77] Selon tous ces témoignages, les yeux de Mirbeau reflétaient sa grande bonté, et vinrent contredire avec éloquence ses manières brusques et son ton bourru.

Tout jeune, Mirbeau avait observé minutieusement le milieu campagnard dans lequel il a été élevé. Il avait observé ou senti les drames quotidiens qui se déroulaient autour de lui. Pour écrire son premier livre, il a fait appel à ses souvenirs de jeunesse, à ces années passées en Normandie, au cours desquelles il apprit à aimer si ardemment la nature. Durant ces années il fixa dans sa mémoire les traits du paysan normand, et ces traits, il les présente dans ses premiers contes. Les Contes de la Chaumière sont une oeuvre importante en ce qu'elles annoncent plusieurs tendances de

---

[76]Thadée Natanson, "Octave Mirbeau: Souvenirs en vrac," Carrefour (5 décembre 1946).

[77]Rodenbach, op. cit., p. 145.

l'oeuvre à suivre. Mirbeau s'y révèle observateur profond des hommes. Il s'y révèle également satiriste de grande envergure, et surtout il nous donne la mesure de son talent de paysagiste. La plupart des contes exhalent le charme et la poésie des horizons familiers de Mirbeau. Il trace dans ces contes des portraits de rudes campagnards qui passent leur vie à se battre contre la terre. Et tous ces paysans se ressemblent à s'y méprendre. Que ce soit le Père Dugué qui attend avec impatience la mort de son beau-père, en vue de l'héritage à venir, ou le Père Gibory qui se laisse persuader à aller à confesse après que le prêtre lui eût promis une bouteille de vin, ou encore Maît' Pitaut qui déplore la mort de sa vache toût en ignorant les râles d'agonie de son enfant, les mêmes traits les caractérisent. Ce sont l'âpreté au gain, un manque absolu de sensibilité, une brutalité latente qui se manifeste au moindre prétexte, un égoïsme foncier qui les aveugle envers tout ce qui est beau et bon. C'est un être odieux que dépeint Mirbeau, la synthèse de tous les vices et de toutes les tares imaginables. Cependant il ne condamne pas ces esclaves de la terre, ces êtres qui donnent libre cours à leurs instincts. Tout au contraire, il ressent pour ces paysans beaucoup d'admiration, car ils ne font qu'un avec la nature en vivant selon les préceptes de leurs instincts. Mirbeau voulait observer et reproduire, et en cela il ressemble à Maupassant. Ces deux normands se sont inspirés grandement de leur pays pour tracer des portraits saisissants de vie. Maupassant et Mirbeau ont le don de

faire des personnages en chair et en os. Ils reproduisent tous deux le parler de leurs paysans, ils révèlent les préoccupations de ces êtres frustes par quelques paroles judicieuses et par quelques gestes bien observés. Mais alors que Maupassant reste toujours l'observateur impartial, Mirbeau abandonne son projet, poussé par une imagination qu'il n'arrive pas à soumettre à la discipline rigide que son art exigeait. Mirbeau grossit démesurément les choses. Son imagination et son tempérament transforment des souvenirs épars jusqu'à ce qu'ils perdent toute ressemblance avec la réalité. "L'esprit créateur de Mirbeau, dit Roland Dorgelès, m'est toujours apparu comme une étrange machine à transformer le réel. Il faut qu'il enlaidisse et gonfle tout ce qu'il approche."[78] Ce grossissement n'est pas seulement un procédé littéraire. Mirbeau l'emploie aussi dans la conversation: "...il troussait des anecdotes d'un comique formidable, il dessinait des portraits épiques, faisant d'un personnage à peu près inoffensif un surprenant bandit."[79] Jules Renard, qui connaissait bien Mirbeau prétend que ce dernier exagérait ses histoires jusqu'à ce qu'elles portent.[80] Ce n'est donc pas uniquement par une perversion de l'esprit que Mirbeau exagère à un tel point. Il s'est fixé comme but de

---

[78]Roland Dorgelès, "Promenade chez Octave Mirbeau," Revue de France, t.6 (1934), 703-728.

[79]J.-H. Rosny aîné, Portraits et souvenirs (Paris: Cie Française des arts graphiques, 1945), p. 63.

[80]Jules Renard, Journal (Paris: Gallimard, 1935), p. 754.

montrer ce qu'il y a de plus vil dans l'homme, et il n'épargne personne. Dans son premier recueil, il s'en prend aux paysans; dans d'autres livres ce seront les hommes d'affaires, les prêtres, les militaires, ce sera la bourgeoisie et la noblesse. Avec un sens merveilleux du ridicule et du génie pour dépeindre le tragique et le comique des hommes, Mirbeau se met à cette tâche dès le début de sa carrière dans les lettres. La tendance à grossir les choses n'est pas la seule qui annonce l'oeuvre à venir. Dans Les Contes de la Chaumière, Mirbeau délaisse souvent le récit pour chanter les beautés de la nature, et pour inviter ses lecteurs à la compassion. Dans le premier conte intitulé Ma Chaumière, il épanche tout son amour pour la nature qui le console de la méchanceté des hommes. Dans un passage vibrant de sincérité, où Mirbeau révèle ce qu'il y a de meilleur en lui, il nous fait sentir, malgré ses espoirs trompés, son grand amour de l'humanité:

> Ah! comme je vais être bien là, en ce petit coin perdu, tout embaumé des odeurs de la terre reverdissante! Plus de luttes avec les hommes, plus de haine, la haine qui broie les coeurs; rien, que l'amour, ce grand amour qui tombe des nuits pacifiées et que berce comme une maternelle chanson, la chanson du vent dans les arbres. 'Pourquoi haïr? dit la chanson. Ne sais-tu donc pas ce que c'est que les hommes, quelles douleurs les rongent et les font saigner, les riches et les pauvres, le vagabond qui, le ventre affamé, s'est endormi sur le bord de la route, ou le voluptueux qui se vautre, repu, sous les courtines parfumées! Ne hais personne, pas même le méchant. Plains-le, car il ne connaîtra jamais la seule jouissance qui console de vivre: faire le bien.'[81]

---

[81] "Ma chaumière," dans Contes de la Chaumière (Paris: E. Fasquelle, 1918), 5-6.

Ces dernières paroles: "Ne hais personne..." sont gravées sur la pierre tombale de Mirbeau, l'unique tribut payé aux actes de bonté qui jalonnèrent sa vie.

Un autre thème qui fait son apparition dans ces contes, est la grande préoccupation avec la mort, cette mort qui rôde à travers toute l'oeuvre de Mirbeau. Dans ce recueil il n'y a pas moins de cinq contes dans lesquels la mort joue un rôle important. Ce qui intéresse particulièrement Mirbeau, c'est la réaction du paysan au moment suprême. L'insensibilité des survivants resta pour lui un mystère absolu. C'est dans la Mort du Père Dugué que nous trouvons la première expression de cette préoccupation:

> Et voilà ce qui l'absorbait tout entier à cette heure auguste et terrible! Le poulet! Le poulet qui synthétisait les rancunes de sa vie avare et sans bonté, les amertumes de sa vieillesse égoïste et délaissée! Aucun souvenir heureux du passé; aucune terreur de l'avenir dans lequel il entrait. Ni une émotion, ni une larme, ni un repentir, ni ce besoin qu'ont les plus farouches de sentir dans leur main qui se glace, la douce chaleur d'une main aimée, et le souffle consolateur d'une lèvre chérie sur leurs lèvres qui se referment à jamais. Il n'eut même pas une pensée pour la terre, 'la tè' qu'il avait quittée et qu'il allait retrouver, 'la tè' qui avait été la seule affection de sa vie et qui pouvait être le pardon de sa mort. Ne lui avait-il pas dit adieu, un soir, dans le jardin? Et cet adieu le séparait pour toujours de ce que son âme avait contenu de bon, de grand, d'humain.[82]

La réaction de la vieille compagne du paysan qui vient de mourir, n'intrigue pas moins l'observateur. Aucune trace de douleur n'apparaît à la surface, aucune émotion ne parvient à ébranler ces individus dépourvus de tout sentiment noble et

---

[82]"La Mort du Père Dugué," Ibid., 83-84.

altruiste. La même chose se produit dans un autre conte, Avant l'enterrement, où le mari et le père de la jeune femme qui vient de mourir, discutent avec une complète indifférence les détails des funérailles qu'ils trouvent moins importants que le jour du marché. Le conte qui décrit l'aspect le plus choquant de cette insensibilité, est La Tristesse de Maît' Pitaut. Le fermier s'affole à l'idée de perdre sa vache, mais reste totalement indifférent devant la mort de son dernier né. Et dans: Hé! Père Nicolas, l'écrivain commente brièvement ce même phénomène:

> Après quelques remerciements, nous quittâmes la mère Nicolas, troubles, ne sachant pas s'il fallait admirer ou maudire cette insensibilité du paysan, dans la mort, la mort qui pourtant fait japper douloureusement les chiens dans le chenil vide, et qui met comme un sanglot et comme une plainte au chant des oiseaux, près des nids devastés.[83]

Dans Mort de chien, l'écrivain nous fait sentir toute la tendresse qu'il portait aux animaux, et toute son horreur devant la cruauté des hommes. La mort de cet animal, chassé et battu par tout un village, lui est une grande douleur.

Un court récit intitulé Agronomie, annonce déjà la pièce qui devait consacrer la gloire de Mirbeau: Les Affaires sont les Affaires. La plupart des personnages qui y apparaissent sont déjà esquissés ici. Théodule-Henri-Joseph Lechat, surnommé Lechat-Tigre, a amassé une fortune immense par des escroqueries durant la guerre Franco-Prussienne. Retiré des affaires, il achète le domaine de Vauperdu et s'y livre à des projets chimériques, aidé par un jeune chimiste.

---

[83]"Hé! Père Nicolas!," Ibid., p. 167.

Sa femme n'a rien perdu de ses habitudes bourgeoises, et déplore les folies de son mari. Dans ce conte il n'y a aucune mention de la fille des Lechat, qui tiendra un rôle important dans la pièce, mais nous y trouvons déjà le vieux serviteur, ancien comte, ruiné, que M.Lechat se plaît à humilier devant ses invités. Et nous trouvons avant tout une première ébauche des théories sociales de Mirbeau, théories qu'il allait développer tout au long de son oeuvre. Il présente M.Lechat comme un personnage révoltant et cruel. Il lui reproche avant tout de n'avoir aucun respect pour la vie, aucune compassion pour les pauvres. Deux crimes que Mirbeau ne pouvait pardonner. La cruauté de M.Lechat est égalée uniquement par sa stupidité et sa vanité. En effet, il a inventé un nouveau mode de culture. En cultivant du riz, du thé, de la canne à sucre, il supprime le besoin pour les colonies et du même coup la guerre. Isidore Lechat s'occupera du même projet. Dans le conte, M.Lechat n'est pas vraiment le personnage central, autour duquel gravitent tous les autres. Il sert plutôt à illustrer la théorie sociale que Mirbeau développait à ce moment-là, théorie résumée dans le passage suivant:

> Devant ces deux pauvres êtres, égarés dans les millions par une inquiétante ironie de la vie, une grande mélancolie m'envahissait, et, en même temps, la puanteur de la richesse malfaisante et sordide me soulevait le coeur de dégoût. A cela venait s'ajouter l'amer sentiment de l'inanité de la justice humaine, de l'inanité du progrès et des révolutions sociales qui avaient pour aboutissement: Lechat et les quinze millions de Lechat! Ainsi c'était pour permettre à Lechat de se vautrer stupidement dans l'or volé, dans l'or immonde, que les hommes avaient lancé aux quatre vents des siècles les

> semences de l'idée, et que la rosée sanglante était tombée, du haut des échafauds populaires, sur la vieille terre épuisée et stérile![84]

Le souci de l'exactitude a poussé Mirbeau à choisir comme toile de fond le milieu qui lui était le mieux connu. Suzanne Chabrol[85] qui a visité plusieurs communes percheronnes, fait observer les ressemblances entre les villages environnant Rémalard, et ceux des contes. Elle cite entre autres, le hameau de la Boulaie-Blanche qui sert de cadre à L'Enfant, conte dans lequel un braconnier assomme son nouveau né et le jette dans les broussailles. Ce hameau est situé à quelques kilomètres de Rémalard. "Il avait tout récemment une mauvaise réputation; ses habitants, tous charbonniers et surtout braconniers, vivaient isolés dans des huttes qui tenaient plus de la tanière que de l'habitation; les passants les redoutaient et les fuyaient."[86] Malgré ce souci de la documentation, Mirbeau arrive à une peinture en partie déformée par son imagination. La reproduction exacte du langage des personnages est un autre exemple de ce souci de réalisme qui caractérise l'oeuvre de Mirbeau, mais ce réalisme est souvent abandonné en faveur de passages lyriques, inspirés par la contemplation de la nature.

Ce recueil contient le germe de la révolte qui est à la base de l'oeuvre de Mirbeau. Ici déjà, il insiste sur la

---

[84]"Agronomie," Ibid., 218-219.

[85]Chabrol, op. cit.

[86]Ibid.

misère de la condition humaine, et ici encore il révèle sa compassion pour les déshérités de la vie. Il trouva dans cette série de portraits un terrain fertile pour exprimer son dégoût devant l'injustice et la laideur morale. Dès ce moment, Mirbeau attaqua avec une violence toujours croissante toutes les manifestations de cette justice, à tous les niveaux, et dans toutes les sphères sociales, de ce travesti de justice enforcé par des hommes indignes de leur mission.

Si Mirbeau dépeint dans les Contes de la Chaumière le paysan comme un être dépourvu de bonté et de sensibilité, c'est qu'il se laissa emporter par son penchant naturel pour la démesure aux dépens de la réalité, et en dépit de sa propre admiration pour le paysan. Nous sommes en possession d'une lettre de Mirbeau à Zola, dans laquelle il reproche au maître d'avoir été injuste envers le paysan, dans La Terre. Cette lettre est en date du 29 juillet 1887, un an après la publication des Contes de la Chaumière:

> Vous savez combien je vous admire: je vous l'ai prouvé, helas, avec la faiblesse de mes moyens, mais avec toute la sincerité d'un esprit subjugué par la beauté et par la force de vos oeuvres. Vous ne savez peut-être pas combien je vous aime. Je vous aime pour votre immense talent, pour votre immense labeur, pour votre caractere, et pour la dignité de votre vie. Je veux que vous sachiez bien cela. Je disais qu'il m'en coûtait infiniment d'écrire ce que je pensais de votre livre; c'est la vérité vraie, et non point une phrase de rhetorique. J'aurais voulu crier au chef-d'oeuvre. Mais c'est avec les hommes qu'on estime le plus, qu'il faut dire ce qu'on croit être la verité. Je puis me tromper; je le voudrais même. Je vis peut-être, dans un milieu ou le paysan est autre qu'ailleurs. Celui-là est admirable, et il m'a peut-être fait oublier le vôtre, qui est vrai, sans doute, individuellement et exceptionnellement, mais qui est faux dans le grand decor ou vous l'avez placé. Les siecles ont passé sur le paysan dont je vous

> parle, et n'ont rien laissé de leur passage. On reconnaît en lui les mêmes figures que peignit van Eyck et que peignit Millet, un gothique lui aussi, par son grand amour, et sa comprehension de la nature. En fait de naturalisme, les gothiques n'ont-ils pas été nos maîtres et n'ont-ils pas rendu, tout ce qu'on peut rendre? Ce même paysan que je vois ici, je l'ai rencontré pareil, dans le Perche, dans la Mayenne, dans une partie de la Normandie. Et il m'a toujours ému. Et il y a en lui, en effet, un coin de mysticisme grandiose, que je trouve dans toutes les choses de la nature.
>
> Malgré ce que je pense de la Terre, mon cher maître, vous n'en restez pas moins, pour moi, l'écrivain le plus puissant, le plus étreignant de ce temps...[87]

Après avoir lu le compte-rendu de la Terre auquel Mirbeau fait allusion ci-dessus, Zola lui envoya une lettre, dans laquelle il réaffirme son point de vue. "Je m'attendais un peu à votre opinion défavorable, écrit-il, car il y a en vous un coin de mysticisme qui ne devait guère s'accorder avec ma vision personnelle du paysan: j'ai tâché de le voir à l'heure présente, et vous demandez qu'on le voie comme l'ont vu les gothiques."[88]

Il n'y a pas, comme on pourrait le croire à première vue, de contradiction entre l'écrivain des Contes de la Chaumière, et l'homme qui écrivit la lettre à Zola. La haine de l'un, et l'admiration de l'autre découlent du même sentiment: un profond amour pour la nature et pour l'humanité. Un amour qui devient de la haine dès qu'il est déçu dans ses espoirs les plus chers. Mirbeau présente le paysan dans une lumière peu favorable, il est vrai, et il le fait sans doute pour se

---

[87] Correspondance inédite d'Emile Zola, XIII. BNF, Naf 24522, feuillet 192.

[88] Emile Zola, Correspondance (Paris: François Bernouard, 1928), II, 682-683. Lettre du 23 septembre 1887.

venger ainsi des désillusions subies. Et il en sera presque toujours de même. Une foi illimitée qui se change en désillusion, puis en haine au contact de la réalité. Ceci est à la base de la révolte de Mirbeau. Mais en fin de compte, l'amour et la foi reprennent le dessus, et le cycle recommence.

Le premier roman de Mirbeau, Le Calvaire, fut terminé en novembre 1886 et publié en 1887. Il peut se diviser en deux parties. Dans la première, le héros, Jean-François-Marie Mintié, raconte son enfance, son adolescence et ses aventures de soldat lors de la guerre de 1870-1871. Dans la deuxième partie, Mintié relate sa douloureuse liaison avec Juliette Roux. Au cours de ce calvaire, le jeune homme s'achemine inéluctablement vers les bas-fonds de la douleur humaine. Son coeur meurtri à jamais, sa force perdue, son talent d'artiste tari par une passion qui l'accapare corps et âme, Mintié émerge de cette aventure avec une haine féroce de la femme et les germes d'une révolte farouche contre l'hypocrisie des hommes.

Pour écrire ce roman Mirbeau a fait appel à des souvenirs personnels. Mintié naît dans un bourg normand du département de l'Orne. Son père en est le maire. Notaire de profession, il s'occupe activement des affaires municipales, tout comme le père de Mirbeau l'avait fait. La mère de Mintié est une femme névrosée, qui éprouve l'attrait constant de la mort. Sa nature sensible et mélancolique l'entraîne vers un état de dépression qui ressemble au néant

auquel elle aspire. Rien ne nous permet d'affirmer que Mirbeau donna dans cette femme le portrait de sa propre mère, bien que M.Gérard Bauër, qui connut personnellement Mirbeau, écrive: "...dans Le Calvaire (Mirbeau) décrit son père, sa mère, sa jeunesse..."[89] Nous retrouvons cependant en Mme Mintié certains traits de caractère que nous savons être ceux de Mirbeau, et il est plus que probable que la mère de Mintié ressemble à certains égards, du moins, à celle de Mirbeau:

> Au lieu d'aspirer à la mort, ainsi qu'elle le croyait, comme l'oiseau qui a faim du ciel inconnu, son âme, a elle, avait faim de la vie, de la vie rayonnante de tendresse, gonflée d'amour, et, comme l'oiseau, elle mourait de cette faim inassouvie. Enfant, elle s'était donnée, avec toute l'exagération de sa nature passionnée, a l'amour des choses et des bêtes; jeune fille, elle s'était livrée, avec emportement, a l'amour des rêves impossibles; mais ni les choses ne lui furent un apaisement, ni les rêves ne prirent une forme consolante et precise....Tout ce qu'elle entendait, tout ce qu'elle voyait, lui semblait en désaccord avec sa maniere de comprendre et de sentir.[90]

Dans Le Calvaire, Mirbeau exprime pour la première fois sa haine contre maîtres et parents qui, ne comprenant pas les besoins d'une nature aimante et sensible, détruisent par leur ignorance ou leur indifférence, tout ce qu'il y a de noble et de bon dans l'âme de l'enfant, pour en faire un être à jamais malheureux, en désaccord avec lui-même, un révolté en puissance:

> Ah! combien d'enfants qui, compris et dirigés, seraient de grands hommes peut-être s'ils n'avaient pas été deformes pour toujours par cet effroyable coup de

---

[89]Bauër, Le Figaro Littéraire (19 juillet 1958).

[90]Le Calvaire (Paris: Paul Ollendorff, 1901), p. 17.

> pouce au cerveau du père imbécile ou du professeur ignorant.[91]

Ce même thème sera développé tout au long de Sébastien Roch.

Les quelques années d'oisiveté et de débauche que Mintié passe à Paris, où il s'était rendu sur les instances de son père pour faire son droit, reflètent les années que Mirbeau y avait passées dans le même état d'esprit. Lorsque les hostilités éclatent, Mintié s'engage, non par amour de la patrie, mais bien pour échapper à ce marasme dans lequel il sombrait de plus en plus. Et ces pages qui décrivent l'absurdité et l'horreur du massacre, sont parmi les plus poignantes que Mirbeau ait écrites et à juste titre parmi ses plus célèbres.[92] Il se peut, comme nous l'avons dit, que les déboires personnels de Mirbeau, accusé de désertion, aient contribué à la haine qu'il professait pour tout ce qui touche de près ou de loin à la guerre, mais il est bien plus probable que cette haine provient avant tout de son amour pour la vie et de sa compassion pour tous ceux qui souffrent. Ce qu'il ne pouvait pardonner à la guerre, c'était d'avoir ou tué ou marqué pour la vie, ces jeunes gens avides de suivre les élans de leur nature:

> Et ces jeunes gens qui aimaient la vie, ces enfants de la terre qui avaient grandi, rêveurs, dans la liberté des champs, confiants en la bonté de la nature nourricière, c'était fini d'eux!...[93]

---

[91] Ibid., p. 34.

[92] C'est, entre autres, l'opinion de Ernest Gaubert, "L'oeuvre et la morale d'Octave Mirbeau," Mercure de France, 93 (1911), 510-532.

[93] Le Calvaire, p. 64.

Mirbeau va plus loin encore. Dans un passage qui fit sensation et lui valut de nombreux ennemis, il met en doute la notion sacrée de la patrie:

> Je ne retrouvais aucune des abstractions sublimes d'honneur, de justice, de charité, de patrie dont les livres classiques débordent, avec lesquelles on nous éleve, on nous berce, on nous hypnotise pour mieux duper les bons et les petits, les mieux asservir, les mieux égorger. Qu'était-ce donc que cette patrie, au nom de laquelle se commettaient tant de folies et tant de forfaits, qui nous avait arrachés, remplis d'amour, à la nature maternelle, qui nous jetait, pleins de haine, affamés et tout nus, sur la terre marâtre?... Qu'était-ce donc que cette patrie qu'incarnaient pour nous ce général imbécile et pillard qui s'acharnait après les vieux hommes et les vieux arbres, et ce chirurgien qui donnait des coups de pied aux malades et rudoyait les pauvres vieilles mères en deuil de leur fils? Qu'était-ce donc que cette patrie, dont chaque pas sur le sol, était marqué d'une fosse, à qui il suffisait de regarder l'eau tranquille des fleuves pour la changer en sang, et qui s'en allait toujours, creusant, de place en place, des charniers plus profonds où viennent pourrir les meilleurs des enfants des hommes?[94]

Et tel Mintié, Mirbeau avait hâte de connaître "la raison humaine des religions qui abêtissent, des gouvernements qui oppriment, des sociétés qui tuent, pour se consacrer à des besognes ardentes, à de magnifiques et absurdes apostolats?"[95] Cette raison humaine, il ne put jamais la comprendre, bien qu'il s'acharnât pendant toute sa vie à en élucider le mystère. L'oeuvre entière de Mirbeau est une dénonciation implacable des forces qui poussent les hommes à de telles atrocités. Dans les pages consacrées à la guerre, Mirbeau professe également son amour de l'humanité, amour pour lui plus noble que celui de la patrie. Mintié caché dans les

---

[94] Ibid., p. 87.

[95] Ibid., p. 88.

futaies, aperçoit un jeune soldat prussien qui s'arrête, ébloui, devant la paisible beauté du paysage. Et à ce moment les deux hommes communient dans un même amour de la nature:

> ...son âme, pour quelques minutes, était conquise à l'Amour.
> --C'est un poète, peut-être, me disais-je, un artiste: il est bon, puisqu'il s'attendrit.[96]

A l'instant même où Mintié se sent invinciblement attiré vers ce frère, une détonation éclate, et il se rend compte qu'il vient de le tuer:

> Je crus que j'allais défaillir, mais, rassemblant mes forces dans un suprême effort, j'etreignis le cadavre du Prussien, le plantais tout droit contre moi, et, collant mes levres sur ce visage sanglant, d'ou pendaient de longues baves pourprees, eperdument, je l'embrassai!...[97]

Ces pages voyantes firent sensation. Mirbeau fut attaqué de tous côtés. Dans sa préface à la neuvième édition du Calvaire, il défend son point de vue.[98] "Au-dessus de l'idée de la Patrie, dit Georges Rodenbach, il y a l'idée de l'Humanité. Autre solidarité, plus vaste, plus foncière."[99] Cette idée, Mirbeau la garda jusque peu avant sa mort. Dans son "Testament politique," il fit prévaloir l'idée de la Patrie, mais il fallut l'agression de l'Allemagne en 1914 pour qu'il se prononçât à ce sujet.

---

[96] Ibid., p. 98.

[97] Ibid., p. 103.

[98] Dans Les Ecrivains (2e série; Paris: Flammarion, 1926), 265-268.

[99] Rodenbach, op. cit., p. 153.

Les pages qui relatent la guerre rejoignent celles publiées six ans plus tôt dans les Soirées de Médan. Et Mirbeau revint encore une fois à ce même sujet dans le chapitre final de Sébastien Roch. La guerre terminée, Mintié rentre chez lui, pour apprendre la mort de son père. Il s'installe aussitôt à Paris, où il écrit un roman dont il n'est guère satisfait. Il trouve dans la personne du peintre Lirat un ami fidèle et dévoué. Ce Lirat est ignoré comme artiste, car il abandonne la peinture moderne pour retourner à l'art gothique:

> ... voilà ce qu'on ne lui pardonnait pas ... Ce n'était plus l'Amour frisé, pommadé, enrubanné, ... c'était l'Amour barbouillé de sang, ivre de fange, l'Amour aux fureurs onaniques, l'Amour maudit, qui colle sur l'homme sa gueule en forme de ventouse, et lui dessèche les veines, lui pompe les moelles, lui décharne les os.[100]

C'est dans ces termes que Mirbeau décrit l'Amour dans Le Calvaire comme dans Le Jardin des Supplices. En amour non plus, Mirbeau ne connut la demi-mesure. La souffrance causée par un tel amour est en proportion directe avec sa fureur. C'est dans l'atelier de son ami que Mintié fait la connaissance d'une jeune femme, Juliette Roux, et il tombe immédiatement amoureux d'elle. Les événements qui suivent sont en grande partie basés sur la douloureuse liaison de Mirbeau. Malgré les avertissements de Lirat qui lui donne des renseignements peu favorables sur Juliette, Mintié se met à la recherche de cette dernière dans l'espoir,

---

[100] Le Calvaire, p.123.

entremêlé de crainte, de la trouver dans des endroits publics. Finalement il va chez elle, et après une idylle chaste de courte durée, Juliette se livre à lui. Dès cet instant commence pour Mintié une vie lamentable au cours de laquelle de courtes joies sont suivies des douleurs les plus atroces et d'une déchéance morale si absolue que le héros hésite à continuer son récit:

> Hélas! je dois gravir jusqu'au bout le chemin douloureux de ce calvaire, même si ma chair y reste accrochee en lambeaux saignants, même si mes os a vif eclatent sur les cailloux et sur les rocs! Des fautes comme les miennes que je ne tente pas d'expliquer par l'influence des fatalites ataviques et par les pernicieux effets d'une education si contraire a ma nature, ont besoin d'une expiation terrible, et cette expiation que j'ai choisie, elle est dans la confession publique de ma vie. Je me dis que les coeurs nobles et bons me sauront gre de mon humiliation volontaire; je me dis aussi que mon exemple servira de leçon... Si, en lisant ces pages, un jeune homme, un seul, prêt a faillir, se sentait tant d'effroi et tant de degoût, qu'il fût à jamais sauve du mal, il me semble que le salut de cette âme commencerait le rachat de la mienne. Et puis, j'espere, quoique je ne croie plus en Dieu, j'espère qu'au fond de ces asiles de paix, ou, dans le silence des nuits redemptrices, monte, vers le ciel, le chant triste et consolateur de ceux-la qui prient pour les morts, j'espere que j'aurai ma part des pities et des pardons chretiens.[101]

Et c'est une des ironies dont la vie est si friande, que le titre du roman, dans lequel Mirbeau trouva la délivrance que Mintié cherchait, trompa "la Supérieure des Soeurs de l'Education Chrétienne à Rémalard (qui)eut ce mot naïf et touchant: 'Voilà monsieur Mirbeau qui se convertit et qui publie un livre de piété!'[102]

---

[101] Ibid., 178-179.

[102] Chabrol, op.cit.

Les deux amants s'installent dans un appartement et bien vite les extravagances de Juliette entament, puis engloutissent la fortune de Mintié, qui s'endette d'abord, puis vend la maison paternelle d'où il chasse deux vieux serviteurs fidèles. "Les personnages de M.Mirbeau, dit Nicolas Ségur, nous montrent les pires misères de l'instinct sexuel et aucun ne ressent un désir sain, un besoin normal d'aimer. Chose remarquable, il y a toutes les formes de l'érotisme et pas un seul amour dans l'oeuvre de M.Mirbeau."[103] Cette conception de l'amour est un effet du paroxysme de Mirbeau. Pour lui, l'érotisme est la force motrice et l'aboutissement inévitable de l'amour. Son imagination pervertie en ce sens qu'elle ne peut concevoir un amour simple et paisible, se plaît à approfondir les misères que cet amour provoque. Et cette perversion pousse aussi Mirbeau à peindre des personnages en qui "la déviation sexuelle se confond ... avec la nécessité de tuer et de faire souffrir."[104] Mintié n'atteint pas à la fureur sadique de Clara dans Le Jardin des Supplices, mais il éprouve néanmoins cette nécessité quasi physique de faire souffrir la femme qu'il aime. Et à l'idée de l'amour, Mintié associe étroitement l'idée de la mort. Ce thème central du Jardin des Supplices, fait son apparition dans Le Calvaire, et

---

[103]Nicolas Ségur, "Octave Mirbeau," Revue des Revues, 77 (1908), 460-473.

[104]Ibid.

continue dans tous les romans qui suivent. L'idée de la mort et la pensée de la pourriture hantent Mintié à chaque instant de son existence, mais surtout au moment de l'accord. "Que de fois, dit-il, ... dans ses baisers de flamme, à elle, j'ai ressenti le baiser froid de la mort!... "[105] Les héros de Mirbeau aspirent à l'absolu dans l'amour comme dans toute autre chose; ils aspirent à la Vie, et pour eux l'Amour et la Mort ne font qu'un. Dans la fusion de deux corps, l'acte créateur atteint dans sa sublimité, avec toute la force des passions déchaînées, à l'absolu. A ce moment suprême, l'homme s'élève au dessus de tout ce qui est bas et vil, il devient en quelque sorte Dieu. Et lorsque la Mort rend le corps à l'ordre éternel des choses, l'absolu est pour la dernière fois atteint. "La pourriture, dira Clara, c'est l'éternelle résurrection de la Vie."[106] L'Amour et la Mort sont les deux seules formes possibles de cette résurrection, du cycle de la Vie.

Lorsque Mintié apprend que sa maîtresse le trompe, il veut tout d'abord la tuer, mais il se rend aussitôt compte qu'il est incapable de supprimer la cause de ses souffrances. Il éprouve un besoin masochiste de se torturer. Ayant épuisé ce qui lui restait de sa fortune, il vit dans une chambre meublée qu'il doit à la générosité et surtout à la pitié de Juliette. Mintié est devenu docile, il se contente

---

[105] Le Calvaire, p. 188.

[106] Le Jardin des Supplices, (Paris: E.Fasquelle 1908), p.158.

des rares et courtes apparitions de sa maîtresse. Il s'enfonce de plus en plus, les yeux ouverts, dans un gouffre dont il ne peut plus sortir. Et c'est cette lucidité qui donne au Calvaire son originalité et sa puissance:

> Jean-Marie Mintié, ... le frère aîné de Sébastien Roch, est en même temps un analyseur qui scrute ses sentiments, et un passionné qui se laisse aller à la violence de son désir ... Nul, avant Mirbeau, n'avait songé à étudier cette nuance spéciale des sentiments: l'amour de l'homme qui n'est ni un fou, ni un imbécile, qui n'est pas dupe et qui voit clair, qui juge sa maîtresse en la désirant, qui la méprise, et qui, pourtant descend pour elle jusqu'au fond du vice et jusqu'au bord du crime! ... cet amour-là aucun roman, avant Le Calvaire, n'avait osé ou n'avait su en donner une description exacte et complète ... Les personnages du Calvaire dépassent Des Grieux et Manon, Ryno de La Vieille Maîtresse, Toto de La Glu, et même la Sapho de Daudet.[107]

Mintié se demande sans cesse s'il aime véritablement Juliette ou s'il n'est pas plutôt dupe "d'un étonnement des sens."[108] Il voudrait pouvoir se persuader qu'il aime la femme créée par son imagination, celle qu'il avait "pétrie impossiblement avec la chair idéale des anges,"[109] mais sa clairvoyance lui refuse cette consolation:

> Eh bien, non! ... Je l'aimais! Et c'était cette Juliette que j'aimais, non l'autre, qui était allée où vont les chimères! ... Je l'aimais de tout ce qui faisait ma souffrance, je l'aimais de son inconscience, de ses futilités, de ce que je soupçonnais en elle de perverti; je l'aimais de ce torturant amour des mères pour leur enfant malade, pour leur enfant bossu ... "[110]

---

[107] Robert de Machiels, op.cit.

[108] Le Calvaire, p.214.

[109] Ibid.

[110] Ibid., p.215.

C'est en pleine possession de ses facultés mentales que Mintié court à sa perdition:

> Aussi ne croyez pas que l'abîme où j'ai roulé m'ait surpris brusquement ... Ne le croyez pas! Je l'ai vu de loin, j'ai vu son trou noir et beant horriblement, et j'ai couru a lui ... Je me suis penche sur les bords pour respirer l'odeur infecte de sa fange, je me suis dit: "C'est là que tombent, que s'engouffrent les destinees perverties, les vies perdues; on n'en remonte jamais, jamais!" Et je m'y suis precipite ... [111]

Mintié est la victime de sa propre lucidité et il "subira la loi morale des esclaves et l'esclavage le plus lourd, celui de la passion."[112]

Donnant suite aux instances de Lirat, Mintié s'enfuit de Paris, et cherche asile dans un bourg breton; mais même la nature lui refuse toute consolation, Face à la mer, seul avec lui-même, sa clairvoyance le fait souffrir de plus en plus, car il se rend compte de quel châtiment il a été frappé:

> Je ne souffre plus dans mon âme ... Je ne souffre plus que dans ma chair ... Mon âme est morte dans le dernier baiser de Juliette, et je ne suis plus qu'un moule immonde et sensible, dans lequel les demons s'acharnent a verser des coulees de fonte bouillonnante! ... Ah! je n'avais pas prévu ce châtiment![113]

Mintié regagne Paris, et dans un moment de rage suprême, il tue le petit chien de Juliette pour se venger sur cette créature qu'elle aime, de toutes les souffrances dont elle

---

[111] Ibid., 217-218.

[112] Gaubert, op.cit.

[113] Le Calvaire, p.308.

est la cause. L'esprit égaré, Mintié est troublé de visions hallucinantes. Juliette devient "l'Idole impure, éternellement souillée vers laquelle couraient des foules haletantes."[114] Et quand Mintié découvre que Lirat, son meilleur ami, celui-là même qui l'avait conjuré de quitter Juliette, a une liaison avec elle, il s'éloigne à jamais de ce bourbier, l'âme meurtrie, la mort dans le coeur, les hommes lui faisant l'effet "de spectres fous, de squelettes très vieux qui se démantibulaient ... Et tous ces lambeaux de corps humains, décharnés par la mort, se ruaient l'un sur l'autre, toujours emportés par la fièvre homicide, toujours fouettés par le plaisir, et ils se disputaient d'immondes charognes ... "[115]

Ces sombres paroles de la fin sont adoucies en partie par la dernière vision de Mintié qui implore la nature de lui donner le secret du bonheur, ou tout au moins de lui dire ce qu'il faut faire pour ne plus souffrir:

> Les arbres s'agitèrent, les blés froissèrent leurs chaumes: un bruissement sortit de chaque brin d'herbe; les fleurettes balancèrent, au bout de leurs tiges, leurs corolles menues, et de toutes les choses une voix unique s'éleva: "Nous aimer!" dit la voix ... [116]

Mintié apprit sa leçon trop tard.

La plupart des critiques accueillirent le premier roman de Mirbeau avec beaucoup d'enthousiasme. Quelques voix

---

[114] Ibid., p.344.

[115] Ibid., p.355.

[116] Ibid., p.352.

hostiles se firent entendre[117], mais elles furent englouties par les louanges de critiques comme Paul Bourget:

> Aujourd'hui la Critique peut porter un jugement d'ensemble sur ce livre, l'un des plus originaux qui aient paru depuis des années, par la magistrale simplicité de facture, l'accent de poignante sincérité, le courage dans la mise à nu des plus secrètes blessures de l'âme. Avec cela, un courant ininterrompu de pitié, une sensation de la nature qui éclate, comme dans le chapitre IX, en images d'une poésie extraordinaire et, roulant tout cela, un flot d'éloquence qui bouillonne d'une extrémité à l'autre de ces trois cents pages.
>
> Baudelaire disait, dans d'étranges et admirables vers
>
> .....Tous les êtres aimés,
> Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés.
>
> Le jeune homme du Calvaire a, lui aussi, bu l'être qu'il aimait, comme un calice de fiel; mais il l'a bu, les yeux ouverts. C'est là peut-être le caractère le plus saisissant de cette histoire d'amour ... [118]

Et pour Paul Bourget, comme pour Robert de Machiels[119], l'originalité de l'oeuvre réside dans la maîtrise de l'analyse de l'amour.

Le Calvaire prend sa place dans une longue tradition de littérature passionnelle, mais c'est une oeuvre originale par la puissance de l'expression, une oeuvre qui révèle un psychologue de grande envergure. Dans de beaux passages

---

[117]Emile Poiteau, Quelques écrivains de ce temps (2e éd.; Paris: B. Grasset, 1913), p.119; Maxime Gaucher, "Le Calvaire," Revue bleue, 24 (11 décembre 1886), p. 759-762.

[118]Paul Bourget, "Le Calvaire," Nouvelle Revue (1er janvier 1887).

[119]Robert de Machiels, op.cit.

d'où montent des cris de tendresse réprimée, Mirbeau met à nu son coeur fraternel. Mintié, dit Ernest Gaubert,[120] est un frère lointain de René, de Dominique et de l'enfant du siècle. Mais il diffère de ses aînés par sa lucidité, et il diffère également d'eux car il souffre déjà "de l'effroi du mystère."[121] Mystère surtout, la Femme, cet être indéchiffrable en qui réside le pouvoir de procurer à l'homme un bonheur sans égal, mais qui se sert de ce même pouvoir pour faire de lui son esclave, et pour le détruire:

> ... en vertu (du)mécanisme de l'imagination grossissante ... , tous les heros de Octave Mirbeau ont une propension irresistible a grandir l'objet de leur culte, a se laisser ecraser par cette idole geante qu'ils ont eux-mêmes dressee. Ils eprouvent une volupte singuliere a s'humilier a ses pieds, ils se font d'avance les serviteurs de ses moindres desirs, leur volonte est comme annihilée devant cette image colossale.[122]

Le Calvaire est une oeuvre vibrante de sincérité. Mirbeau y apparaît continuellement dans ses indignations et dans cette pitié qui désormais va faire frémir son oeuvre. Plusieurs critiques ont avancé de nombreuses "preuves" identifiant Mintié à Mirbeau.[123] Nous savons seulement que pour écrire un roman pareil, Mirbeau a dû descendre au plus profond de lui-même. Cette tâche lui a coûté des efforts

---

[120]Gaubert, op.cit.

[121]Ibid.

[122]Jules Bertaut, "Octave Mirbeau," Revue de Paris, 139 (1917), 371-392.

[123]Bauër, Le Figaro Littéraire (19 juillet 1958); Dorgelès, op.cit.

pénibles et continus. Il s'est débattu pendant des mois dans les affres de la création. Il aspirait à créer une oeuvre vraie, et la même lucidité qui fit souffrir Mintié, caractérise Mirbeau. Il doutait de son talent, de son pouvoir d'exprimer ce qu'il ressentait si profondément. Le cri douloureux de Mintié, cet artiste raté, exprime en grande partie les angoisses et les espoirs de Mirbeau:

> Me dire: "Ce livre, ce sonnet, cette phrase sont de toi; tu les as arrachés de ton cerveau, gonflés de ta passion, ta pensée tout entière y frémit; elle secoue sur les pages douloureuses des morceaux de ta chair et des gouttes de ton sang; tes nerfs y résonnent, comme les cordes du violon sous l'archet d'un divin musicien. Ce que tu as fait là est beau et grand!" Pour cette minute de joie suprême, je sacrifierais ma fortune, ma santé, ma vie; je tuerais! ... [124]

Le désir suprême de créer une belle oeuvre, et le doute d'y arriver, apparaissent dans plusieurs documents et contes de Mirbeau, que nous discutons dans le dernier chapitre. Ces témoignages nous permettent d'affirmer que Mirbeau prit son art au sérieux. Ils nous offrent aussi un lien de plus entre Mintié et son créateur, et ce lien est important, car cette fois il ne s'agit plus de la toile de fond, mais bien de la personnalité du héros. Nous pouvons donc dire que Mirbeau a mis beaucoup de lui-même dans son personnage.

Dans Le Calvaire, Mirbeau donne la vraie mesure de son talent. Il annonce le thème de l'amour et reprend celui de la mort; il les développera tous les deux dans les romans à suivre. Cette oeuvre qui marque l'entrée de Mirbeau dans

---

[124] Le Calvaire, p.139.

le domaine romanesque, introduit aussi le héros cher à son coeur: l'individu que la souffrance et l'injustice poussent à la haine et à la révolte.

L'Abbé Jules est des trois premiers romans "objectifs" de Mirbeau, celui où le romancier se préoccupe le moins de la composition de son livre, annonçant par là même, les romans qui viendront après Sébastien Roch. L'Abbé Jules contient une idée centrale, et autour de cette idée qui n'apparaît que dans la deuxième partie du livre, l'auteur a brodé une série d'épisodes qui n'ajoutent que très peu à son développement. "L'Abbé Jules, dit Nicolas Ségur, présente des artifices de narration, des récits rétrospectifs, des épisodes improbables et criards qui en brisent l'unité."[125] Le procès de la société continue ici avec une ampleur et une violence que Mirbeau n'égalera pas souvent. Il condamne cette société qui réprime les instincts de l'homme et fait de lui un être misérable, plongé dans un gouffre de désirs qui torturent sa chair et son esprit, et le poussent impitoyablement à des actes destructeurs et pervers. C'est en commettant ces actes que l'individu se venge de cette société dont il est la victime. De cette thèse que Mirbeau présente ici, il arrive à une conclusion qui était chère à son coeur, c'est que la nature seule offre à l'homme des exemples salutaires d'harmonie et de beauté, et que le secret du bonheur est de l'aimer. C'est toute une philosophie de l'éducation que Mirbeau suggère dans ce roman, philosophie qui ressemble beaucoup à celle que proposa Jean-Jacques Rousseau dans son Emile. L'Abbé

---

[125] Ségur, op. cit.

Jules est le roman de l'individu qui aspire à une vie instinctive et primitive. La société avec ses lois factices, ses monstrueuses injustices, tue ce qu'il y a de noble et de bon en lui. L'individu est donc dégagé de toute responsabilité, la société seule est à blâmer.

La première partie du roman raconte la morne enfance du petit Albert Dervelle, fils de médecin, élevé à Viantois, près de Mortagne. Sans compagnons de jeux, Albert passe son temps entre ses parents et leurs amis, les Robin, bourgeois monstrueusement laids. M.Robin est un juge corruptible, sa femme est blessée dans son amour propre d'avoir engendré un enfant à moitié idiot. Ces portraits caricaturaux de la bourgeoisie qui apparaissent tout au long de l'oeuvre de Mirbeau, lui fournissent non seulement l'occasion de donner libre cours à son dégoût, mais représentent également une thèse favorite de l'auteur, c'est que la laideur physique et la laideur morale vont toujours de pair. Cette première partie du livre est aussi un retour en arrière dans la vie de l'abbé Jules, être farouche qui ne tient pas en place. La jeunesse de Jules, enfant "sournois, tracassier et cruel,"[126] est une suite ininterrompue de scandales. Au sortir de l'école, il annonce à sa mère son intention d'entrer au séminaire. Cette décision si inattendue n'est que la première mystification de cet être énigmatique:

> A quel sentiment avait-il obéi, en prenant cette détermination si imprevue? S'était-il trace, dans ce

---

[126] L'Abbé Jules, (Paris: A. Fayard, 1917), p. 21.

> métier de prêtre, un plan d'existence à venir, en somme indépendante et facile, au regard des autres métiers?... Peut-être n'était-il pas aussi perverti qu'il aimait à le paraître?... Les idées condamnables, affichées avec fanfaronnade, peut-être n'existaient-elles qu'à la surface de sa nature, comme un masque, et peut-être gardait-il, au fond de son coeur, l'impérissable germe des éducations chrétiennes?
>
> On ne le sut pas, car Jules demeura, toute sa vie, une indéchiffrable énigme.[127]

Ses études terminées, Jules est nommé secrétaire de l'évêque. Dans sa première messe, il choque les fidèles en s'accusant de tous les vices et de toutes les impuretés imaginables. A l'évêché, il exerce une influence néfaste. A cause de ses ignobles persécutions plusieurs prêtres se défroquent. L'évêque, attiré d'abord par la violence et la hardiesse de l'abbé, se trouve complètement dominé par lui, et il faudra plusieurs scandales éclatants avant qu'il ne se décide à le chasser. Entre-temps, l'abbé, cet "être à rebours de lui-même, parodiste de sa propre personnalité, vivait en perpétuel déséquilibrement de l'esprit et du coeur."[128] Hanté sans cesse par ses désirs charnels, l'abbé tente de séduire une pauvre paysanne tout en l'inondant d'un flot d'obscénités qui laissent deviner les perversions de l'esprit de ce prêtre condamné au célibat. Après cet épisode, l'abbé pense à mettre fin à ses jours:

> Il avait un tel écoeurement de sa vie passée, de sa vie présente, un tel effroi de sa vie à venir, qu'il ouvrit la fenêtre, se pencha sur la rampe de la terrasse, mesura le vide au-dessous de lui.
>
> --Non, fit-il en reculant... Il y a peut-être un Dieu![129]

---

[127] Ibid., p. 23.

[128] Ibid., p. 33.

[129] Ibid., p. 39.

> métier de prêtre, un plan d'existence à venir, en somme independante et facile, au regard des autres metiers?... Peut-être n'était-il pas aussi perverti qu'il aimait a le paraître?... Les idees condamnables, affichees avec fanfaronnade, peut-être n'existaient-elles qu'a la surface de sa nature, comme un masque, et peut-être gardait-il, au fond de son coeur, l'imperissable germe des educations chretiennes?
>
> On ne le sut pas, car Jules demeura, toute sa vie, une indechiffrable enigme.[127]

Ses études terminées, Jules est nommé secrétaire de l'évêque. Dans sa première messe, il choque les fidèles en s'accusant de tous les vices et de toutes les impuretés imaginables. A l'évêché, il exerce une influence néfaste. A cause de ses ignobles persécutions plusieurs prêtres se défroquent. L'évêque, attiré d'abord par la violence et la hardiesse de l'abbé, se trouve complètement dominé par lui, et il faudra plusieurs scandales éclatants avant qu'il ne se décide à le chasser. Entre-temps, l'abbé, cet "être à rebours de lui-même, parodiste de sa propre personnalité, vivait en perpétuel déséquilibrement de l'esprit et du coeur."[128] Hanté sans cesse par ses désirs charnels, l'abbé tente de séduire une pauvre paysanne tout en l'inondant d'un flot d'obscénités qui laissent deviner les perversions de l'esprit de ce prêtre condamné au célibat. Après cet épisode, l'abbé pense à mettre fin à ses jours:

> Il avait un tel écoeurement de sa vie passée, de sa vie présente, un tel effroi de sa vie a venir, qu'il ouvrit la fenêtre, se pencha sur la rampe de la terrasse, mesura le vide au-dessous de lui.
>
> --Non, fit-il en reculant... Il y a peut-être un Dieu![129]

---

[127] Ibid., p. 23.

[128] Ibid., p. 33.

[129] Ibid., p. 39.

Les années qui s'écoulent sont marquées pour l'abbé de toute une série d'actes violents et profanateurs, suivis de courts moments de repentir. Ne trouvant personne pour alléger sa détresse, pour lui donner un peu de sa pitié et de son courage, l'abbé en vient à douter de tout et de tous, y compris l'existence de Dieu. Pour tromper "l'immense ennui de son existence,"[130] il se passionne, tel Bouvard ou Pécuchet, pour de nombreux projets qu'il abandonne tout aussitôt. Chassé de l'évêché, il est nommé curé dans une petite paroisse qu'il ruine moralement, et après dix années de cette vie, il part pour Paris où il reste six ans sans plus donner de ses nouvelles.

Dans cette première partie du livre se trouve un épisode de la plus grande importance, car il révèle beaucoup de la désillusion de l'auteur, de son idéal anéanti sous l'amoncellement des réalités de la vie. L'abbaye de Réno, partiellement détruite lors de la Révolution, est laissée sous la garde du Père Pamphile. Celui-ci, convaincu dans sa naïveté religieuse qu'il reste encore des fidèles à racheter, jure de reconstituer l'Ordre des Pères Rédempteurs, après avoir reconstruit la chapelle. Cette chapelle devient une obsession du Père, qui se met à l'oeuvre "avec cette confiance aveugle que donne à tous la poursuite du mélancolique Idéal."[131] Pour ramasser l'argent nécessaire à la reconstruction de la chapelle, le prêtre devient en quelques années un

---

[130] Ibid., p. 44.

[131] Ibid., p. 47.

mendiant accompli, parcourant les routes d'Europe à la poursuite de sa chimère. Peu à peu, en but à d'innombrables humiliations, "son sens moral s'abolit."[132] Son rêve toujours présent, le Père Pamphile passe toute sa vie à mendier, sans être plus près de réaliser son but, et un jour, l'abbé Jules trouve son corps décomposé sous un tas de ruines de l'abbaye:

> --Ainsi, c'est donc ça l'idéal?... L'amour...le sacrifice...la souffrance...Dieu...tout ce vers quoi nous tendons les bras, tout ce vers quoi s'élancent nos âmes, c'est ça!... Un peu de poussière...de la boue...et des ronces! Et c'est avec ça qu'on nous abrutit, dès la petite enfance, qu'on nous arrache à la vie de vérité qui est la haine et la lutte sans merci, qu'on nous fait la proie du rêve féroce et de l'insatiable amour!... Ce misérable moine, il a eu le rêve, il a eu l'amour!... Et l'amour et le rêve, après l'avoir dégradé, avili, sali de toutes les hontes, le tuent ignoblement... Le voilà maintenant!... Une charogne puante, dans un tas de boue! ... Sur quelle déformation de la nature reposent donc les religions et les sociétés, ces mensonges?... De quelle fiction sont donc sortis le juge et le prêtre, ces deux monstruosités morales, le juge qui veut imposer à la nature, on ne sait quelle irréelle justice, démentie par la fatalité des instincts, le prêtre, on ne sait quelle pitié baroque, devant la loi éternelle du Meurtre... La nature, ce n'est pas de rêver...c'est de vivre... Et la vie ce n'est pas d'aimer...c'est de prendre...[133]

Dans ce passage, Mirbeau révèle une partie de lui-même. Ses idéaux à lui, ce furent la Justice, la Vérité, la Beauté. Il nous le dit tout au long de ses romans et de ses pièces. Dans un moment de découragement, il créa sans doute ce pauvre moine en qui il se vit. Il représenta sa propre vie, et il désespéra de jamais atteindre l'Idéal auquel il aspirait de tout son être. Il dut avoir l'angoisse atroce de finir ses jours semblable au Père Pamphile, enseveli sous les ruines de

---

[132] Ibid., p. 48.

[133] Ibid., p. 68-69.

ses rêves. Cependant tout comme le moine, Mirbeau n'abandonna jamais la tâche qu'il s'était donnée, et qui était aussi sa raison de vivre. Lui aussi passa sa vie à lutter pour ce qu'il savait être la bonne cause, et lui aussi fut fauché par la mort en plein labeur. Dans les paroles de l'abbé Jules devant le cadavre du Père Pamphile, il se peut que Mirbeau ait cru entendre les paroles de la postérité devant sa vie et son oeuvre. Cela ne l'arrêta pas dans sa course, car avant toute chose il voulait vivre en accord avec lui-même, et la seule façon de le faire, c'était de continuer sa lutte, si chimérique qu'elle puisse paraître à ses héritiers spirituels.

La deuxième partie du roman qui commence avec le retour de l'abbé Jules à Viantois, touche au vif du sujet en présentant la thèse de Mirbeau. Les parents d'Albert qui veulent entrer dans les bonnes grâces de l'abbé en vue d'un héritage possible, lui demandent de s'occuper de l'éducation de leur fils. La première leçon est fort simple: l'abbé ordonne à Albert de jeter ses livres derrière lui et d'aller bêcher le jardin jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue. Quelques jours plus tard, il transmet au jeune garçon le secret du bonheur:

> --Qu'est-ce que tu dois chercher dans la vie?... Le bonheur... Et tu ne peux l'obtenir qu'en exerçant ton corps, ce qui donne la santé, et en te fourrant dans la cervelle le moins d'idées possible, car les idées troublent le repos et vous incitent a des actions inutiles toujours, toujours douloureuses, et souvent criminelles ... Ne pas sentir ton moi, être une chose insaisissable, fondue dans la nature, comme se fond dans la mer une goutte d'eau qui tombe du nuage, tel sera le but de tes

> efforts... Je t'avertis que ce n'est point facile d'y atteindre, et l'on arrive plus aisément a fabriquer un Jesus-Christ, un Mahomet, un Napoleon qu'un Rien... Ecoute-moi donc... Tu reduiras tes connaissances du fonctionnement de l'humanite au strict necessaire: 1° L'homme est une bête mechante et stupide; 2° La justice est une infamie; 3° L'amour est une cochonnerie; 4° Dieu est une chimere... Tu aimeras la nature; tu l'adoreras même, si cela te plaît, non point a la façon des artistes ou des savants qui ont l'audace imbecile de chercher a l'exprimer avec des rythmes, ou de l'expliquer avec des formules; tu l'adoreras d'une adoration de brute, comme les devotes le Dieu qu'elles ne discutent point.. S'il te prend la fantaisie orgueilleuse d'en vouloir penetrer l'indevoilable secret, d'en sonder l'insondable mystere ...adieu le bonheur! Tu seras la proie sans cesse torturee du doute et de l'inassouvi.... Malheureusement, tu vis dans une societe, sous la menace de lois oppressives, parmi des institutions abominables, qui sont le renversement de la nature, et de la raison primitive. Cela te cree des obligations multiples... Le mieux est donc de diminuer le mal, en diminuant le nombre des obligations sociales et particulieres, en t'eloignant le plus possible des hommes, en te rapprochant des bêtes, des plantes, des fleurs; en vivant comme elles, de la vie splendide, qu'elles puisent aux sources mêmes de la nature, c'est-a-dire de la Beaute...[134]

Ce long passage renferme le message de Mirbeau dans ce livre, et ce message peut se résumer en ces mots: L'homme est méchant, méfie-toi de lui, la Nature est bonne, aime-la, et tu seras heureux. L'oeuvre entière de Mirbeau présente cette thèse. Partout il chante les beautés de la nature, partout il s'élève contre la méchanceté des hommes qui s'en sont éloigné, et qui, en créant une société basée sur des lois contraires à celles de la nature, s'acheminent vers leur ruine. La tragédie de l'abbé Jules réside entièrement dans le fait qu'il est victime de son éducation et de sa société. Il en sera de même pour d'autres héros de Mirbeau, Sébastien Roch par exemple. Dans un moment de lucidité, l'abbé rejette tout le blâme pour

---

[134] *Ibid.*, p. 101.

ses actes de malfaisance sur son milieu, et le message de Mirbeau est on ne peut plus évident:

> Car je suis une canaille, un être malfaisant, l'abject esclave de sales passions... Et sais-tu pourquoi? Parce que, dès que j'ai pu articuler un son, on m'a bourré le cerveau d'idées absurdes, le coeur de sentiments surhumains. J'avais des organes, et l'on m'a fait comprendre en grec, en latin, en français, qu'il est honteux de s'en servir... On a déformé les fonctions de mon intelligence, comme celles de mon corps, et, à la place de l'homme naturel, instinctif, gonflé de vie, on a substitué l'artificiel fantoche, la mécanique poupée de civilisation, soufflée d'idéal...l'idéal d'où sont nés les banquiers, les prêtres, les escrocs, les débauchés, les assassins, les malheureux...[135]

L'abbé continue dans la même veine, passant à l'amour charnel et à la débauche, "qui n'est autre chose que la déformation de l'amour naturel, par l'idéal."[136] Et l'abbé Jules, ou plutôt Mirbeau, termine cette longue plaidoirie par un passage frappant sur la religion, qui sera repris et développé dans Sébastien Roch:

> Les religions --la religion catholique, surtout-- se sont faites les grandes entremetteuses de l'amour... Sous prétexte d'en adoucir le côté brutal --qui est le seul héroïque,-- elles en ont développé le côté pervers et malsain, par la sensualité des musiques et des parfums, par le mysticisme des prières et l'onanisme moral des adorations...comprends-tu?... Elles savaient ce qu'elles faisaient, va, ces courtisanes! elles savaient que c'était le meilleur et le plus sûr moyen d'abrutir l'homme, et de l'enchaîner... Alors les poètes n'ont chanté que l'amour... Et l'amour a dominé la vie, comme le fouet domine le dos de l'esclave qu'il déchire, comme le couteau du meurtre, la poitrine qu'il troue!... Du reste, Dieu!... Dieu, ce n'est qu'une forme de la débauche d'amour!... C'est la suprême jouissance inexorable, vers laquelle nous tendons nos désirs surmenés et que nous n'atteignons jamais...[137]

---

[135] Ibid.

[136] Ibid., p. 109.

[137] Ibid.

Peu après avoir entrepris de transmettre le secret du bonheur au seul être qu'il aime, l'abbé meurt. Sa longue et atroce agonie est entrecoupée de délire qui "avait à plusieurs reprises, un caractère d'érotisme, d'exaltation sexuelle d'une surprenante et gênante intensité."[138] Son dernier acte en est un de révolte, car l'abbé tient à démontrer publiquement que "si la plupart de ces tristes êtres, paysans révoltés et envieux étaient nés riches, ils n'auraient pas songé une seule minute à entrer dans les ordres, et si la fortune leur arrivait, tout d'un coup, presque tous s'empresseraient d'en sortir."[139] Par testament, l'abbé Jules lègue son bien au premier prêtre du diocèse qui se défroquera. Et quelques jours après sa mort, un ami fait brûler, selon ses derniers voeux, une vieille malle vermoulue, en présence de laquelle l'abbé avait passé de nombreuses heures solitaires. Aux yeux horrifiés de l'assistance, ce dernier vestige de l'abbé révèle des centaines de dessins monstrueux, une collection infâme d'images obscènes.

Mirbeau écrivit ce roman de juillet 1887 à janvier 1888, à Kérisper, bourg breton situé près de Vannes, où il avait passé ses années scolaires, et où il s'était retiré avec sa femme peu de temps après son mariage. C'est là que Mallarmé lui fit parvenir un bel exemplaire du Ten O'Clock de Whistler, avec ce curieux envoi:

---

[138] Ibid., p. 122.

[139] Ibid., p. 125.

Va, poste, tout crinière et brave,
Lui jetant un joyeux hi-han,
Chez notre ami tres cher Octave
Mirbeau, Kérisper, Morbihan.[140]

Mirbeau avait pour L'Abbé Jules un amour tout particulier. De nombreuses années après l'avoir écrit, il dit à Albert Adès qui voulait savoir si ce roman était vraiment celui de ses livres qu'il préférait: "--C'est peut-être le moins mauvais, le plus réel."[141] Mirbeau avait passé à l'écrire de longs mois de travail acharné, dans les souffrances où le plongeaient toujours les affres de la création, dans ce doute de son talent qui le hantait chaque fois qu'il entreprenait une oeuvre. Dans une lettre à Monet, écrite peu de temps avant la publication de son roman, il dit:

> Je travaille comme un bagneux à terminer mon stupide Abbé Jules. Et les transes! Et les angoisses de ne pas arriver. Je suis aux trois quarts fou!
> Voilà qu'apres avoir termine mon bouquin, et même huit jours avant de l'avoir termine, j'ai ete pris d'une intoxication de tabac et de fievres paludeennes.
> .....
> Mon livre est donc terminé. Vous le recevrez. Il paraît le 13 mars. Je n'en suis pas content, malgre qu'à Paris, quelques amis aient voulu me consoler. Je sens que c'est mauvais, déhanché, que l'originalité qui aurait pu y être, n'est pas sortie. Enfin je ne suis pas un homme de génie, pas même de talent. Il faut me resigner a ce que je suis.[142]

Ces angoisses lui furent à jamais présentes, car Mirbeau ne se fit aucune illusion. Ses plaintes ne proviennent pas d'une fausse modestie, mais bien de sa conviction qu'il n'arri-

---

[140]Suffel, op. cit.

[141]Albert Adès, "Octave Mirbeau à Cheverchemont," Nouvelles litteraires (27 janvier 1934).

[142]Dans Les Cahiers d'aujourd'hui, 9 (1923).

verait pas à créer une oeuvre vraie. Sa lucidité d'artiste le fit autant souffrir que la lucidité de l'amant dans Le Calvaire. Et ce fut une des grandes douleurs de sa vie d'artiste, que sa crainte de ne pouvoir exprimer ce qu'il ressentait si vivement. Il n'était jamais entièrement satisfait de sa production littéraire. Critique sévère envers lui-même comme envers les autres, il n'était pas sans se rendre compte des faiblesses de son oeuvre, et tout son travail, et toutes ses angoisses ne purent remédier à cette situation.

L'accueil que la presse réservait à L'Abbé Jules était plutôt indifférent, et ce roman ne connut pas un grand succès dans le public. Cependant Mirbeau reçut de nombreux compliments de ses amis, qui le compensèrent tant soit peu des souffrances passées: "Je ne suis pas trop mécontent de l'Abbé, écrit-il à Monet, je sais que dans les cénacles d'art et de littérature, il a assez bien réussi. J'ai reçu des lettres précieuses et inattendues."[143] Ces marques d'approbation permirent à Mirbeau de se remettre à la tâche. L'Abbé Jules n'était pas fait pour plaire au grand public qui devait être choqué par l'accumulation des détails horribles qui accompagnent les descriptions de la lubricité de l'abbé. Les critiques hostiles n'y virent que sensationnalisme de mauvais aloi. Ils ne voulurent pas comprendre que Mirbeau voulait montrer dans toute son horreur les effets de la répression des instincts, et surtout des instincts sexuels. Ceux qui

---

[143] Ibid.

connurent Mirbeau, trouvèrent dans ce roman beaucoup de son créateur. Pour l'écrire, Mirbeau avait une fois de plus fait appel à des souvenirs d'enfance. Comme Mirbeau, le petit garçon qui raconte l'histoire de son oncle, est fils de médecin de la campagne percheronne. Viantois, qui sert de cadre au roman, est sans doute Rémalard: "la description du pays est si exacte que l'allusion reste transparente."[144] De plus, un oncle de Mirbeau était lui-même prêtre, et vivait tout près de sa famille. De nombreux critiques ont voulu voir dans le personnage de l'abbé, un portrait de cet oncle, et Mirbeau ne fit rien pour discréditer cette théorie. En fait, il répondit à Adès qui lui demanda s'il avait connu le personnage: "--Très bien...oui... C'était mon oncle."[145] Et Marc Elder prétend que "le singulier abbé Jules, son oncle, avait traversé cette jeunesse avec ses farces douloureuses, ses excentricités tour à tour de poète ou de satyre, avec ses théories d'un anarchisme vague où abondaient l'amour de la nature et la haine de la société."[146] Cependant rien ne vient corroborer cette description du personnage, et la théorie de Marc Elder n'est qu'hypothèse. L'auteur se sert sans doute de son oncle comme point de départ, et là s'arrête toute ressemblance. L'oncle de Mirbeau "a laissé à Rémalard une mémoire respectée; c'était un homme fort intelligent quoique un

---

[144]Chabrol, op. cit.

[145]Adès, op. cit.

[146]Elder, op. cit., p. 18.

peu bizarre."[147] Il mourut dans sa cinquante-cinquième année, le 26 mai 1867, alors que Mirbeau avait dix-neuf ans. Il se peut que celui-ci ait entendu au sujet de son oncle certaines anecdotes dont s'empara son imagination, pour les transformer et les déformer jusqu'à arriver à cette effrayante création qu'est l'abbé.

L'Abbé Jules est considéré par Georges Rodenbach comme le chef-d'oeuvre de Mirbeau.[148] Et Ernest Gaubert partage cet avis: "(ce roman) est un des sommets de la littérature passionnelle, la plus personnelle et la plus sûrement durable des oeuvres de M.Octave Mirbeau, par la composition, l'unité et la vérité, en même temps que le type du roman réaliste."[149] Sans être d'accord quant à ce que Gaubert écrit sur la composition du roman, nous ne pouvons manquer de voir qu'il est, au point de vue des idées, un des romans les plus importants de Mirbeau. Dans les "défaillances de l'abbé, nées d'une perpétuelle disproportion entre les rêves de l'intelligence et les appétits de la chair,"[150] nous devinons déjà le Mirbeau qui, de nombreuses années plus tard, révéla à Albert Adès que dans sa jeunesse il avait toujours été forcé de dompter sa nature. Et il connut, à un moindre degré, les luttes de l'abbé, car ses instincts avaient également été réprimés par une éducation qui allait à l'envers

---

[147] Chabrol, op. cit.

[148] Rodenbach, op. cit., p. 149.

[149] Gaubert, op. cit.

[150] Lecomte, op. cit.

de tous ses élans. Il se peut donc, comme le conclut Adès, qu'en écrivant L'Abbé Jules, "Mirbeau (ait) voulu s'immoler dans la partie de lui-même qu'il jugeait humiliante."[151] Nous trouvons dans ce roman non seulement une étude pyschologique d'un être torturé par des passions réprimées, entrecoupées par des moments de lucidité agonisante, mais encore le prototype du héros de Mirbeau. L'abbé Jules est un prisonnier et un révolté, tout comme le héros du Calvaire, "emprisonné dans sa passions,"[152] et tout comme Sébastien Roch, "emprisonné dans le collège."[153] Les trois héros se révoltent contre les liens qui les paralysent dans le développement de leur propre nature, et souffrent indiciblement de ne pouvoir se débarrasser de leurs entraves.

L'Abbé Jules est une pierre de touche dans la recherche de l'absolu qui caractérise l'oeuvre de Mirbeau. Et c'est dans ce roman que nous trouvons le seul personnage qui y ait atteint, le seul qui, vivant en complet accord avec lui-même, n'ait pas eu recours aux armes des révoltés: l'invective et le bafouage, nous avons nommé le Père Pamphile:

> Celui-ci a été jusqu'au bout de son idéal, en face duquel il s'est enfin trouvé lui-même et seul. Sa pioche n'a fouille que les nuees.' Creation unique, et si en avance sur tout ce qu'on ecrivait a ce moment! Ah! cette cathedrale ideale, qui est pour le solitaire comme si elle existait puisque le plan en est termine en lui, et la tour toute allongee dans son âme. Voila comment on peut s'evader de la vie, atteindre le plus haut sommet de l'individualisme et intensifier si fort son desir

---

[151] Adès, op. cit.

[152] Rodenbach, op. cit., p. 148.

[153] Ibid.

> que la réalisation en devient inutile. On devient réellement ainsi maître des choses et de tout l'Univers. Et c'est la meilleure façon sans doute --la seule, disons même-- de réaliser l'absolu."[154]

Mirbeau a mis dans ce personnage ce qu'il y avait de meilleur en lui-même. Dans cette création de sublime naïveté, de foi et d'innocence, nous trouvons les aspirations de tous les héros de Mirbeau, ce poète inassouvi de l'Idéal.

La publication de L'Abbé Jules valut à son auteur la grande joie d'une lettre de félicitations d'Edmond de Goncourt. Cette lettre marque le début d'une amitié qui durera jusqu'à la mort de Goncourt en 1896. Mirbeau n'était pas totalement inconnu à l'auteur de la Fille Elisa. La première lettre de Mirbeau, écrite au lendemain de la publication de ce roman, révèle tour à tour l'enthousiaste ardeur du jeune homme, sa puissance d'analyse et son tempérament batailleur:

> Monsieur et cher maître.
>
> Je viens de terminer la lecture de votre beau livre: La Fille Elisa.
>
> Je n'ai point l'honneur d'être connu de vous et je me suis dit que les éloges d'un jeune homme inconnu risqueraient fort de ne rien ajouter a ceux deja si nombreux et infiniment plus precieux que vous avez reçus. Tant pis ma foi! Je ne puis m'empêcher de vous crier mon admiration. Je l'aurais voulue publique, mais n'ayant plus de journaux a moi, je me vois force de vous importuner en catimini, de mes enthousiasmes ardents et sinceres.
>
> La Fille Elisa est bien la soeur de Germinie Lacerteux: même sincerite et même puissance d'analyse; mêmes ardentes preoccupations sociales; même impitoyabilite de philosophe et de medecin, corrige par les mêmes emotions et les mêmes bontes attendries de l'artiste et de l'homme, et enfin, même magie dans le style qui a fait de vous, Monsieur, le premier ecrivain de notre temps, le plus coloriste et le plus personnel.

---

[154] Ibid., 151-152.

> J'ai lu aussi certains articles de certains journaux qui ne peuvent vous pardonner de ne vous pas traîner dans les vulgaires ornières, et vous reprochent de ne point écrire pour les récréations des pensionnaires en bas âge, ou le délassement vautre des vieilles demoiselles à chignon rouge. Cela devait être. En art comme en littérature, la presse --j'en parle pour y avoir passé-- a toujours été le conservatoire des vieilles formules et des traditions pourries. Bien qu'elle prétende à les diriger, elle est toujours restée en arrière des progrès de l'esprit et du goût publics, et elle n'a jamais manqué l'occasion de crier haro sur les talents vraiment personnels et les esprits novateurs. Et puis, Monsieur, vous êtes vivant, bien vivant, et c'est là un immense vice dont elle ne vous lavera pas de sitôt, je l'espère bien.
>
> Vous avez avec vous, Monsieur et cher maître, toute la jeunesse artiste, la jeunesse qui pense, qui travaille et qui espère. Cela vaut mieux que quelques sourires vieillis de cette coquette et coquine vieille femme: la presse...[155]

Deux semaines après cette lettre, Goncourt mentionne pour la première fois Mirbeau dans son Journal:

> Ce soir, Huysmans, Céard, Hennique, Paul Alexis, Octave Mirbeau, Guy de Maupassant, la jeunesse des lettres réaliste, naturaliste, nous a sacrés, Flaubert, Zola et moi, sacrés officiellement les trois maîtres de l'heure présente, dans un dîner des plus cordiaux et des plus gais. Voici l'armée nouvelle en train de se former.[156]

Cependant les relations suivies entre Goncourt et Mirbeau semblent n'avoir daté que de 1888.[157] Mirbeau répondit aux félicitations de Goncourt concernant L'Abbé Jules avec beaucoup de gratitude:

> Vous m'avez fait un grand honneur et une grande joie. Mille et mille fois merci. Je sens qu'il y a beaucoup d'indulgence dans votre lettre; mais si mon livre ne vous a pas déplu tout à fait, je suis payé de mes angoisses,

---

[155] Correspondance inédite d'Edmond de Goncourt. BNF, Naf 13622, feuillets 260-261.

[156] Goncourt, op. cit., XI (16 avril 1877), 138-139.

[157] André Billy, Les Frères Goncourt (Paris: Flammarion, 1954), p. 419.

> de mes doutes, de mes dégoûts. Et ces quelques lignes de vous que j'aime, que j'admire comme un des plus rares et un des plus nobles artistes de ce siecle, me sont infiniment plus precieuses, dans leur intimite, que cent articles elogieux des critiques dans leur retentissement.
>
> Vous m'avez redonne du coeur au travail, la volonte de mieux faire, et j'etais bien decourage, me sentant si petit, la cervelle si pauvre, dans cet etat de marasme moral (que vous avez si bien analyse), ou il semble que l'on ne pourra plus rien creer, et que tout est mort en vous.
>
> Je rêve un livre dont le sujet est beau. Je rêve aussi de le parer de votre nom, et de mettre dans une preface, toutes mes tendresses, tous mes enthousiasmes pour vous, qui nous avez ouvert les yeux a la vie de la sensation, qui est toute la vie.[158]

Mirbeau commença ce livre qu'il rêvait peu après, et tint sa promesse en dédiant Sébastien Roch au "Maître vénérable et fastueux du Livre Moderne, à Edmond de Goncourt."[159] A partir de 1887, les allusions à Mirbeau dans le Journal deviennent de plus en plus fréquentes, et Mirbeau, d'autre part, invite souvent le maître. Ces invitations ressortent de la correspondance de Mirbeau, conservée avec toutes les lettres adressées à Goncourt. Mirbeau était crédule, dit André Billy, "mais comme l'a remarqué Rosny aîné, il se rendait compte de la dose de crédulité sur laquelle on pouvait faire fond chez les autres, et chez Goncourt cette dose était forte: 'Il fut un des fumistes qui fournirent à notre maître Goncourt de scandales imaginaires.'"[160] Un extrait du Journal suffit en effet à montrer que Mirbeau fournit à Goncourt d'innombrables anecdotes et de bons mots, tous notés scrupuleusement dans ce Journal:

---

[158] Correspondance inédite d'Edmond de Goncourt. BNF, Naf 13622, feuillet 262.

[159] Sébastien Roch, op. cit.

[160] Billy, Les Frères Goncourt, p. 240.

> Mirbeau, qui est de retour de Menton, dîne à côté de moi. Un causeur verveux, spirituel, double d'un potinier amusant. Il parle curieusement de la peur de la mort qui hante Maupassant et qui est la cause de cette vie de locomotion perpetuelle sur mer et sur terre, pour echapper a cette pensee fixe... Puis il passe a Bourget, aspirant a l'Academie, tout le monde le sait, --mais aspirant encore bien plus a être du Jockey-Club...[161]

Les rapports entre les deux écrivains reposaient toutefois sur des bases plus solides, sur un profond respect de Mirbeau pour le génie du maître, et sur le respect pour le talent de Mirbeau de la part de Goncourt. Mirbeau ne manqua jamais d'exprimer son admiration et son émotion ressenties devant l'oeuvre du maître. Lorsque parut le troisième volume du Journal, en 1888, Mirbeau commence une lettre ainsi:

> J'y retrouve, comme dans les autres (volumes), des miracles d'observation et de sensation, des trouvailles uniques de mots et de pensees, de hautains jugements, de ravissantes esquisses d'humanite et ce grand, douloureux, aristocratique amour qui a fait votre vie d'artiste une des plus belles, mais une des plus saignantes aussi. Oh! comme l'on vous aime, et comme l'on vous respecte de tout ce qui transsude en ces pages de votre coeur, de votre esprit![162]

La représentation de Germinie Lacerteux sur scène, suscite une admiration tout aussi grande:

> Je l'aime infiniment. Elle est vivante, vibrante, étreignante, toute fremissante du tragique intime des choses et des êtres, du tragique vrai, hautain, le seul qui vous coule dans les moelles, un frisson. De plus, la division en est tres heureuse, nouvelle, rationnelle; et les indications de mise en scene, admirables. Vous avez fait une oeuvre belle, logique, humaine, suprêmement artiste.[163]

---

[161] Goncourt, op. cit., XVI (15 juin 1889), 90-91.

[162] Correspondance inédite d'Edmond de Goncourt. BNF, Naf 13622, feuillet 263.

[163] Ibid., feuillet 265.

Lorsque Goncourt fut attaqué par Robert de Bonnières pour son Journal, Mirbeau vint immédiatement à la défense du maître dans un article publié dans L'Echo de Paris, le 22 février 1891, article dans lequel Mirbeau révèle beaucoup de ses propres préoccupations littéraires et de la voie à suivre qu'il s'était tracée:

> Nous avons de la noble figure d'Edmond de Goncourt, par son journal, une restitution morale tres complete et tres emouvante. Sincere envers les hommes, sincere envers les choses, il est envers soi-même d'une sincerite poussee jusqu'au scrupule, jusqu'a la minutie du scrupule. Et c'est par la surtout que ce journal me prend. M.de Goncourt ne cherche pas a s'embellir, a se heroïfier; sa preoccupation est de se devoiler a nous, tel qu'il est, dans le trefonds de son âme. En verite, mon cher Bonnieres, vous avez un courage qui me passe et je ne vous l'envie pas. Apres avoir reproche a M.de Goncourt la mort de son frere, apres l'avoir raille de la detresse morale ou le jeta cette mort de la moitie de son âme, de la moitie de son cerveau, vous lui faites aussi le curieux et loyal reproche que le succes lui soit arrive plus tardivement qu'a ses amis. A cela, il y a une raison, dont vous ne comprenez sans doute pas l'heroïsme; c'est que M.de Goncourt a ete fidele a son ideal et qu'il a toujours refuse d'assouplir sa probite litteraire aux concessions faciles, d'accepter les reniements de conscience, de se livrer a ces petits travaux obscurs qui font que, pour monter dans l'estime du monde et l'admiration du public, il faut se baisser au niveau de la malproprete et de l'un et de la bêtise de l'autre.[164]

Goncourt ne tarda pas de remercier son vaillant champion en le proclamant "le seul valeureux dans les lettres, le seul prêt à donner un coup de torchon."[165] La seule fois où Goncourt parle méchamment de Mirbeau, est lorsque ce dernier collabora au journal anarchiste de Zo d'Axa, mais même alors il ne nie pas le grand talent de son admirateur. Il n'attaque

---

[164]Cité dans Billy, Les Frères Goncourt, p. 420.

[165]Goncourt, op. cit., XVII (16 mars 1891), p. 225.

que ses opinions personnelles en matière de politique. De même Mirbeau n'hésita pas à exprimer son désaccord concernant certaines idées de Goncourt sur la Commune, dans une lettre de 1890, qui révèle également l'orientation sociale de l'auteur:

> Pourtant me permettez-vous de discuter un peu vos idées sur la Commune. Moi, j'ai un faible pour la Commune, non pour les chefs qui étaient des bandits ou des farceurs --comme tous les hommes politiques-- mais pour la masse si mélancolique et si malheureuse de tous ces êtres qui avaient cru en elle et qui voyaient en elle un peu de bonheur et un peu de justice. Le bât social est tellement abominable, que plus je vois, plus je me sens de la pitié pour ces malheureux. Vous voyez ce n'est qu'une affaire de sentiment, qui ne touche en rien votre livre, que je trouve "un admirable morceau de vie."[166]

Cette amitié littéraire se trouvait encore renforcée par l'amour que les deux hommes portaient à l'horticulture. De nombreuses lettres de Mirbeau font mention de ses fleurs qu'il aimait à montrer à ses amis, et surtout à ceux qui les appréciaient autant que Goncourt. Si elles étaient ravagées par le mauvais temps, Mirbeau se désolait. Les deux extraits suivants, choisis au hasard, montrent l'importance du rôle que les plantes jouaient dans la correspondance Mirbeau-Goncourt:

> Quel désastre! Si vous saviez! J'ai deux cents rosiers de gelés; vingt admirables lys du Japon absolument fondus, ainsi qu'une collection de roses de la Chine, dont il ne reste plus que de la pourriture! Je suis navré! Comme si j'avais perdu beaucoup d'amis et mon jardin me fait l'effet d'un cimetière.[167]

---

[166] Correspondance inédite d'Edmond de Goncourt. BNF, Naf 13622, feuillet 271.

[167] Ibid., feuillet 273.

> Le jardin s'orne délicieusement. Les pelouses ont reverdi et forment un fond charmant aux fleurs. Les dahlias s'échevelent fantastiquement, et c'est plein d'admirables soleils, de soleils fous, de soleils ivres. Mais j'espere qu'en automne le jardin va conserver sa beauté pour vous recevoir.[168]

Une autre lettre curieuse de Mirbeau fournit à Goncourt quelques adresses d'horticulteurs anglais et japonais, avec des détails sur les plantes qui sont la spécialité de chacun.

Cette association permit à Mirbeau de se lier plus étroitement avec les célébrités du temps qui fréquentèrent Auteuil. Il les invita à son tour, et bientôt lui et sa femme eurent un salon littéraire et artistique, où se réunissaient en plus des habitués du Grenier, tous les artistes inconnus que Mirbeau jugeait dignes de sa protection. Mirbeau se créa ainsi de nombreuses relations qui lui furent utiles par la suite. Il fit la connaissance, entre autres, de Henry Bauër, célèbre critique du temps, qui persuada Sarah Bernhardt à jouer dans Les Mauvais Bergers.[169] Mirbeau demanda également à Bauër d'intervenir pour Rémy de Gourmont:

> Vous savez quel écrivain est Rémy de Gourmont. Je ne puis le maintenir au Journal a qui il faut tous les Hepp et tous les Maigeroz de la terre. Pouvez-vous obtenir qu'il entre a L'Echo. Ce serait pour vous une acquisition de premier ordre; et pour le pauvre Gourmont une joie profonde. Il est tres pauvre, peut a peine vivre. Mais il est tres fier et ne laisse rien voir de sa misere et de ses angoisses. Je vous le confie.
>
> Faites pour Gourmont tout ce que vous pourrez. Demandez-lui, non pas des contes, ou on s'est plu a le con-

---

[168] Ibid., feuillet 280.

[169] Je tiens ce renseignement de M. Gérard Bauër.

> finer au Journal, mais des articles de lutte littéraire et sociale. Vous verrez le succes qu'il obtiendra vite.[170]

Il n'est guère surprenant, après cette longue et fructueuse association, que Mirbeau figure sur la liste des titulaires de l'Académie Goncourt:

> Par son testament du 14 juillet 1874, Goncourt avait désigné pour son Academie les dix titulaires suivants: Flaubert, Saint-Victor, Veuillot, Banville, Barbey d'Aurevilly, Fromentin, de Chenneviere, Zola, Alphonse Daudet, Leon Cladel. A la mort de Fromentin, Paul Bourget remplaça l'auteur de Dominique; Maupassant remplaça Flaubert; Henry Ceard, Paul de Saint-Victor; Pierre Loti, Louis Veuillot; Huysmans, Chenneviere; Valles, Cladel. En novembre 1884, Goncourt refit son testament, modifiant les dispositions; en 1885, Valles fut remplace par Gustave Geffroy. Zola ayant pose sa candidature a l'Academie Française, est exclu; en 1887, apres la chute de Renee Mauperin, Ceard est raye et Rosny aîne --promoteur du manifeste des Cinq contre Zola-- le remplace. D'autres changements sont faits, si bien qu'a la mort de Goncourt, huit noms seulement figurent sur le testament: A.Daudet, Huysmans, Mirbeau, les deux Rosny, Hennique, Paul Marguerite, Gustave Geffroy.[171]

Le projet d'Académie avait été annoncé dès le 23 juin 1882 dans un article d'Ernest d'Hervilly au Bien Public, mais l'inauguration du Grenier d'Auteuil n'eut lieu que le 1er février 1885. Or, longtemps avant, dès 1876, les écrivains qui allaient collaborer aux Soirées de Médan se réunissaient chez Zola. Mirbeau était parmi ces écrivains, comme il était parmi ceux qui assistèrent le 16 avril 1877 au dîner généralement considéré comme le dîner de fondation du Naturalisme. Il s'éloigna de ce groupe peu après, lorsqu'il fut nommé Chef de Cabinet du Préfet de l'Ariège, le 27 mai 1877.

---

[170] Cette lettre figure dans la collection de M. Gérard Bauër.

[171] Dumesnil, op. cit., p. 174.

Dès la mort de Goncourt, Mirbeau s'efforça de se montrer digne de la confiance placée en lui, et s'acharna à faire de l'Académie ce que Goncourt eût voulu qu'elle fût. Le 24 juillet 1896, il écrit ces mots à Henry Bauër:

> Par piété envers Goncourt, par fierté pour nous-mêmes, nous sommes quelques-uns qui voulons faire de cette petite academie, une chose grande, sans nous laisser influencer par des questions de sentimentalité. Et comptez sur notre energie. En ce moment, le flot d'ordures passe. Nous le laissons passer, et nous viendrons au bon moment dire ce qu'il faut, et faire ce qui se doit.[172]

Mirbeau participa activement aux réunions de l'Académie et se servit souvent du prestige que lui conférait sa situation pour porter à l'attention du public des auteurs totalement inconnus, comme ce fut le cas pour Marguerite Audoux, dont il préfaça le roman Marie-Claire.

L'admiration de Mirbeau pour Edmond de Goncourt et son active participation à l'Académie ont eu leur influence sur l'écrivain. Mirbeau était entouré par l'élite littéraire et artistique de son temps. Là, il se trouvait dans son élément. Son esprit alerte, toujours prêt à la polémique, puisa dans ses nombreuses relations un fond illimité qu'il incorpora à son activité littéraire et journalistique. Le climat intellectuel dans lequel il s'était plongé, était propice au développement de son talent, et lui permit d'élargir son champ d'action. D'autre part, l'admiration qu'il professait pour l'oeuvre de Goncourt, jette beaucoup de lumière sur son oeuvre à lui. Dans La Fille Elisa et Ger-

---

[172] Cette lettre figure dans la collection de M. Gérard Bauër.

minie Lacerteux, Mirbeau avait admiré les préoccupations sociales. Ces mêmes préoccupations sont apparentes dans son oeuvre. Il avait également admiré les émotions et les bontés qu'il sentait dans l'oeuvre de Goncourt, et lui-même aspirait à créer dans le lecteur un sentiment semblable. A travers le flot d'invectives et la férocité de l'oeuvre de Mirbeau, nous sentons l'appel angoissé, la douleur et la pitié d'une âme blessée. Si Mirbeau a toujours refusé l'étiquette de naturaliste que plusieurs critiques de son temps voulaient lui attribuer, c'est parce qu'il était foncièrement opposé à toute classification. Il admirait le génie d'un artiste et la beauté d'une oeuvre d'art, sans se préoccuper de l'école qui les avait produits. "Le naturalisme, dit-il à Jules Huret, mais je m'en fiche! Croyez-vous que, dans cinquante ans seulement, il subsistera quelque chose des étiquettes autour desquelles on se bat à l'heure qu'il est! Mais qu'il soit vivant ou mort, le naturalisme, est-ce que Zola ne demeure pas l'artiste énorme, l'évocateur puissant des foules, le descriptif éblouissant qu'il a toujours été? Quand il a écrit un beau livre, qu'est-ce que ça peut nous faire que ça soit naturaliste ou pas naturaliste!"[173] Mirbeau professait la même admiration pour Goncourt, sans toutefois devenir son disciple. L'individualisme en art était pour Mirbeau la condition sine qua non de la création. Et tout comme Goncourt, Mirbeau voulait être vrai, mais il voulait exprimer sa vérité à lui.

---

[173] Jules Huret, Enquête sur l'évolution littéraire (Paris: Bibliothèque Charpentier, 1891), 211-212.

Il était utile, je crois, de clarifier les rapports entre Mirbeau et Goncourt, car même si nous ne pouvons parler d'une influence directe du maître sur son admirateur, il n'en reste pas moins vrai que la vie et l'oeuvre de Mirbeau se trouvèrent infiniment plus riches d'avoir été mêlés intimement à la vie et à l'oeuvre d'Edmond de Goncourt.

Peu de temps après avoir terminé L'Abbé Jules, Mirbeau transporta son ménage aux Damps, près du Pont-de-l'Arche, et c'est là qu'il commença en novembre 1888 Sébastien Roch, le roman où il mit le plus de son enfance et de son adolescence. Ce n'est pourtant pas une autobiographie au sens propre du mot que l'auteur voulait faire, comme il ressort clairement d'une lettre adressée à Monet:

> ...je me disais: "Oui, il faut que j'écrive à Monet" et puis je me mettais au travail et je m'irritais, je m'agaçais, je m'emportais contre mon imbécilité, et finalement la journée de passer à la recherche des phrases et des idées, sans que je vous eusse écrit. Ah! quel terrible moment que celui de l'enfantement d'un livre. Cela prend tout votre temps, vos amis, votre santé. Et quel atroce martyre, cette certitude où l'on est de ne rien faire qui vaille, le supplice de voir de belles choses au-dessus de soi et de ne pouvoir les saisir. Je fais un livre d'une difficulté peut-être insurmontable pour un homme de génie. Or, vous pensez ce que cela doit être pour moi. C'est le roman d'un enfant. Je prends l'enfant à onze ans et je le lâche à 17, l'âge auquel il meurt, et je mets 400 pages à décrire cette âme en face de l'éducation, en face du balbutiement de sa personnalité, laissant voir, par des aspirations confuses, incertaines, des élans spontanés, l'homme qu'il fût devenu plus tard. Cela m'avait longtemps tenté. Je m'étais dit: "Combien de grands artistes, de grands poètes meurent à 17 ans et sont perdus pour nous." Enfin, je travaille énormément, sans avancer beaucoup, car je rature, je recommence, je reprends sans cesse les chapitres. C'est une infernale vie... Mais aussi, je deviens fou. Et je crois bien que c'est le dernier livre que je ferai. Ça donne trop de souffrance.

> Excusez le laconisme de ma lettre. Mais je suis en train de faire violer un enfant par un jésuite et cela me tarabuste.[174]

Il convient donc de regarder ce roman, non comme l'histoire de l'enfance et de l'adolescence de l'auteur, mais plutôt comme oeuvre de fiction dans laquelle Mirbeau s'est servi de nombreux souvenirs personnels. Il est vrai qu'il a mis en Sébastien beaucoup de ses propres souffrances, mais tout en déformant les événements qui se précipitent à une allure vertigineuse. Dans l'espace de ces pages, Mirbeau a voulu justifier la haine qu'il avait accumulée au cours de ses années scolaires, haine due à son tempérament et à son excessive sensibilité. Pour ce faire, il a inventé de nombreux épisodes qui n'ont aucun rapport avec la réalité.

L'action commence en 1862, alors que Sébastien a onze ans. Son père, veuf, est quincailler à Pervenchères, petit bourg normand, sans aucun doute Rémalard. Dans la création de ce personnage, Mirbeau se révèle grand ironiste. Dans Le Calvaire et dans L'Abbé Jules, il avait surtout insisté sur la psychologie et le portrait moral de ses personnages, "mais avec le quincailler de Pervenchères, c'est l'accent de haute satire, de caricature bourgeoise, auquel Mirbeau élève enfin sa fougueuse éloquence. Quelle puissance acide, virulente dans ce trait cruel à qui rien n'échappe et qui nous révèle, dans toute sa désolante stérilité, dans toute sa triste enflure, ce ridicule personnage: M. Joseph-Hippolyte-Elphège

---

[174] Dans Les Cahiers d'aujourd'hui, 9 (1923).

Roch."[175] Mirbeau avait déjà tracé des portraits caricaturaux dans les Contes de la Chaumière, et en avait esquissé deux autres dans L'Abbé Jules avec le ménage Robin. Avec M. Roch et le curé du village, Mirbeau atteint à la maîtrise de cet art qu'il devait employer de plus en plus, surtout dans les Farces et Moralités. M.Roch est un personnage ridicule, physiquement et moralement laid, comme le sont tous les bourgeois dans l'oeuvre de Mirbeau. Il était "gros et rond, soufflé de graisse rose, avec un crâne tout petit que le front coupait carrément en façade plate et luisante."[176] De plus "son ignorance égalait ses prétentions, lesquelles étaient infinies."[177] Ce ridicule est apparent non seulement dans l'aspect physique du personnage, mais aussi et surtout dans sa façon de penser et de parler. Le "ce que j'appelle" avec lequel M.Roch termine presque toutes ses phrases, vient renforcer l'impression caricaturale qui émane de toute sa personne. La façon de s'exprimer du curé, suffit largement pour donner de lui une impression semblable:

> --Cristi! M.Roch, c'est une crâne idée... Quand on sort de ces maisons-là, voyez-vous?... Mazette!... Quand on sort de là!... Puu...ut!...[178]

Sous l'influence de ce curé, et pour satisfaire à sa propre vanité, M.Roch envoie son fils au Collège des Jésuites, l'arrachant brusquement à une vie paisible, passée en pleine

---

[175] Lecomte, op. cit.

[176] Sébastien Roch, p. 8.

[177] Ibid., p. 6.

[178] Ibid., p. 3.

nature. C'est avec le départ de Pervenchères, que commence pour Sébastien son calvaire, ce départ qui représente "un viol de sa virginité intellectuelle,"[179] qui n'est que le prélude du viol physique de l'enfant par un prêtre. Ce départ marque le seul moment du livre où le père de Sébastien s'approche de la réalité. Pendant un court instant, à la gare, Sébastien "sentait ce qu'il y avait de tendresse maladroite et vive cachée sous ces phrases banales, décousues, dont le ridicule lui était cher."[180] Un instant seulement, ensuite M.Roch redevient "une marionnette délirante, non pas même une marionnette, taillée, déguisée, contrefaite à la ressemblance de l'humanité ordinaire, mais un symbole exaspéré, l'hyperbole de la sottise endimanchée."[181] L'arrivée au Collège marque pour Sébastien la fin du monde béat dans lequel il avait jusqu'alors vécu. Rejeté et insulté par ses camarades, pour la plupart des nobles, "il venait d'entendre distinctement la porte d'un monde se refermer sur lui."[182] Et "durant cette minute, sa petite âme d'enfant, qui, pour la première fois venait de regarder et d'entendre la vie, mesura tout l'infini de la douleur, tout l'infini de la solitude de l'homme."[183] Dès lors la vie de Sébastien est un

---

[179] Ibid., p. 26.

[180] Ibid., 41-42.

[181] André Beaunier, "Octave Mirbeau," Revue des 2 Mondes, 38 (1917), 685-697.

[182] Sébastien Roch, p. 63.

[183] Ibid., p. 69.

continuel martyre, il ne trouve de consolation que dans la nature, comme Mirbeau lui-même, comme tous ses autres personnages qui portent l'empreinte de sa sensibilité. Sébastien sentait l'harmonie et la beauté de la vie non seulement lors de ses longues promenades solitaires, mais encore à l'heure de la grand'messe qu'il attendait avec impatience, car elle représentait "le triomphe de son Dieu à lui, de son Dieu, magnifique et bon, qu'accompagnaient toutes les beautés, toutes les tendresses, toutes les harmonies, toutes les extases."[184] Cette idée qu'il se faisait de Dieu, cet amour innocent qu'il lui portait, était constamment en opposition avec l'éducation religieuse des Jésuites qui représentaient à leurs élèves "un Dieu inexorable et falôt, à la barbe hérissée, toujours furieux et tonitruant, sorte de maniaque et tout-puissant bandit."[185] C'est de ce conflit qui rage dans l'âme de l'enfant, que découle sa haine pour la religion qui devient, dans les mains des prêtres, un instrument puissant pour maintenir les fidèles dans un état perpétuel d'alarme, et pour s'assurer sur eux d'une domination absolue, basée sur la crainte et non sur l'amour. La haine du prêtre que Mirbeau professa tout au long de sa vie et de son oeuvre, provient de la même source: une aversion immense contre la suppression des instincts de l'homme par des lois artificielles, instaurées par des institutions sociales à tous points de vue contraires aux aspirations innées vers la beauté et la sim-

---

[184] Ibid., p. 120.

[185] Ibid., p. 102.

plicité. Mirbeau ne put jamais réconcilier les nécessités d'une société organisée, avec les élans spontanés de l'homme vers une vie instinctive et primitive, et tous ses personnages sont des victimes de ce dilemme. Sébastien Roch en est l'exemple le plus évident. Son éducation lui révèle un monde qui est en désaccord avec sa propre nature; trop faible pour lutter, il succombe moralement d'abord, littéralement ensuite, tué dans une guerre où il est forcé de se battre sans en savoir la raison. L'instant même qui révèle à Sébastien le problème auquel il devra faire face, marque également la fin de son enfance:

> Ce qu'il y avait de sang pouple dans ses veines, ce qui y couvait de ferments proletariens, ce que la longue succession des ancêtres, aux mains calleuses, aux dos asservis, y avait depose de seculaires souffrances et de revoltes éternelles, tout cela, sortant du sommeil atavique, eclata en sa petite âme, ignorante et candide, assez grande cependant, en cette seconde même, pour contenir l'immense amour, et l'immense haine de toute l'humanité.[186]

Cet immense amour est un hommage au Dieu de Sébastien, cette haine, une révolte contre le Dieu des Jésuites. Tel Sébastien, Mirbeau porte en lui cet amour et cette haine, amour pour la nature, pour tout ce qui est beau, juste et vrai; haine contre tous ceux qui détruisent l'image chère à son coeur, et la remplacent par une réalité où règne le laid, l'injustice et la corruption, contre tous ceux qui, en un mot, se mettent entre lui et son idéal.

L'effet de l'éducation de Sébastien ressemble beaucoup à celui produit sur l'abbé Jules. La suppression con-

---

[186] Ibid., p. 114.

stante de ses instincts naturels et de ses élans spontanés tuent ce qu'il y a d'innocent et de bon en lui:

> Et, peu à peu, Sébastien entrait dans une atmosphère énervante et voluptueuse ou, sous le voile de l'amour divin qui masque toutes les exaltations charnelles, toutes les sensualités irritées, toutes les dépravations organiques qui montent du sexe vierge au cerveau déjà souillé, il perdait, de jour en jour, d'heure en heure, sans le sentir, sans le voir, l'orientation de son équilibre moral, la santé de son esprit, l'honnêteté de son instinct. Le moment était bien choisi pour ce viol, d'une âme délicate et passionnée, sensitive à l'excès, environnée d'embûches tentatrices, attaquée dans les racines mêmes de la vie intellectuelle.[187]

L'infâme viol physique perpétré sur Sébastien est donc l'aboutissement de ces trois années de viol intellectuel, qui avaient transformé peu à peu l'enfant innocent en un adolescent désillusionné et obsédé par des désirs pervers, attisés sans cesse par l'atmosphère lourde de sous-entendus dans laquelle il est prisonnier.

Au bout de ces trois années, Sébastien est renvoyé du Collège, accusé par ce même prêtre qui l'avait souillé et qui voulait se débarrasser de sa présence gênante, d'une amitié particulière avec un jeune garçon du nom de Bolorec. Cette infamie achève la ruine morale de Sébastien, car ce Bolorec était son seul ami et confident, et représentait à ses yeux l'unique sentiment noble que le Collège n'avait pu détruire jusqu'à ce moment. De ces années "si longues, si lourdes, Sébastien n'emporterait qu'un souvenir doux, celui de quelques heures vécues près de ce bizarre compagnon, qui

---

[187] *Ibid.*, p. 176.

lui était encore une énigme."[188] Le bilan de cette période peut se résumer en peu de mots: Sébastien avait eu la révélation de la douleur, de la mort et de l'injustice. Injustice d'ordre social surtout, qui favorisait les nobles auxquels tout était permis, et maintenait les autres dans un état constant de servitude morale et intellectuelle. Il avait emporté une haine farouche contre ses bourreaux, contre ce Père de Marel qui "sacrifiait la générosité naturelle de son coeur à l'intérêt supérieur de l'Ordre, immolant à la politique ténébreuse un pauvre être, victime d'un attentat odieux que lui, chaste, il détestait et maudissait."[189] Sébastien prend place parmi tous les autres révoltés de l'oeuvre de Mirbeau, révolte causée comme toujours par la destruction d'un idéal qui se révèle impossible.

Sébastien réintègre le domicile paternel et y passe trois années d'oisiveté au cours desquelles il note ses impressions au jour le jour dans un journal. Ce sont de tristes années, passées aux côtés de ce père qui, ayant été blessé dans sa vanité, ignore jusqu'à l'existence de son fils. Mais ces années sont loin d'être perdues, car Sébastien s'efforce, avec cette lucidité que possèdent tous les révoltés de Mirbeau, d'analyser la cause de sa révolte:

> (Les livres) renfermaient un vague qui ne me satisfaisait point, et, souvent, un mensonge sentimental et dépravant qui m'irritait. Certes, j'étais, je le suis toujours, sensible à la beauté de la forme, mais sous la forme, si belle qu'elle fût, je cherchais l'idée substan-

---

[188] Ibid., p. 231.

[189] Ibid., 243-244.

> tielle, l'explication de mes inquiétudes, de mes ignorances, de mes revoltes en germe. Je cherchais la raison evidente de la vie, et le pourquoi de la nature.[190]

Le résultat de ces longues méditations est une nouvelle orientation sociale. Et ici, Mirbeau apparaît plus clairement dans son roman qu'auparavant. Dans les dernières pages du livre, alors qu'il ne s'agit plus que de théorie, Sébastien Roch et son créateur ne font plus qu'un. Comme son héros, Mirbeau avait pu observer dans sa ville "les éléments de l'organisme social."[191] Il s'était rendu compte que "les bourgeois détestent les ouvriers, les ouvriers détestent les vagabonds, les vagabonds cherchent plus vagabonds qu'eux pour avoir aussi quelqu'un à détester, à mépriser."[192] Et Mirbeau lance un appel à tous ceux qui sentent comme lui, à tous ceux qui veulent se débarrasser du joug qui les opprime:

> Y a-t-il quelque part une jeunesse ardente et réfléchie, une jeunesse qui pense, qui travaille, qui s'affranchisse et nous affranchisse de la lourde, de la criminelle, de l'homicide main du prêtre, si fatale au cerveau humain? Une jeunesse qui, en face de la morale etablie par le prêtre et des lois appliquees par le gendarme, ce complement du prêtre, dise resolument: "Je serai immorale, et je serai revoltee." Je voudrais le savoir.[193]

Mirbeau répète trop souvent cet appel au long de son oeuvre, pour que nous puissions douter que ce ne soit le sien. Il se laisse emporter par son éloquence, et Sébastien devient un porte-parole trop transparent. Dans des passages vibrants

---

[190] Ibid., p. 276.

[191] Ibid., p. 287.

[192] Ibid.

[193] Ibid., p. 281.

d'ardeur combative, Mirbeau montre le chemin à l'homme "qui n'aurait qu'à étendre les bras pour que ses chaînes sautent,"[194] mais qui ne le fera pas parce qu'il est "retenu dans son abjection morale et dans sa soumission d'esclave, par le mensonge de la charité."[195] Désormais, Mirbeau considère la charité comme "le secret de l'avilissement des hommes,"[196] une arme dans les mains des classes dirigeantes, y compris le clergé, pour maintenir l'homme en esclavage. Dans ses pièces Les Mauvais Bergers et Le Foyer, il reprendra cette même idée qui se trouve en germe ici, et la développera.

Les années précédant la guerre apportent à Sébastien une autre révélation sur lui-même. Mis en présence d'une jeune fille, affolé par ses désirs charnels, il se découvre des instincts meurtriers et pervers, comme ceux de Mintié dans Le Calvaire. A la base de cette perversion se trouve sa triste expérience au Collège, mais foncièrement c'est à nouveau la répression d'instincts naturels qui produit cet état d'esprit. Au début de son idylle il admire en Marguerite "une des lois de la vie,"[197] et le rôle de la femme lui apparaît pour la première fois "dans sa douloureuse et sublime ardeur de créatrice."[198] Cependant l'idée d'un contact physique lui est répugnante, et ses désirs incestueux, révélés

---

[194] Ibid., p. 287.

[195] Ibid.

[196] Ibid., p. 288.

[197] Ibid., p. 297.

[198] Ibid.

lorsqu'il embrasse passionnément les vêtements de sa mère, sont dirigés "par une criminelle perversion, par une inexplicable folie des sens"[199] vers la mère de Marguerite. L'admiration intense que Sébastien porte non pas à la jeune fille, mais à la Femme, qui est l'incarnation de la création, se change en dégoût dès qu'il contemple l'union physique. Dans cette confusion de ses sens fouettés, Sébastien ne parvient à posséder Marguerite qu'en faisant simultanément appel "à tous ses souvenirs de luxures...qu'il appelait...du fond de cette chambre de collège où le Jésuite l'avait pris, du fond de ce dortoir où s'était continué et achevé...l'oeuvre de démoralisation qui le mettait aujourd'hui, sur ce banc, entre un abîme de sang et un abîme de boue."[200] Et en plus, Sébastien force Marguerite à lui raconter avec tous les détails, une scène érotique qu'elle avait observée.

Ce décalage entre l'Idéal, la Femme, et la réalité, Marguerite, est un autre résultat du mécanisme de l'imagination grossissante de Mirbeau. La distance qui sépare l'idéal de la réalité, jette Sébastien dans une confusion intellectuelle et physique qui l'empêche d'avoir des relations sexuelles normales. Lorsque le mystère devient réalité, les rêves s'effondrent. La tragédie de Sébastien, comme celle de Mintié et de l'abbé Jules, résulte de cette dissemblance entre leurs idéaux et la vie, entre ce qu'ils voudraient que les autres soient et ce qu'ils sont.

---

[199] Ibid., p. 304.

[200] Ibid., p. 333.

La guerre franco-prussienne vient tirer Sébastien de cet état de marasme moral. Malgré la révolte et la peur qu'il éprouve, il est forcé d'aller se battre, et il est tué peu de temps après le commencement des hostilités. Au front, il retrouve Bolorec, et côte à côte les deux hommes font face à leur destin. Lorsque Sébastien est tué, Bolorec "chargea sur ses épaules le corps de son ami et, lentement, lentement, péniblement, péniblement, tous les deux, le vivant et le mort, sous les balles et les obus, ils s'enfoncèrent dans la fumée."[201]

Ces mots de la fin sont interprétés symboliquement par Maxime Revon,[202] qui voit en Bolorec le complément de Sébastien. Bolorec est le portrait matériel de Mirbeau, dit Revon, tandis que Sébastien représente la projection des élans cachés du taciturne: "Le taciturne, c'est Bolorec, c'est Mirbeau. Sébastien c'est le froissement d'une sensibilité que le monde n'a pas laissé s'épanouir selon son idéal frais, qu'il a pervertie: c'est le désenchantement qui fera un violent du taciturne. C'est bien ici Octave Mirbeau complet."[203] Et Revon conclut sa discussion ainsi:

> ...l'atrocité de la guerre, a complété ce crime que Mirbeau reprochait à l'éducation d'avoir déjà presque consumme: tuer l'ideal de l'adolescent. Sans doute! et Bolorec qui s'en va charge du corps de son camarade, c'est Octave Mirbeau charge de son ideal detruit qui s'enfonce dans l'inconnu de la vie. La mort de Sébastien c'est la mort de cet ideal, point autre chose, à l'issue

---

[201] Ibid., p. 344.

[202] Revon, op. cit., 6-7.

[203] Ibid.

> de l'adolescence. Ce symbole explique exactement Mirbeau tel que son oeuvre le montre: il n'est reste en lui que l'ancien taciturne qui s'est jure de venger cette mort et qui a dechaîne sa violence contre la societe...[204]

La mort de Sébastien était à prévoir. Cette mort avait fait ses ravages longtemps avant. La sensibilité de Sébastien l'avait prédestiné à la souffrance, et la guerre, le crime le plus atroce de la société, achève cette longue et sourde oeuvre de destruction. Sébastien est une victime de son éducation et de la société. Dans un moment de répit il formule sa révolte qui tend au changement radical de la société. Sébastien Roch est bien le roman d'un enfant qui s'achemine vers un idéal de justice, mais qui n'arrive qu'à se faire souiller et finalement tuer.

Ces pages poignantes contribuent plus que tout autres à élucider et à justifier la méthode de l'écrivain. Cette méthode dérive de son tempérament et n'est en somme que la transposition littéraire de ses façons de penser et d'agir dans la vie de tous les jours. Jules Bertaut formule à ce sujet une théorie fort intéressante:

> Bientôt ce décor sinistre ne se contente plus d'être la toile de fond devant laquelle le heros de Octave Mirbeau souffre et se lamente. Au fur et a mesure qu'il agit sur la tendre sensibilite de l'enfant, il grandit en quelque sorte avec l'horreur même qu'il lui inspire. Il se rapproche de lui insensiblement, envahit son existence, se mêle a l'action, participe au drame, devient protagoniste a son tour... Ce procede litteraire est un de ceux que l'auteur du Calvaire emploie le plus volontiers et qui est le plus revelateur de la façon dont reagit sa propre sensibilite. Froissee par la vie, elle succombe d'abord, dirait-on sous le choc qu'elle en reçoit, elle souffre par ses milliers d'antennes, elle

---

[204] Ibid., 7-8.

> fait frémir l'être entier, et puis brusquement, la vitalité de ce dernier se revele par une reaction salutaire. L'imagination aidant, il grandit la chose ou la laideur ou la mechancete, il l'exalte dans le sens pejoratif, il la magnifie dans la hideur. Cette puissante nature qui est la sienne et qui ne sait rien faire a demi ne saurait concevoir d'ennuis ni d'hostilites mediocres, de petites tristesses, de menues contrarietes. Il lui faut la haine d'un ennemi puissant ou sa laideur si gigantesque qu'elle en devienne ecrasante.[205]

Cette théorie reflète le sentiment de presque tous les critiques de Mirbeau, notamment que sa sensibilité froissée se révèle dans son oeuvre, et que cette dernière est pour la plus grande partie un acte de vengeance.

De ce décor dont Sébastien se fait d'emblée une hallucinante image, Mirbeau a dégagé des relents de mort et de pourriture, dignes ennemis de sa nature outrancière. Le Jardin des Supplices, publié en 1899, où Mirbeau exalte la "sublime beauté du laid,"[206] ne fera que développer cette tendance, aperçue déjà dans l'épisode du Père Pamphile de L'Abbé Jules. Par une réaction propre à son tempérament, Mirbeau emploie son éloquence à concrétiser "l'haleine de la mort (que) recommençait à charrier, dans l'atmosphère plus dense, les lourdes émanations paludéennes, et les tourbillons de poussière cosmique, larves invisibles de l'éternelle pourriture."[207] Mirbeau croyait fermement à l'influence du milieu sur le caractère, et il attribue en grande partie l'asservissement moral et l'apathie intellectuelle dans lesquels

---

[205] Bertaut, op. cit.

[206] Cette expression se trouve dans Sébastien Roch, p. 148.

[207] Sébastien Roch, p. 54.

les prêtres maintiennent les fidèles, aux lieux qu'ils choisissent pour célébrer le culte: "Pour accomplir leurs mystères, les religions ont toujours choisi des lieux maudits et décriés... Il leur faut l'ombre, l'horreur des rocs, la détresse des terres infertiles et les ciels sans soleil..."[208] Dans aucune autre oeuvre, Mirbeau n'a dépassé en horreur sa description d'un monstrueux défilé de la misère humaine lors d'un pélerinage à Ste. Anne d'Auray, et ce défilé reflète fidèlement l'horreur et l'aridité du paysage:

> Accroupis dans l'herbe ou dans la boue du fossé, les uns tendaient d'horribles moignons, tumefiés et saignants; d'autres, avec fierté, montraient leur nez coupé au ras des levres, et leurs levres devorees par des chancres noirs. Il y en avait qui, sans bras, sans jambes, se traînaient sur le ventre, cherchaient a tirer des effets comiques de leurs membres absents, halucinants et hideux paradoxes de la nature creatrice.[209]

Sébastien Roch est une oeuvre qui décrit sous tous ses aspects les paradoxes de la nature. Le héros bute à tout moment contre les obstacles posés par la société à son développement. Dans sa recherche d'une vie instinctive en accord avec sa propre nature, il ne trouve que la douleur. La religion est un autre paradoxe. Issue de la miséricorde divine, elle va contre cet idéal et devient dans les mains souillées des hommes une représentation de l'hypocrisie. Et la nature elle-même, créatrice de beauté, produit des lieux de cauchemar et des êtres difformes. Le mystère de la nature reste entier pour Mirbeau, et nous trouvons dans ces pages

---

[208] Ibid., p. 191.

[209] Ibid., p. 197.

l'expression de l'angoisse devant ce mystère. Peut-être Mirbeau a-t-il voulu s'expliquer les contradictions de sa propre nature, mais il ne fait que constater sans arriver à une solution. Dans les oeuvres qui suivent, Mirbeau développe l'un ou l'autre de ces paradoxes, mais dans Sébastien Roch il révèle toutes ses préoccupations et définit en même temps les limites de son oeuvre.

Les trois premiers romans de Mirbeau, écrits entre 1887 et 1890, ont beaucoup en commun. Tous trois sont des romans biographiques qui se rattachent à l'école naturaliste. Mais déjà Mirbeau s'y révèle écrivain indépendant et original, assez sûr de lui-même pour ne pas se donner de maître. Le réalisme et le naturalisme de Mirbeau diffèrent par le procédé et la philosophie de ceux de ses illustres confrères:

> Le réalisme et plus encore le naturalisme se justifierent par leur parti pris de verite, par une recherche hardie, et par une peinture franche des sentiments de la societe. Leur faiblesse apparut lorsque les ecrivains naturalistes impliquerent le style dans cette verite, ou qu'ils accueillirent ce que le romantisme maintenait encore d'elans et de chimeres dans leur inspiration. Chez Mirbeau l'expression si elle est parfois excessive, n'est jamais grossiere. "Les mots grossiers sont toujours inutiles, a-t-il dit un jour a qui l'interrogeait sur son oeuvre. 'Il ne faut pas employer des mots grossiers... Il faut ecrire simplement, chercher des mots tout simples, tout ordinaires, des mots qui ne vieillissent pas...des mots justes,...ça fait si joli des mots justes!..." Esthetique a laquelle il fut a peu pres fidele. En revanche il n'a pu se defendre de son imagination et d'un romantisme qui a plus d'une fois altere ou grossi une verite qu'il recherchait ardemment. La realite parle sans doute pour lui. La vraisemblance contre lui.[210]

Dans une intéressante entrevue avec Paul Gsell, Mirbeau a justifié son intérêt dans le roman biographique:

---

[210]Bauër, Le Figaro Littéraire (19 juillet 1958).

> "Le roman, me dit le maître, se transforme de nos jours en biographie. C'est sous cet aspect qu'il peut vraiment representer l'existence contemporaine. Sans doute on vit de plus en plus par groupes pour travailler; mais en même temps se produit un extraordinaire renforcement de l'individualisme. On commence a comprendre que la societe entiere ne doit tendre qu'a un seul but: l'individu libre et heureux... et que tout ce qu'on pourra faire pour mieux organiser le travail collectif ne doit viser qu'a assurer plus de liberte et plus de bonheur a chacun... Voila pourquoi, en fait de romans, il n'y a que les biographies qui puissent nous interesser...
>
> Evoquer les efforts des individus pour réaliser leurs rêves de bonheur, montrer les défaillances, les contradictions de leur nature, la detestable tyrannie qu'exerce sur eux une société hypocrite et criminelle, c'est la vraiment la tâche du romancier."[211]

Jean Mintié, l'abbé Jules et Sébastien Roch ont tous les trois le désir de développer leur individualité, et d'atteindre à un bonheur qui seul peut résulter d'une vie en accord avec leur nature. Les trois héros succombent à des forces extérieures qui forment un obstacle infranchissable à leur libre développement. Sébastien et l'abbé Jules sont tiraillés entre leurs désirs et leurs obligations envers des institutions qu'ils méprisent. De ce déséquilibre résultent leur souffrance, leur haine et inévitablement leur révolte. Jean Mintié est un prisonnier de sa passion; subjugué par la Femme, toute sa haine est dirigée vers elle.

Dans ces trois romans l'enseignement de Mirbeau est tout simple: l'individu a droit au bonheur. Alors que ses instincts l'y poussent, la société s'y oppose. Dans Le Calvaire, la sourde haine de Mintié est dirigée surtout vers la femme, c'est-à-dire que sa révolte est confinée dans un do-

---

[211] Gsell, op. cit.

maine rétréci de la vie. Dans L'Abbé Jules, Mirbeau suggère une réforme de l'enseignement qui permettrait à l'individu de se développer selon sa propre nature. Dans Sébastien Roch, Mirbeau présente un programme beaucoup plus vaste qui comprend toutes les institutions de la société. Cette orientation sociale qui tend au bonheur de l'homme pauvre, de l'esclave se débattant dans des conditions indignes d'un homme, sera celle de Mirbeau jusqu'à la fin de ses jours.

Dans les trois romans encore, Mirbeau exalte la sublime beauté du laid. Une odeur de mort et de pourriture se dégage de ces pages, et rôde dans toute l'oeuvre de Mirbeau. Cette morbidité est paradoxalement liée à l'amour suprême de la vie que professe Mirbeau, car la mort et la pourriture ne font qu'un avec la vie éternelle et l'amour.

En résumé, les héros de Mirbeau sont à la recherche d'un impossible idéal. Ils savent que le bonheur existe, mais qu'il leur est impossible de l'atteindre; là est le drame de leur vie. Mirbeau lui-même était à la recherche de l'absolu, et la lutte sociale dans laquelle il se jeta corps et âme lui offrit pendant un court moment l'illusion de la réussite possible. Quand Jean Grave publia La Société mourante et l'Anarchie, Mirbeau s'agrippa à cette utopie avec toute la foi dont son coeur était rempli.

CHAPITRE III

OEUVRES ÉPISODIQUES

L'AFFAIRE DREYFUS (1891-1902)

La Société mourante et l'Anarchie de Jean Grave fut publiée en 1891. Mirbeau accepta de préfacer ce livre d'utopie sociale. Dans ses trois premiers romans, il avait dénoncé violemment les abus et les iniquités de la classe dirigeante. Il était allé plus loin, car il avait essayé de pousser le peuple à la révolte, et son cri de ralliement trouva un écho dans l'oeuvre de Grave, qui dénonce les mêmes abus et qui indique la voie à suivre pour l'émancipation des classes ouvrières. Ce rêve de bonheur pour les déshérités de la vie était le rêve même de Mirbeau. Les sentiments qu'il avait exprimés dans Sébastien Roch surtout, se retrouvent sous une autre forme dans l'oeuvre de revendication humanitaire qu'est le livre de Jean Grave. La préface de Mirbeau vaut d'être citée, car dans ses oeuvres postérieures à 1891, il ne fera qu'élaborer les idées présentées ici. Cette préface est écrite sous forme de dialogue entre Mirbeau et un ami:

> --Je ne nie rien... Je comprends, en effet, que Grave dont j'ai suivi, à la Révolte, les ardentes campagnes, rêve la suppression de l'État, par exemple. (...)L'État pese sur l'individu d'un poids chaque jour plus écrasant, plus intolérable. De l'homme qu'il énerve et qu'il abrutit, il ne fait qu'un paquet de chair à impôts. Sa seule

> mission est de vivre de lui, comme un pou vit de la bête sur laquelle il a posé ses suçoirs. L'Etat prend a l'homme son argent, misérablement gagné dans ce bagne: le travail; il lui filoute sa liberté a toute minute entravée par les lois; dès sa naissance, il tue ses facultés individuelles, administrativement, ou il les fausse, ce qui revient au même. Assassin et voleur, oui, j'ai cette conviction que l'Etat est bien ce double criminel. Dès que l'homme marche, l'Etat lui casse les jambes; dès qu'il tend les bras, l'Etat les lui rompt; dès qu'il ose penser, l'Etat lui prend le crâne, et il lui dit: "Marche, prends et pense."
>
> --Eh bien? fis-je
>
> Mon ami continua:
>
> --L'anarchie, au contraire, est la reconquête de l'individu, c'est la liberté du développement de l'individu, dans un sens normal et harmonique, On peut la définir d'un mot: l'utilisation spontanée de toutes les énergies humaines, criminellement gaspillées par l'Etat! Je sais cela...et je comprends pourquoi toute une jeunesse ardente et pensante, --l'élite contemporaine-- regarde impatiemment se lever cette aube attendue, ou elle entrevoit non seulement, un idéal de justice, mais un idéal de beauté.
>
> --Eh bien? fis-je de nouveau.
>
> --Eh bien, une chose m'inquiète et me trouble; le côté terroriste de l'anarchie. Je répugne aux moyens violents; j'ai horreur du sang et de la mort, et je voudrais que l'anarchie attendît son triomphe de la justice seule de l'avenir.
>
> --Croyez-vous donc, répliquai-je, que les anarchistes soient des buveurs de sang? Ne sentez-vous pas, au contraire, toute l'immense tendresse, tout l'immense amour de la vie, par qui le coeur d'un Kropotkine est gonflé. Hélas! ce sont là les tristesses inséparables de toutes les luttes humaines... Il ne faut pas trop s'émouvoir de la mort des chênes voraces...
>
> Et si, après avoir lu ce livre,...vous ne pouvez parvenir a vous faire une opinion stable et tranquille, mieux vaudra, je vous en avertis, renoncer a devenir l'anarchiste que vous pouvez être, et rester le bon bourgeois, l'impénitent et indécrottable bourgeois "malgré lui", que vous êtes, peut-être...[212]

Jean Grave, tout comme Mirbeau se rendait parfaitement compte de l'impossibilité de changer la société du jour au lendemain. Grave, à la fin de son livre, admet ouvertement le caractère

---

[212] Jean Grave, La Société mourante et l'Anarchie, éd. Stock (Paris: Stock, 1891).

utopique de sa vision. Il tenait avant tout à présenter avec lucidité les injustices flagrantes de la société de son temps, et la misère dans laquelle se débattaient les prolétaires. Pour amener un changement à l'état des choses, il fallait tout d'abord découvrir la plaie, la montrer dans toute son horreur à un public indifférent. Dans un article publié dans le Journal, le 19 février 1894, Mirbeau révèle ce qui l'avait le plus attiré dans l'oeuvre de Grave: "La Société mourante et l'Anarchie, dit-il, est une oeuvre de critique sociale, un livre de pure philosophie, et non pas un pamphlet... Ce qui éclate dans ce livre, c'est l'amour de la vie, c'est-à-dire la justice et la pitié."[213] La publication du livre de Jean Grave n'est pas pour Mirbeau une révélation subite qui vint changer son orientation sociale, car longtemps auparavant il avait exalté le même amour de la vie et exprimé cette même soif de justice, de pitié et fraternité. Il n'en reste pas moins vrai que, à partir de 1891, Mirbeau se servit de plus en plus de sa plume pour faire oeuvre de propagande sociale. Il abandonna le roman biographique. "Dès lors, dit Robert de Machiels, toute l'immense tendresse, tout l'immense amour de la vie...va désormais exalter ses oeuvres, leur donner une portée que les précédents n'avaient pas atteints."[214] Dans un interview avec Jules Huret qui eut lieu en 1891 également, Mirbeau voulut bien exposer ses vues sur l'évolution du roman:

---

[213] Journal (19 février 1894).

[214] Robert de Machiels, op. cit.

> Huret: --Vous ne m'avez pas dit quelle direction paraît prendre le roman?
> Mirbeau; --Socialiste, il deviendra socialiste, évidemment; l'evolution des idees le veut, c'est fatal, hue! hue! L'esprit de revolte fait des progres, et je m'etonne, hue! que les miserables ne brûlent pas plus souvent la cervelle aux millionaires qu'ils rencontrent...hue! Oui, tout changera en même temps, la litterature, l'art, l'education, tout, apres le chambardement general...hue! hue donc! que j'attends cette annee, l'annee prochaine, dans cinq ans, mais qui viendra...hue! hue! j'en suis sûr![215]

Jules Huret reçut, peu après cette conversation, une lettre de Mirbeau qu'il cite partiellement, parce qu'elle vint compléter l'entretien:

> Oui, mon cher ami, l'art doit être socialiste, s'il veut être grand. Car, qu'est-ce que cela nous fait les petites histoires d'amour de M.Marcel Prevost, et ses petites combinaisons? Ce n'est plus rien, c'est de la marchandise, comme des balles de coton, des casques de hareng; encore,ces marchandises-la sont utiles, et celles de M.Marcel Prevost ne sont utiles a rien, puisqu'elles n'evoquent aucune beauté, aucune pensee, aucune lueur...[216]

Mirbeau illustra sa théorie en faisant sien le procédé qu'il employa dans Le Journal d'une Femme de Chambre et Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique, aussi bien que dans la plupart de ses pièces, celui d'exposer dans toute son horreur l'infamie des classes privilégiées. Dans la plupart de ses oeuvres postérieures à 1891, il accumule des historiettes plus effrayantes les unes que les autres, qui tendent toujours à faire ressortir la même chose, notamment la criminelle inconscience des riches qui réduisent les pauvres à l'état d'esclavage, à la haine et à la révolte. Mais la société est établie de façon à ce que cette révolte est im-

---

[215]Huret, op. cit., p. 218.

[216]Ibid., p. 436.

placablement supprimée avant qu'elle n'éclate au grand jour. Et le crime le plus grand, celui qui devrait peser le plus lourdement sur la conscience des classes dirigeantes, c'est d'avoir tué dans le pauvre la dignité de l'homme, le bien le plus précieux qui soit au monde. Le résultat inévitable de la misère est un état d'abrutissement moral et physique, qui fait du pauvre moins qu'un homme, une bête. C'est d'avoir enlevé à l'homme sa raison d'être, l'héritage sacré de l'humanité, que Mirbeau reproche aux tortionnaires de son temps. Il leur reproche de maintenir délibérément le prolétariat dans cet état de servitude, car c'est pour les riches l'unique moyen de garder leur puissance. Mirbeau ne se fit aucune illusion sur la nature humaine, mais il ne peut pardonner la suppression du germe de bonté et du sentiment du beau qui réside dans l'homme.

Le climat d'opinion fut favorable à Mirbeau. "De 1891, date à laquelle Jean Grave publia La Société mourante et l'Anarchie, jusqu'en 1900, la jeunesse française intellectuelle a été anarchiste."[217] De plus en plus d'hommes se révoltèrent contre la société de leur temps, et Mirbeau fut un de leurs porte-paroles. Il s'adonna tout entier à la lutte sociale, dans sa vie comme dans son oeuvre. Lorsque Zola refusa de signer une protestation des écrivains contre la condamnation à un an de prison de Jean Grave, Mirbeau malmena fort le maître, malgré toute l'admiration qu'il lui portait. Il dépensa ses forces et son talent afin d'ouvrir les yeux au

---

[217] Gaubert, op. cit.

public et d'amener une amélioration à l'état des choses. Son but était de redonner aux pauvres cette part de dignité et de bonheur qui leur était due.

La publication de l'oeuvre de Grave donna à Mirbeau un renouveau d'espoir. Il ne se sentit plus aussi seul dans son grand effort humanitaire. De plus, cette oeuvre créa une atmosphère favorable au développement du "théâtre anarchisant."[218] Les Mauvais Bergers et L'Epidémie tombent dans cette catégorie. C'est en 1897 que Mirbeau dramatisa le conflit du capital et du prolétariat. Dans Les Mauvais Bergers il porta au théâtre la question des revendications des ouvriers, et ces revendications aboutissent inévitablement à la grève et au désastre. Le personnage central de ce drame est Jean Roule, jeune ouvrier, qui entreprend d'organiser la grève. Les ouvriers de M.Hargand travaillent dans des conditions pénibles; ils se tuent à la tâche sans arriver à joindre les deux bouts. Jean Roule est aidé dans ses efforts par une jeune fille, Madeleine. Cette dernière puise ses forces dans le grand amour qu'elle porte à Jean, et c'est elle seule qui parvient à apaiser la foule tumultueuse des grévistes qui n'ont plus de quoi manger. Le premier acte présente un tragique défilé des victimes du patronat. Mais c'est surtout la figure de Jean Roule que nous voyons se dessiner. Il lutte, sans beaucoup d'espoir, d'ailleurs, afin d'arracher aux patrons un peu de bonheur et un peu de vie

---

[218] L'expression est de Emile de Saint-Auban, L'idée Sociale au Théâtre (Paris: P.V. Stock, 1901), p. 47.

pour ses compagnons de misère. Il expose ses griefs dans un long dialogue avec le fils du patron, Robert, qui sympathise avec les ouvriers, tout en essayant de concilier les deux factions ennemies. Toute la méfiance de l'ouvrier devant les promesses vides du riche ressort de cette conversation: "Le fils du patron, révolutionnaire et socialiste...anarchiste aussi, sans doute!... C'est très à la mode, cette année, chez les bourgeois..."[219] L'élément tragique de la vie de Jean Roule et de Robert Hargand réside dans le fait que ni l'un ni l'autre n'est accepté par la masse. La méfiance traditionnelle d'une victime de la société fait obstacle à la lutte des deux hommes. Comme tous ceux qui assument une position de responsabilité, ils se trouvent seuls, abandonnés par les hommes qu'ils cherchent à aider. Les revendications de Jean Roule sont toutes simples. Parlant pour lui-même, comme pour tous ceux qu'il représente, il dit: "Au lieu de rester la bête de somme que l'on fouaille, et la machine inconsciente que l'on fait tourner, pour les autres... je veux être un homme, enfin...un homme...pour moi-même..."[220] Et c'est là son rêve lointain, de rendre à l'ouvrier sa dignité d'homme. Jean Roule n'accepte pas l'amitié offerte par Robert Hargand. "Aujourd'hui, lui dit-il, vous êtes le rêve lointain de leur affranchissement...votre nom berce leurs chimères, et endort leurs révoltes... Et demain, vous serez

---

[219] Les Mauvais Bergers dans Théâtre, II, (Paris: Flammarion, 1921), I, 3.

[220] Ibid.

...allons, avouez-le...député?..."[221] La grande, l'unique preuve de sincérité qu'il demande à Robert, est l'annihilation des causes de la souffrance des ouvriers. C'est l'anarchie pure et simple qu'il préconise:

> Eh bien! ces flammes...ces fumées...ces tortures... ces machines maudites qui, chaque jour, a toute heure, broient et dévorent mon cerveau, mon coeur, mon droit au bonheur et a la vie...pour en faire la richesse et la puissance sociale d'un seul homme... Eh bien...eteignez ça...detruisez ça...faites sauter ça... Apres nous pourrons causer...[222]

Cette haine qui vient à la surface au cours de la conversation avec le fils du patron, est le résultat de toutes les souffrances éprouvées par Jean au cours de sa vie agitée, de toute sa tendresse toujours trompée, de tout son espoir toujours anéanti. Espoir de pouvoir ouvrir les yeux au prolétaire, de le tirer de son esclavage, de lui faire comprendre l'injustice flagrante de sa condition:

> ...partout j'ai traversé les enfers du travail...les bagnes de l'exploitation humaine... Quelle pitie?... Et partout, je me suis heurte a de l'ignorance sauvage, a de la mechancete bête, a ce mur infranchissable qu'est le cerveau du proletaire... Chaque fois que j'ai tente de reveiller la conscience au coeur des individus... chaque fois que j'ai parle aux foules de justice et de revolte...de solidarite et de beaute... Ah! bien oui... les uns m'ont ri au nez...les autres m'ont denonce... Et ils ont dit que j'etais de la police!... Des esclaves et des brutes...[223]

Et les doutes assaillent Jean Roule de partout. Il n'est même plus sûr de son droit à enseigner le bonheur: "Et, souvent, je me suis demandé si j'avais bien le droit d'arracher

---

[221] Ibid.

[222] Ibid.

[223] Ibid., I, 9.

les misérables à leurs ténèbres, pour les replonger, plus profond, peut-être, dans ma nuit à moi!"[224] Et l'affreuse pensée qu'il n'existe peut-être nulle part une justice, hante son esprit.

Le deuxième acte présente la faction ennemie. Le porte-parole des patrons, M.Capron, exprime en une courte phrase les sentiments de ses confrères:

> Le prolétaire est un animal inéduquable...inorganisable...imperfectible... On ne le maintient qu'a la condition de lui faire sentir, durement, le mors a la bouche, et le fouet aux reins...[225]

Et rien n'y fait. Ni la menace imminente de la masse soulevée, ni les implorations de Robert. Les patrons ne démordent pas de cet axiome: il faut des riches et il faut des pauvres.

C'est seulement dans le troisième acte que M.Hargand apparaît. Loin de partager les vues radicales de ses amis, il comprend l'injustice de l'organisation sociale, mais il est trop faible pour lutter. Il sent pourtant la justesse des vues de son fils, dont l'unique ambition est le bonheur des hommes. Hargand essaie de défendre son point de vue. Il crée des situations, il augmente tant soit peu le bien-être des gens qui travaillent pour lui. Hargand, comme tous les autres personnages de ce drame, se débat dans l'impossibilité de pouvoir changer la situation: "Puis-je donc transgresser cette intransgressable loi de la vie qui veut que rien ne se fonde que dans la douleur?"[226] Il faudra le dénouement tra-

---

[224] Ibid.

[225] Ibid., II, 5.

[226] Ibid., III, 2.

gique, la mort de Jean, de Madeleine et de Robert, pour corroborer ces sombres paroles. Mais ces trois héros sont jeunes, et leurs doutes ne les empêchent pas de regarder vers l'avenir et d'espérer l'heure de la pitié.

C'est Jean Roule qui présente les revendications des ouvriers à Hargand, revendications qui se résument dans cette noble parole: "...car, si pauvre qu'il soit, un homme ne vit pas que de pain. Il a droit, comme les riches, à de la beauté..."[227] Hargand ne veut rien entendre. Il est trop tard pour lui, et il laisse les événements prendre leur cours. Situation d'autant plus tragique qu'il se rend parfaitement compte que les ouvriers ne lui ont demandé que des choses justes.

L'avant dernier acte se passe dans la forêt, au pied d'un calvaire, d'où Jean harangue la foule. Il justifie le fait de ne pas avoir accepté d'aide des députés radicaux et socialistes:

> Comprenez donc qu'ils n'existent que par votre crédulité!... Votre abrutissement seculaire, ils l'exploitent comme une ferme...votre servitude, ils la traitent comme une rente... Vous, vivants, ils s'engraissent de votre pauvreté et de votre ignorance...et, morts, ils se font un piedestal de vos cadavres! (...) Et le jour ou les fusils des soldats abattent sur le sol rouge, vous...vos enfants et vos femmes, ou sont-ils?... A la Chambre?... Que font-ils?... Ils parlent?... Pauvre troupeau aveugle, vous laisserez-vous donc toujours conduire par ces mauvais bergers?...[228]

Cette longue plaidoirie devient de plus en plus celle de Mirbeau qui, devant la croix du calvaire, symbole de souffrance

---

[227] Ibid., III, 5.

[228] Ibid., IV, 2.

mais aussi d'amour, dénonce impitoyablement tous ceux qui retardent l'avancement de la masse vers le bonheur universel:

> Mais allez donc émouvoir cet être sans visage qu'on appelle un politicien!...allez donc tuer cette chose qu'on appelle la politique!...cette chose glissante et fuyante que l'on croit tenir, et toujours vous echappe... que l'on croit morte et toujours recommence!...cette chose abominable, par quoi tout a ete avili, tout corrompu, tout achete, tout vendu!...justice, amour, beauté! ...qui a fait de la venalite des consciences, une institution nationale de la France...qui a fait pis encore, puisque de sa vase immonde elle a sali la face auguste du pauvre!...pis encore...puisqu'elle a detruit en vous le dernier ideal...la foi dans la Revolution!... Comprenez-vous ce que j'ai voulu de vous...ce que je demande encore a votre energie, a votre dignite...a votre intelligence?... J'ai voulu...et je veux...que vous montriez, une fois...au monde des prebendiers politiques...cet exemple nouveau...fecond...terrible...d'une greve faite... enfin...par vous seuls...pour vous seuls!... Et si vous devez mourir encore, dans cette lutte que vous avez entreprise...sachez mourir...une fois...pour vous...pour vos fils...pour ceux-la qui naîtront de vos fils...non plus pour les thesaurisateurs de votre souffrance...comme toujours!...[229]

Le dernier acte montre au public les dévastations de la bataille entre les grévistes et les troupes appelées par Hargand. Jean et Robert ont été tués les premiers. Madeleine, grièvement blessée, meurt peu après, et c'est son vieux père, devenu fou, qui a les mots de la fin: "C'est la paye!"[230]

Les Mauvais Bergers furent accueillis assez froidement par la public parisien, et Mirbeau entreprit une tournée en province, comme il ressort d'une lettre non datée qu'il adressa à Joseph Reinach:

> L'impressario va dans quelques jours, adresser une demande d'autorisation aux prefets. Ne pourriez-vous pas me rendre ce grand service de voir Waldeck-Rousseau

---

[229] Ibid.

[230] Ibid., V, 6.

> et lui demander, non son appui, mais sa neutralité, et que les prefets ne se mettent pas a interdire ma pièce. Les Mauvais Bergers ne sont point une oeuvre de haine; mais d'impartialite, et cela ne respire pas precisement l'amour du socialisme. Enfin, cher ami, faites ce que vous pourrez. L'interdiction de ma piece, serait pour moi, une grande tristesse, car je compte sur la province pour me venger un peu de Paris.[231]

Nous ne savons pas comment la pièce fut accueillie, ni si le public provincial se rendit compte de l'intention de l'auteur. Il a en effet créé une oeuvre impartiale. La pièce ne présente pas uniquement le mauvais patron et le bon ouvrier. La faute n'est ni à l'un, ni à l'autre. Elle réside entièrement dans la société qui lie les mains à Hargand et qui rend la tâche de Jean Roule impossible. Les mauvais bergers sont tous ceux qui excitent les mouvements révolutionnaires pour en profiter eux-mêmes. Jean Roule aspirait à un idéal de beauté et de justice, et il a souffert de l'indifférence humaine, et de la futilité de son effort. Et c'est justement cette futilité qui fait de la pièce une oeuvre profondément pessimiste. C'est de ne pas avoir donné une autre solution, ou plutôt une solution quelconque, que les critiques hostiles reprochèrent à Mirbeau. Ils ne tenaient pas compte du fait que Mirbeau ne voyait pas de conclusion possible, parce que les conditions de l'époque étaient ce qu'elles étaient. Un critique comme du Tillet qui compare Les Mauvais Bergers "aux moulins à vent (dont les) grands gestes traversent l'espace (et dont) la meule tourne encore, mais à vide,"[232] devait

---

[231]Correspondance inédite de Joseph Reinach, XXIII. BNF, Naf 13549, feuillets 97-98.

[232]Jacques du Tillet, "Les Mauvais Bergers," Revue bleue, 26 (1897), 823-827.

comprendre bien mal Mirbeau, ce don Juan de l'Idéal. Il savait qu'il lui serait impossible d'amener un changement à l'état des choses, mais il ne lui était pas défendu de bercer son rêve de bonheur universel et de donner libre cours à son amour pour les humbles. Malgré la note pessimiste dégagée par la pièce, nous y sentons des élans de tendresse, et surtout une grande pitié fraternelle.

C'est avec Les Mauvais Bergers que Mirbeau affronta le théâtre, et sa première pièce fut attendue impatiemment par les critiques de l'époque. Elle ne les déçut guère, et leur révéla un artiste capable d'écrire pour le théâtre. Il faut répéter que le climat d'opinion était favorable à Mirbeau et que le drame social était dans l'air. Les idées exprimées dans cette pièce ne sont guère différentes de celles qui apparaissent dans les premiers romans. Catulle Mendès fit ressortir avec une belle perception le cachet de Mirbeau:

> ...l'auteur des Mauvais Bergers sans rien renoncer de ses beaux emportements vers l'absolu, ni de son atrocité coutumiere envers ceux qui n'y veulent point tendre, ni de ses artistes recherches de langage, a montré, dans sa premiere oeuvre dramatique, une impartialité de pensée, une equité de conscience, une puissance emotive et un sentiment de l'Ordre artistique, --lequel n'a rien de commun avec l'abject et puant Métier!-- tout a fait incomparables. Pourquoi ne pas oser les grands mots, lorsqu'il s'agit de grandes choses? J'estime que, par la simplicité et la generalité de la conception premiere, par le logique developpement de l'action ou chaque minute exige la minute suivante comme en le rouage irresistible de l'eternel destin, par l'intensité de l'humanité en tous, en tous les personnages (ils sont des Symboles, certes, mais ils sont aussi, surtout, des êtres vivants!) et par l'immensité de l'amour, et par l'immensité de la pitié, --l'Amour, la Pitié, ces lyrismes qui coulent de la blessure eternelle des martyrs,-- le drame de M.Octave Mirbeau merite le nom de CHEF-D'OEUVRE.[233]

---

[233]Catulle Mendès, L'art au Théâtre, III (Paris: E. Fasquelle, 1900), p. 474.

Mendès se laissa sans doute emporter par l'admiration qu'il vouait à Mirbeau, car si la pièce est bonne, elle n'est pas un chef-d'oeuvre. Mirbeau lui-même, lors de la représentation du Foyer, sa dernière pièce, dit à Paul Gsell: "je suis sûr que le public accueillera le Foyer avec encore plus de faveur que Les Affaires sont les Affaires. Car ma dernière pièce surpasse la précédente autant que celle-ci surpassait Les Mauvais Bergers que d'ailleurs je n'aime pas et que je voudrais pouvoir rayer de mes oeuvres."[234] Mirbeau voulait créer une oeuvre vraie, il voulait reproduire la vie sans embelissement, mais il ne put vaincre le romantisme inhérent de sa nature, et il le savait. Au lieu de faire une pièce représentative du théâtre anarchisant, il fit "l'Evangile de la Grève."[235] Jean Roule, Robert Hargand et Madeleine sont des martyrs. Malgré cela, Henry Bauër proclama Mirbeau comme l'un des fondateurs du théâtre antisocial,[236] car la conclusion de la pièce était selon Bauër la suivante: comme on n'est pas en mesure d'améliorer la société, il faut la supprimer. Ce n'est pas ce que Mirbeau voulait dire. Il voulait avant tout proclamer que le pauvre ne vit pas que de pain et qu'il a, lui aussi, droit à de la Beauté. Ce message différencie Les Mauvais Bergers de pièces comme Les Tisserands de Hauptmann, ou Le Repas du Lion de Curel. Et ces quelques

---

[234] Gsell, op. cit.

[235] Le mot est de Bauër, dans Les Annales, 106 (août 1959).

[236] Henry Bauër, L'Echo de Paris (16 décembre 1897).

mots dans lesquels réside l'originalité de l'oeuvre viennent renforcer le message de Mirbeau que la Beauté seule peut élever l'individu à la dignité d'homme.

C'est lors de l'Affaire Dreyfus que Mirbeau mit en pratique ses théories concernant l'injustice sociale et les préjugés de la classe dirigeante en France. Sa participation active dans la lutte pour la réhabilitation de Dreyfus et de ses défenseurs les plus célèbres, a été injustement négligée par les historiens de l'Affaire.[237] La raison en est sans doute que Mirbeau employa toutes ses forces à venir en aide à ses amis persécutés, ce qui lui laissa peu de temps pour employer sa plume dans la défense de sa cause. Seuls quelques chroniques vengeresses parues dans l'Aurore, et quelques pages du Journal d'une Femme de Chambre et des Vingt et un Jours d'un Neurasthénique révèlent au grand public son indignation. Pour le reste il faut se tourner vers sa correspondance avec Zola et Joseph Reinach, illustre avocat. En reproduisant ici de nombreuses lettres inédites, nous tenons à réparer un oubli fâcheux des biographes de Mirbeau. Elles compléteront le portrait de l'homme qu'il fut au tournant du siècle, et nous permettront de mieux voir l'intransigeance de son caractère et la fermeté de ses convictions. Ces lettres

---

[237] Joseph Reinach dans l'Histoire de l'Affaire Dreyfus (Paris: Ed. de la revue blanche, 1903) ne fait qu'une allusion à Mirbeau. Cécile Delhorbe dans L'Affaire Dreyfus et les Ecrivains Français (Neuchatel: V. Attinger, 1932) ne cite que quelques pages des Vingt et un Jours d'un Neurasthenique.

mettent hors de doute la sincérité de Mirbeau, elles sont une preuve éclatante de l'uniformité de son intention. Elles représentent enfin, un lien solide entre sa vie et son oeuvre à cette époque.

Le capitaine Dreyfus,[238] condamné le 22 décembre 1894 à la déportation perpétuelle, fut dégradé dans la cour de l'Ecole militaire le 5 janvier 1895. Zola, écoeuré par les sauvages attaques antisémites de la Libre Parole, réclama pour le Juifs la tolérance et la justice. Dès 1896 il écrit:

> Depuis quelques années, je suis la campagne qu'on essaye de faire contre les Juifs avec une surprise et un dégoût croissants. Cela m'a l'air d'une monstruosité, j'entends une chose en dehors de tout bon sens, de toute verité et de toute justice, une chose sotte, et aveugle, qui nous ramenerait a des siecles en arriere, une chose enfin qui aboutirait a la pire des abominations, une persecution religieuse ensanglantant toutes les patries.[239]

Dès lors, Zola est conquis à la cause de Dreyfus, et il commence à mener sa campagne dans le Figaro où son premier article paraît le 25 novembre 1897. Son troisième article dans ce journal, en date du 5 décembre, se bute à l'hostilité des lecteurs, et Zola décide de publier une série de brochures. La première, Lettre à la Jeunesse, est publiée le 14 décembre. L'acquittement d'Esterhazy, dénoncé par Mathieu Dreyfus, met Zola au comble de l'indignation. Pendant un jour et deux nuits, il compose sa lettre à Félix Faure, président de la République. Pour cette lettre, prête à être mise en vente,

---

[238] Pour la chronologie des événements, je me suis servi du livre d'Alexandre Zevaes, Le Cinquantenaire de "J'accuse." (Paris: E. Fasquelle, 1948).

[239] Emile Zola, "Pour les Juifs," Le Figaro (16 mai 1896).

Zola veut une diffusion plus large. Il s'adresse à l'Aurore, qui avait commencé à prendre parti dans l'Affaire. Parmi ses collaborateurs, l'Aurore comptait Lucien Descaves, Bernard Lazare, Mirbeau et Clemenceau. C'est ce dernier qui prend sur lui de donner à cette lettre le titre sous lequel elle est devenue célèbre: J'accuse. Ce document apparaît le 13 janvier 1898, et vaut à Zola environ 14.000 lettres de félicitations venues de tous les points du globe. Mirbeau se trouve parmi les premiers à exprimer son admiration:

Mon cher Zola.

Jamais je n'ai été aussi ému, jamais je n'ai été pris aux entrailles d'une façon aussi violente, qu'en lisant tout a l'heure, votre lettre dans l'Aurore... C'est un jaillissement infini de lumière...et il est douloureux de penser qu'il puisse se trouver quelque part quelqu'un qui n'en soit pas baigné tout entier.

Jamais vous ne m'avez paru plus beau et plus grand, que dans cette modération passionnée et hautaine qui va jusqu'a la saintete. Et j'éprouve un besoin furieux de vous embrasser...et de vous dire toute ma reconnaissance, pour avoir illumine si magnifiquement, ce qui grondait d'obscur en nos âmes...

Comment se fait-il que le crime ici, et là, la lâcheté ne reculent pas devant la certitude visionnaire de vos prophéties? Car tout arrivera de ce que vous avez dit, puisque tout ce que vous avez dit jusqu'ici est arrivé.

Vous étiez déjà dans la postérité, par vos oeuvres... Vous êtes aujourd'hui, dans l'histoire, par le plus grand acte de justice qui ait été accompli... Et votre voix emplit tout l'avenir...

Nous vous embrassons avec une tendresse exaltée, vous et votre chère femme, si digne de votre héroïsme et de votre gloire...et nous sommes fiers qu'un peu de votre amitié, a tous les deux, nous soit réservée a nous, si petits, si humbles, mais si fervents devant vous...[240]

Après plusieurs séances orageuses à la Chambre, Zola est conduit en Cour d'assises, où son procès commence le 7 février.

---

[240] Correspondance inédite d'Emile Zola. BNF, Naf 24522, feuillets 202-203.

Son avocat est Labori. Le 23 février, Zola est condamné à une année d'emprisonnement et à 3.000 francs d'amende pour délit de diffamation. Mais l'affaire Zola n'est pas close. Le 2 avril a lieu la cassation de l'arrêt devant la Cour d'assises de la Seine, et le 23 mai Zola paraît devant la Cour d'assises de Seine-et-Oise. Son pourvoi est rejeté le 16 juin par la Cour de cassation, ce qui lui vaut ce mot de Mirbeau:

> Ah! combien je regrette que vous n'ayez pas apporté le motif de cassation, qui eût, peut-être, termine l'affaire! Nous ne pensons qu'a vous ici. Nous ne parlons que de vous! Nous cherchons des moyens --helas chimeriques!-- pour que vous ne retourniez plus a Versailles, et que vous entriez enfin, dans le repos que vous avez si bien gagne, et dans le travail ou vous oublierez vite toutes les amertumes que vous devez avoir, en ce moment ... Enfin![241]

Le 18 juillet Zola paraît pour la dernière fois devant la Cour d'assises de Seine-et-Oise. Sa condamnation est finale. Pour échapper à la prison, et sur les instances réitérées de ses amis, il part pour l'Angleterre le même jour, en dépit de son aversion à s'exiler:

> Le 18 juillet 1898, restera dans ma vie la date affreuse, celle ou j'ai saigne tout mon sang. C'est le 18 juillet que, cedant a des necessites de tactique, ecoutant les freres d'armes qui menaient avec moi la même bataille, j'ai dû m'arracher a tout ce que j'aimais, a toutes mes habitudes de coeur et d'esprit. Et depuis tant de jours qu'on me menace et qu'on m'abreuve d'injures, ce brusque depart a ete sûrement le plus cruel sacrifice qu'on eût exige de moi, une suprême immolation a la cause.[242]

Le 3 juin 1899 la Cour de cassation casse le jugement de condamnation de Dreyfus, et Zola rentre en France deux jours plus

---

[241] Ibid., feuillet 206.

[242] Dans L'Aurore (5 juin 1899).

tard. Zola a connu la grâce de Dreyfus, mais il ne lui a pas été donné de vivre assez longtemps pour assister à la réhabilitation solennelle du condamné, le 24 août 1906.

Une lettre en date du 24 août 1898, de Mme Mirbeau, nous permet d'affirmer que Zola n'alla pas immédiatement à Londres; elle nous montre également combien Mme Mirbeau secondait les efforts de son mari:

Cher Monsieur et Ami,

Votre lettre à mon mari m'a si bien émue par sa belle dignité, par sa foi et son courage, que je veux vous communiquer mes idées de femme sur ce qui nous tenaille le coeur a tous. A la suite d'une conversation avec l'ami qui venait de vous quitter et votre vaillante femme, nous avons senti que vous deviez souffrir atrocement et mon mari, malheureux de vous savoir trop triste s'etait rallié aux deux pour dire qu'il fallait en finir. Moi, malgré la peine que j'éprouve a savoir combien vous souffrez de votre isolement, je persiste a croire qu'il faut que vous trouviez la force d'attendre et qu'a aucun prix, il ne faut precipiter la fin. Certainement, la prison, ou tous ceux qui vous aiment pourraient venir vous embrasser, serait plus douce pour vous et pour vos amis, mais vous ne devez pas tout abandonner, maintenant surtout qu'il y a une nouvelle victime[243] a la veille d'être si durement frappee. Je suis allée le voir lundi; il est admirable de calme, de serenité, de gaieté même, sachant ce qui l'attend. Sa confiance dans l'avenir, si vous pouviez le voir et l'entendre, donnerait de la patience a votre courage. Je suis bien heureuse que vous ayez repris votre travail, il vous consolera un peu, car il faut persister. Je sais de source certaine qu'a Londres, la cour entiere est avec vous et que partout vous y trouveriez appui et sauvegarde. Si vous vouliez vous décider a aller a Londres, voir des gens qui pourraient être utiles a l'affaire, il serait facile de s'assurer d'une façon absolue que vous ne seriez pas inquiete. On saurait, je parle des infâmes, que vous êtes la, voila tout. Vous auriez au moins la liberté de sortir sans vous dissimuler, ce qui doit être odieux; vos amis pourraient aussi aller a vous et vous pourriez causer de ce qui vous interesse. Pensez a ce que je vous dis, cher Monsieur et Ami, decidez-vous a cela et tout de suite on s'emploiera a vous

---

[243] Il s'agit du colonel Picquart.

> assurer la tranquilité absolue, cela se peut. Et je veux vous dire aussi quand de nouveau vous allez être seul là-bas, que si je puis vous faire un plaisir quelconque, adoucir un peu votre captivité par quelques démarches pour n'importe quoi qui vous plairait qu'il fût fait, usez de moi, je vous en prie. Je mets ma tendresse à votre service et je serai heureuse de m'employer à vous être agréable et quoique ce soit, je saurai le faire sans causer aucune peine à la femme héroïque et sublime que vous avez. Il faut l'avoir vue si digne dans sa détresse et si adoucie par la douleur pour l'admirer et apprendre à l'aimer comme nous l'aimons maintenant et comme elle le mérite si bien.
>
> En même temps que par moi, vous allez sans doute apprendre qu'elle ne va pas être inquiétée par le lourd paiement à faire. Mon mari a vu hier une personne[244] qui s'est (mot illisible) décidée à donner la somme. C'est au moins un petit repos de l'esprit.
>
> Et vous savez que l'automne est admirable là-bas: c'est à y aller exprès. Je compte bien que dans un temps pas trop éloigné vous aurez fait ce qu'il faut pour qu'on aille un peu vous voir; nous irons bien vite.
>
> Cher Monsieur, Cher Ami, je vous envoie de nous deux, le meilleur de notre coeur et je vous embrasse plusieurs fois.[245]

Zola répondit à cette longue lettre le 30 août:

> Je vous remercie de votre bonne lettre, chère madame et amie, et surtout je vous remercie de l'affection dont vous entourez ma chère femme, qui a grand besoin d'être aimée dans les cruelles circonstances qu'elle traverse.
>
> Vous me parlez avec un grand bon sens et une parfaite amitié de mon séjour ici. Moi aussi, je pense depuis longtemps que je pourrais sans danger y faire connaître ma présence et y prendre une attitude, que je saurais rendre utile et digne. Mais il y a aussi l'autre parti, celui de rentrer en France, et d'y faire mon devoir jusqu'au bout. Je ne puis donc encore me prononcer, j'attends l'avis de nos amis, et j'attends aussi les événements ....[246]

Mirbeau faisait parti du groupe des amis qui pressèrent Zola de rentrer en France:

---

[244] Il s'agit de Joseph Reinach.

[245] Correspondance inédite d'Emile Zola, XIII. BNF, Naf 24522, feuillets 187-188.

[246] Zola, Correspondance, II, 811-812, Lettre du 30 août 1898.

Mon cher grand ami,

Depuis tous ces événemets, je ne vous ai pas écrit, mais vous ne doutiez pas de nous, n'est-ce pas? Desmoulin est ici avec Mme Zola. Il repart dans quelques minutes. Je lui confie ce mot, tres bref, mais qui contient toute mon âme.

Nous ne pensons qu'à vous, il n'est pas une minute de notre existence que vous ne la remplissez tout entiere. Quelle tristesse! Quel ecoeurement! Quel degoût! Et que pouvez-vous faire maintenant que tous ces gens ont mis leur botte sur la justice? Je le disais a Mme Zola, tout a l'heure, a votre place, il me semble que je rentrerais en France; que je ne voudrais plus affronter la Cour d'assises ou vous serez egorge avec plus de ferocite encore que du temps de ... (nom illisible), Et apres avoir dans une lettre publique, montre qu'il n'y a plus de justice, plus de loi, plus rien, je me constituerais prisonnier. La prison sera-t-elle pour vous plus dure que l'exil? Au moins vous pourrez voir vos amis. Vous sentirez autour de vous, une chaleur d'âme, une admiration, une affection qui vous adouciront un peu, ces jours cruels.

Espérer que d'un procès sorte quelque chose de plus, c'est de la folie.

Ce sera a nous a continuer l'agitation, à réclamer la lumiere ... Mais vous, mon cher grand ami, que pouvez-vous esperer d'un debat judiciaire, au point ou en sont les choses, alors qu'ils sont decides a tout!

Je n'ai pas le temps de vous en dire plus long. Desmoulin me presse. Je n'ai plus qu'a vous embrasser, de toute mon âme. Ma femme aussi vous embrasse, de toute la sienne.[247]

Mirbeau suivit de très près les événements et tint son ami au courant:

Je n'ai pu voir Labori hier soir, car il était retenu aupres de Picquart; je ne l'ai vu qu'aujourd'hui. Je lui ai fidelement transmis vos projets. En ce qui concerne votre retour possible, immediatement apres l'arrêt de la Cour, il y souscrit tout d'abord, quitte a y reflechir encore. Comme vous, il pense que si vous ayez une chance de retour acceptable, c'est bien celle-la. Reste a se rendre compte de l'etat de l'opinion

---

[247] Correspondance inédite d'Emile Zola, XIII. BNF, Naf 24522, feuillets 199-200. La réponse de Zola est publiee dans Correspondance, II, 839-840. Lettre du 19 août 1898.

publique relativement à votre personne, et si vous auriez ici une existence possible, et de la securité. Il tremble, pour le moment, que de ce côté, tout aille de mal en pire. Mais s'il nous etait donne d'avoir un gouvernement moins anarchiste que celui de Dupuy, je crois que les choses, a ce point de vue, rentreraient dans l'ordre. Il faut donc voir et attendre ce qui va se passer. Pour votre proces, Labori est tout a fait d'accord avec vous: une formalite, sans plus. Je ne lui sens pas le desir de recommencer les grands debats avec vous, pas plus qu'avec Reinach, d'ailleurs. Je l'ai trouve un peu decourage, un peu lasse. Non que la situation soit plus mauvaise. Au contraire. Il y aurait une petite eclaircie, mais si petite, et si ephemere, puisque c'est de la Chambre qu'elle nous vient. Tous comptes faits, on pense que le projet du gouvernement sera vote, a une faible majorite, a la Chambre. Et quant au Senat, Ranc que j'ai vu tantôt ne fonde rien de bon sur lui. Le senat est marque, il vomit les plus violentes injures, contre les Dupuy, les Lebret, les Maqueau, etc ... Mais il votera tout de même, ne trouvant pas la force de risquer une crise ministerielle. Le certain, c'est qu'on ne sait rien, Poincare, rencontre aussi ce soir, me paraît dispose a bien marcher vendredi. Il m'a dit qu'il interviendrait dans la discussion, et qu'il y donnerait tout l'effort dont il est capable. Mais il y a encore deux jours. Et deux jours ont bien vite fait de changer les idees d'un parlementaire et d'aneantir son courage.

Mathieu croit qu'en ce qui concerne le règlement des juges, la Cour rendra un excellent arrêt. C'est une impression qu'il a, plus qu'un renseignement. Main enfin, il se pourrait que la Cour se decidât à ne renvoyer Picquart devant aucune juridiction. Elle aurait, croit-on, trouve dans l'enquête de serieux motifs pour desaisir et le conseil de guerre et la justice civile des affaires Picquart. Cela me semble trop beau et trop courageux, etant donne, surtout, certains autres faits qui marquent chez elle une incroyable faiblesse, comme par exemple de s'être toujours opposee a la comparution des juges du conseil de guerre, en depit des insistances reiterees de Mornard. Ce fait m'a ete avoue par Mathieu. Quoi qu'il en soit, l'enquête est bonne, et conclut en notre faveur.

Voila tout ce que je puis vous dire. Si j'apprends, par notre ami, quelque chose de nouveau, je vous le ferai passer par Fasquelle, qui doit aller vous voir, samedi, je crois.[248]

---

[248]Correspondance inédite d'Emile Zola, XIII. BNF, Naf 24522, feuillets 194-195.

Un extrait d'une autre lettre nous révèle un fait jusqu'ici ignoré, c'est que Mirbeau est allé en Angleterre pour voir son ami, et pour lui rendre l'exil un peu moins lourd:

> J'aurais bien voulu, mon cher ami, rester plus longtemps auprès de vous. Et cela m'a été une impression pénible quand j'ai touché la terre Française. On n'est plus chez soi, on est, ici, dans je ne sais quel pays étranger et hostile, et l'on n'y rencontre que des faces de haine et de crime.
>
> Tantôt, en allant à l'Aurore, sur le Boulevard, en face du passage Jouffroy, j'ai été hué et menacé par une bande d'antisémites. On ne pourra bientôt plus se promener librement. Oh! ma foi, j'envie souvent, surtout depuis que je la connais, votre retraite de là-bas.
>
> Ma femme est fort souffrante et n'a pas quitté le lit, depuis notre rentrée ici. Moi je ne vais mal que de l'âme. Il me semble impossible que nous puissions guérir de l'affreux poison, qui tue, lentement, mais sûrement, la France.[249]

La réponse de Zola ne se fit pas attendre:

> N'enviez pas trop ma tranquillité, mon ami, ne rêvez pas de vous éloigner, de vous isoler au désert comme moi. Vos souffrances ne feraient que changer. Il me faudrait fermer ma porte à l'air qui entre, pour ne pas souffrir, et cela je ne le puis.
>
> Nous avons gardé, ma femme et moi, votre bon souvenir à tous les deux, pour prolonger votre présence et nous tenir compagnie; cela est désastreux que votre femme soit au lit. Mais elle doit être debout maintenant, dites-lui bien notre affection, nos bons souhaits de tendresse. Le comble de la détresse, c'est de n'être même plus bien portant, et nous connaissons ici un peu cette aggravation, car ma femme, reprise de son gros rhume, ne peut plus sortir. Enfin, rien ne nous aura été épargné .... [250]

C'est encore dans le but d'alléger la détresse de son ami, que Mirbeau envoya cette longue lettre fraternelle:

---

[249] Ibid., feuillets 194-195-2.

[250] Zola, Correspondance, II, 827-828. Lettre du 12 février 1899.

Excusez-moi de ne pas vous avoir écrit, et pensez bien que ce n'est pas par indifference. Il n'y a pas une minute de ma vie ou vous ne soyez la, dans mon esprit et dans mon coeur, toujours plus grand, toujours plus aime. Mais ma vie est exorbitee, chasse a la nouvelle, rendez-vous; quand le soir arrive, je suis brise, et je n'ai rien fait! Et souvent je n'ai rien appris que des potins, dementis le lendemain.

Enfin, voila donc le terme arrive de votre exil. Et, dans un mois, vous serez ici, vainqueur! Madame Zola m'a montre une lettre de vous, tres decouragee. Eh bien, je vous jure que vous avez tort, et, les affaires vont, en ce moment, le mieux du monde. La revision est acquise. Elle sera proclamee.

Je vais vous donner une nouvelle que vous n'avez peut-être pas, et qui est absolument authentique. Il y a quatre ou cinq jours, l'Allemagne a fait faire, par M.de Munster des representations tres vives au gouvernement français. Nous ne savons pas exactement lesquelles, mais Mathieu pense qu'il s'agissait d'une menace de rendre publiques les pieces livrees a l'Allemagne par Esterhazy. Toujours est-il que l'affaire a ete portee au Conseil des ministres, discutee, et que c'est a la suite de cet evenement que serait survenue cette detente que vous avez remarquee, ainsi que la resolution de proceder a un supplement d'enquête.

Ce que je vous dis la, est certain.

De plus, nous savons par un ami qui a longuement cause avec .., (nom illisible), que celui-ci est decide, malgre tout, a dire tout, tout, et avec une belle energie. D'ici le 12 mai, date de l'ouverture de la discussion publique, soyez sûr qu'il va encore se passer des faits importants. Il faut avoir la plus grande confiance, il faut avoir, aujourd'hui, la certitude entiere du triomphe. Ce ne sont pas mes impressions seules que je vous donne, ce sont <u>celles</u> de Mathieu, de Jaures, Mathieu surtout, d'ordinaire si prudent, si reserve, et dont la confiance, aujourd'hui est absolue. Il suffit de voir son visage heureux, sa gaîte, pour subir la contagion de cette gaîte. Ayez donc confiance, mon ami, et achevez votre livre, dans la joie du prompt retour.

Labori a ete fort touche. Il va mieux aujourd'hui. Et, a moins d'une imprudence, on peut le considerer comme sauve. Mais il ne faut plus compter sur son concours avant trois mois. La fievre typhoïde l'a fort ebranle, et sa convalescence sera longue. C'est peut-être cruel ce que je vais vous dire, mais, puisqu'il est sauve, il ne faut pas trop s'emouvoir, car depuis longtemps, Labori etait devenu timide, ... (mot illisible) blâmait toute intervention un peu vive, voulait que l'affaire s'achevât dans le silence. A mon avis, il est pour beaucoup dans la prolongation de

la détention de Picquart. Et puis, son affaissement moral, son pessimisme nerveux finissait par impressionner tout le monde. Labori, avec bien des qualités, n'a pas du tout les qualités d'un chef. Donc, de ce côté, ne soyez pas trop emu de sa maladie. Et puis il faut esperer qu'en ce qui vous concerne, son rôle est fini. Il ne doit plus retourner qu'a enregistrer une situation acquise, evidente, lumineuse. Ça ne sera ni difficile, ni long!

Je voulais vous dire ces quelques mots à la hâte; car j'ai encore --et pourquoi, mon Dieu!-- une journee bien chargee. Je vais d'abord aller voir Madame Zola que ma femme, hier, a trouvee tres bien, et tres remontee. D'ailleurs, jeudi dernier, nous l'avions tellement bousculee d'espoir, qu'elle avait fini par accepter nos certitudes ... Je vois avec plaisir qu'elle continue.

Je vous embrasse, mon cher ami, de toute mon âme, de toute ma confiance, de toute ma certitude de vous revoir bientôt, la-bas, rue de Bruxelles, au milieu de tous vos amis et de toutes vos habitudes retrouvées ...[251]

Quelque temps après la cassation de la condamnation de Dreyfus, Mirbeau annonça triomphalement à Zola la fin prochaine de son exil:

Le miracle, le voilà donc! Et maintenant nous entrevoyons la fin de cet affreux cauchemar. Oh! ils vont resister encore, mais ils sont pris dans l'engrenage, et quoi qu'ils tentent, et quoi qu'ils fassent, ils sont perdus. Et vous voila sauve. Hier a Paris, nous causions avec Labori, Reinach, Clemenceau de votre situation a vous. Il convient maintenant que vous attendiez, car il faut que vous rentriez a Paris, dans un immense triomphe. Il faut que ce soit quelque chose qu'on n'ait pas encore vu, et que trois cent mille hommes vous suivent, vous acclament, de la gare chez vous, et que ce soit beau, comme si vous n'etiez même plus un homme, mais la Justice, la Charite, la Pitie, enfin revenues! Vous pouvez attendre maintenant, fortifie par cette grande esperance de la victoire. Oh! mon cher Zola, comme nous sommes

---

[251] Correspondance inédite d'Emile Zola, XIII. BNF, Naf 24522, feuillets 210-211. La reponse de Zola est publiee dans Correspondance, II, 819-820. Lettre du 27 avril 1899.

heureux, et quel poids affreux, ces événements enlèvent de nos poitrines! Pendant que j'etais a Paris, hier, ma femme a passe la journee avec Madame Zola. Ça ete, pour elle, le premier jour de joie, depuis votre depart. Nous l'attendons a dejeuner ce matin, ça sera le second.

Je ne vous raconte pas tous ces événements; je sais que Larat vous a mis au courant. D'ailleurs le drame va se précipiter. Lance comme il est, il ne peut pas s'arrêter, avant la catastrophe finale, et l'entiere deroute de tous vos ennemis.

Je voulais vous dire combien Reinach a été parfait, dans l'affaire des quarante mille francs. Il n'a même pas voulu que je lui en donne un reçu; et il m'a dit: "c'est une chose trop juste, trop simple. Et si je peux éviter un ennui a Zola qui a ete accable de tant d'amertumes, je suis paye par ce plaisir que je me fais a moi-même! ... Ne lui en parlez même pas! Ça n'en vaut pas la peine.".

Je confie ce petit mot à un ami qui va le remettre ce matin a notre Larat, de façon qu'il puisse partir ce soir.

Nous vous embrassons tendrement, mon cher Zola, de toute notre âme. Et je me dis maintenant, que lorsque le soir tombera sur vous, ce ne sera pas la fin du monde, mais la fin de vos angoisses.

Et ne me remerciez pas du peu que nous avons fait pour votre admirable femme. Je vous dirai comme Reinach: ça n'en vaut pas la peine.[252]

Zola appréciait à sa juste valeur les efforts de Mirbeau et la tendresse dont Mirbeau et sa femme entouraient Mme Zola:

Dites à votre mari combien je l'aime et l'admire. Le voila jete dans l'action, lui aussi, et il s'y comporte superbement. Merci aussi a tous les deux pour l'affection dont vous entourez ma chere femme, vous devouant a nos interêts, veillant a ce qu'elle ne soit pas seule, à Paris, au milieu de la bataille. Je suis infiniment touché de votre tendresse, et c'est une de mes grandes consolations.[253]

---

[252] Correspondance inédite d'Emile Zola, XIII. BNF, Naf 24522, feuillets 196-197.

[253] Zola, Correspondance, II, 819-820. Lettre du 15 décembre 1898.

Mirbeau n'est pas étranger à la victoire partielle de Zola, et à la fin de son exil. En même temps qu'il envoyait des lettres encourageantes à son ami, il restait en rapport étroit avec Reinach. Le 25 août 1899, un peu plus d'un mois après le départ de Zola, il adressa cette lettre au grand avocat:

> Nos amis sont très pessimistes, et commencent de s'affoler. Labori lui-même, subit ces impressions. Il paraît tres decourage. Moi, je n'ai pas ces impressions et ma confiance reste la même.
>
> Pourtant je reconnais que les arguments de nos amis ont du poids. Insolence de plus en plus intolérable de Roget; agressivite de Carriere, partialite non dissimulee de....(nom illisible). Aujourd'hui, Carriere a dit textuellement ceci a...(nom illisible): "Bertillon est un homme qui a des éclats de genie, et l'affaire s'illume a sa parole." Quant a Roget, vous ne pouvez, par les compte-rendus, et par les articles des journaux, vous faire une idee de son insolence, C'est le dictateur. Il dirige les debats, intervient a tout propos, menace avocats, tribunal, assistance. Gonse, tres abattu, ces jours derniers, a repris une assurance complete. Ces diverses attitudes viendraient de ce qu'ils ont l'assurance, par des indiscretions, que le Conseil etait decide a condamner, malgre tout, Il nous revient de tres deplorables paroles colportees par Paleologue et Chamoin. Paleologue est "<u>certain de la condamnation</u>"... Je vous dis tout cela à la hâte, afin que vous avisiez, si possible. On est decourage de l'inertie gouvernementale. On ne conçoit pas qu'on tolere les allures vraiment extraordinaires et revoltees de Roget.
>
> Malgre tout cela, il me paraît impossible, à moi, qu'ils puissent condamner. Non qu'ils n'en aient pas le desir. Ce desir sue par tous leurs gestes et par toutes leurs expressions de physionomie. Mais enfin, il faut le pouvoir: or l'accusation n'a pas fait un pas, et ils n'auront point la preuve, ou même la demi-preuve qu'ils attendent.
>
> Enfin, tout cela est troublant, angoissant. Nous vivons ici des heures tragiques, car plus nous connaissons l'âme militaire et plus malheureusement, nous sentons que c'est le Crime! Il faut coudoyer chaque jour ces brutes forcenees, pour se faire de cela une impression d'épouvante. Agissez, mon cher Reinach, tâchez de secouer ce gouvernement dont l'existence est liee au resultat d'ici...[254]

---

[254]Correspondance inédite de Joseph Reinach (L'Affaire Dreyfus). BNF, Naf 13576, feuillets 132-133.

Mirbeau essaya d'organiser les dreyfusards.."Le malheur est, dit-il, que nous sommes tous plus ou moins dispersés, et que nous ne conspirons pas comme il faudrait. Il y aurait un grand avantage à ce que notre action fût commune."[255] Il participa à de nombreuses réunions à Paris et en province, et souvent, il fut attaqué par ses ennemis. "Pressensé manqua d'être assommé à Toulouse, écrit Reinach, avec Mirbeau et Quillard, par une bande de nervi armés de matraques."[256] Mirbeau défendit aussi avec ardeur une autre victime de la justice, le lieutenant-colonel Picquart, chef de bureau des renseignements. Picquart intercepta une lettre-télégramme adressée à Esterhazy, et procéda à une enquête qui lui démontra que le bordereau sur lequel Dreyfus avait été condamné, était l'oeuvre d'Esterhazy. Ce bordereau fut publié dans le Matin, le 10 novembre 1896 et Picquart fut disgracié le même mois. Le 13 juillet 1898 il est arrêté et incarcéré. Un an plus tard, Mirbeau préfaça l'Hommage des Artistes à Picquart:

> Il est en prison pour avoir refusé de s'associer à un crime; il est en prison, pour avoir crié l'innocence d'un homme condamné au pire des supplices, il est en prison pour avoir voulu cette chose, aujourd'hui proscrite de toute la vie: la justice! Quand, plus tard, les indifférents, les neutres, cet amas de larves humaines qu'on appelle les sages, se rendront compte de ce qu'ils ont laissé faire et laissé dire, peut-être seront-ils épouvantés!
>
> Le dolman de l'officier et la robe du moine, l'épée de l'un, la croix de l'autre les couvrent pour imposer au monde le dogme nouveau de l'Immaculée Trahison d'Ester-

---

[255] Ibid., feuillets 134-135.

[256] Reinach, Histoire de l'Affaire Dreyfus, IV, p. 426.

> hazy. Et, de toutes parts, un cri se lève de la foule ignorante et trompée, un cri de honte, dont la honte restera a jamais sur la face de la France!
>
> --Vivent les faussaires et gloire aux traîtres!
>
> N'est-ce pas une chose qui terrifie? Le pays qui tolère de telles aberrations, n'est-il pas un pays a jamais perdu, pourri, mort?
>
> Comme on avait condamné Dreyfus, coupable d'être innocent, il savait qu'on condamnerait Picquart, doublement coupable d'une double innocence; celle de Dreyfus et la sienne.
>
> (Il semble dire)...vous ne pouvez rien contre ma liberté et contre ma joie; vous ne pouvez rien contre mon âme, puisque la vraie liberté et la vraie joie d'un homme, c'est de rester d'accord avec soi-même...puisque c'est d'entendre toujours la voix de sa conscience qui lui dit: "Tu as raison!... Tu as raison!..." Le reste n'est rien.
>
> (...)
>
> Oui, vraiment, chaque fois qu'il m'est donné de voir le colonel Picquart, il m'arrive toujours cette chose charmante, que je gagne du calme, de la confiance, de l'esperance et encore plus d'amour pour cette cause de justice, dont, avec notre cher Zola, il est le martyre et le heros.[257]

Pour compléter cette étude sur la participation de Mirbeau dans l'Affaire Dreyfus, il convient de commenter brièvement les quelques pages consacrées à ce sujet dans Le Journal d'une Femme de Chambre et Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique. Dans le premier de ces romans, c'est Joseph, domestique en province, qui représente tous les Français anti-Dreyfusards. Influencé par la presse et par d'autres moyens de propagande, il fait parti de "toutes les associations religieuses, militantes et patriotiques du département. Il est membre de la Jeunesse antisémite de Rouen, membre de la vieillesse anti-juive de Louviers, membre encore d'une infinité de groupes et de sous-groupes."[258] Son attitude peut se ré-

---

[257] Hommage des Artistes à Picquart. Préface de Mirbeau.

[258] Le Journal d'une Femme de Chambre (Paris: E. Fasquelle, 1900), p. 155.

sumer par son affirmation, mainte fois répétée, que "tant qu'il restera un Juif en France...il n'y a rien de fait..."[259] La haine féroce de Joseph n'est pas uniquement dirigée contre les Juifs. Protestants, francs-maçons et libres-penseurs sont pour lui les ennemis mortels de la France, ceux qui cherchent à détruire la patrie par leurs basses manigances. Mais sa haine la plus forte est dirigée contre Dreyfus et Zola:

> Quant à l'ignoble Dreyfus, il ne faudrait pas qu'il s'avisât de rentrer de l'île du Diable, en France...Ah! non... Et pour ce qui est de l'immonde Zola, Joseph l'engage fort à ne point venir à Louviers, comme le bruit en court, pour y donner une conférence... Son affaire serait claire, et c'est Joseph qui s'en charge... Ce misérable traître de Zola qui, pour six cent mille francs, a livré toute l'armée française et aussi toute l'armée russe, aux Allemands et aux Anglais!... Et ça n'est pas une blague...un potin...une parole en l'air: non, Joseph en est sûr... Joseph le tient du sacristain, qui le tient du curé, qui le tient de l'évêque, qui le tient du pape... qui le tient de Drumont...Ah! les juifs peuvent visiter le Prieuré... Ils trouveront, écrits par Joseph, à la cave, au grenier, à l'écurie, à la remise, sous la doublure des harnais, jusque sur les manches de balai, partout ces mots: "Vive l'armée!... Mort aux juifs!"[260]

Célestine, la femme de chambre, se laisse peu à peu influencer par cette atmosphère d'hostilité et d'intolérance, sans d'ailleurs en connaître la raison. Mirbeau a peint en elle tous ceux qui suivirent aveuglement les organisateurs des groupements antisémites, tout en se demandant de temps à autre pourquoi ils étaient contre les Juifs. N'ayant pas suffisamment d'intérêt, ni assez d'intelligence pour répondre à cette question, ils choisissent la voie la plus simple, et mêlent leurs cris de haine à ceux de la foule toujours grossissante.

---

[259] Ibid.

[260] Ibid., p. 156.

Lors de l'Affaire Dreyfus, Mirbeau se brouilla aussi avec d'anciens amis, qu'il prit comme cible de ses attaques. Dans Le Journal d'une Femme de Chambre, c'est surtout à Paul Bourget qu'il en veut. Il le présente comme un personnage dépourvu de sympathie pour les pauvres, un écrivain médiocre dont tous les romans sont "faux ou en toc."[261] Il attaque la sincérité de ses convictions religieuses. A travers Bourget, Mirbeau a flétri l'élite intellectuelle de la société, qui est d'autant plus coupable qu'elle agit en connaissance de cause:

> Ah! c'est bien le philosophe, le poète, le moraliste qui convient à la nullité prétentieuse, au toc intellectuel, au mensonge de cette catégorie mondaine, où tout est factice: l'élégance, l'amour, la cuisine, le sentiment religieux, le patriotisme, l'art, la charité, le vice lui-même qui, sous prétexte de politesse et de littérature, s'affuble d'oripeaux mystiques et se couvre de masques sacrés...ou l'on ne trouve qu'un désir sincère ...l'âpre désir d'argent, qui ajoute au ridicule de ces fantoches quelque chose de plus odieux et de plus farouche. C'est par là, seulement, que ces pauvres fantômes sont bien des créatures humaines et vivantes...[262]

Joseph et Célestine ne savent pas ce qu'ils font. S'ils sont à blâmer, ils ne le sont pas autant que Bourget et tous ceux qu'il représente, car ce sont eux qui ont créé l'atmosphère malfaisante qui engloutit les petites gens faciles à influencer. Il suffisait de leur jeter en pâture une cause qui leur permît de donner libre cours à leur révolte latente, engendrée par les injustices sociales dont ils étaient les victimes. Le gouvernement et la presse se servirent honteusement de ces

---

[261] Ibid., p. 164.

[262] Ibid., p. 490.

bas sentiments, et c'est ce que Mirbeau leur reproche. Il attaque en passant François Coppée, Jules Lemaitre, Quesnay de Beaurepaire et le général Mercier. Il insulte des journaux comme la Libre Parole et le Gaulois.

Dans Le Journal d'une Femme de Chambre, Mirbeau avait attaqué la classe ouvrière, la bourgeoisie, la presse et ses collègues dans le monde des lettres. Il restait les hommes de l'Armée, ceux qui, convaincus de l'innocence de Dreyfus, refusèrent néanmoins de la rendre publique. L'Etat, par définition, ne pouvait se tromper. Et si Dreyfus avait été condamné, il était essentiel à la sécurité de l'Etat qu'il fût coupable. C'est le colonel de Présalé qui représente ce point de vue dans Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique. La conversation suivante s'engage entre l'auteur et le colonel:

> --Et qu'est-ce qu'on raconte encore dans les journaux? ...que Dreyfus est rentre en France?...
> --Certainement, colonel.
> --Eh bien, elle est raide, celle-là... Elle est forte ...ah! elle est forte!
> --Mais puisqu'il est innocent?
> --Innocent?... Un juif...un sale youpin? Vous en avez de bonnes!... Et quand cela serait?... Qu'est-ce que ça fout?...qu'est-ce que ça nous fout?... Innocent!... Et puis apres?... Ça n'est pas une raison...
> --Voyons colonel!...
> --Il n'y a pas de voyons... Dreyfus a-t-il été condamné? Oui. Par des juges militares? Oui. Est-il juif? Oui... Eh bien, qu'il nous fiche la paix... Ah! si au lieu d'un gouvernement de cosmopolites, nous avions un gouvernement de vrais patriotes, ce qu'on le renverrait dans son île, ce bougre-là!... Une, deusse... une, deusse!... Arche!... Innocent!... D'abord, un lascar qui se permet d'être innocent, sans l'ordre formel de ses chefs, c'est une crapule, entendez-vous...un sale clampin...un mauvais soldat...[263]

---

[263] Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique (Paris: E. Fasquelle, 1919), 90-91.

Dans sa lutte pour la réhabilitation de Dreyfus, comme en littérature, Mirbeau est violent et féroce. Il a mené sa campagne sur deux fronts. Dans ses articles et dans ses romans, il invective contre les adversaires de sa cause. Par ses actes, peu connus du grand public, il vient en aide à ses alliés. L'Affaire Dreyfus vint renforcer l'opinion de Mirbeau sur les injustices d'une société corrompue. Il ne s'avoua cependant pas vaincu, et se jeta dans une lutte qui convenait à son tempérament et répondait à ses convictions. Ces années, durant lesquelles des lueurs d'espoir alternaient avec des moments d'abattement, donnèrent une forte raison d'être à ce lutteur, et pour une fois il eut le bonheur de pouvoir assister au triomphe de la justice, et de pouvoir se dire qu'il y était pour quelque chose.

C'est au cours de ces années fébriles que Mirbeau publia un autre roman. Le Jardin des Supplices, écrit entre 1898 et 1899, ne fait que rarement allusion aux préoccupations du moment. Néanmoins, ce roman est dirigé contre tous ceux qui tiennent dans les mains la destinée du pays, et par là même rejoint les autres oeuvres de révolte de Mirbeau. En tête de son livre, il a écrit des mots qui ne laissent aucun doute quant à ses intentions, et quant à la cible de ses attaques:

> Aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges, aux Hommes, qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes, je dédie ces pages de Meurtre et de Sang.[264]

---

[264] Le Jardin des Supplices, (Paris, 1908).

Mais au lieu de dépeindre ces êtres qu'il vise, Mirbeau crée un personnage diabolique, une femme, qui symbolise la soif du sang et du meurtre, ce fléau universel. Dans un long frontispice au roman, Mirbeau met en présence des personnages haut placés dans le monde des sciences, des arts et de la politique. Et tous sont d'accord sur ce point: "le meurtre est la plus grande préoccupation humaine...tous nos actes dérivent de lui."[265] En partant de cette hypothèse que Mirbeau pose comme axiome, il développe les résultats multiples de cet instinct vital, dans toutes les sphères de la vie quotidienne et de la société organisée. Cet instinct se combine avec l'instinct génésique, dit Mirbeau. Tous les deux se confondent, au point de ne former qu'un seul instinct: "On ne sait plus lequel des deux nous pousse à donner la vie et lequel à la reprendre, lequel est le meurtre et lequel est l'amour."[266] Déjà dans ses premiers romans, Mirbeau avait développé l'analogie entre l'amour et la mort, mais dans ce roman-ci il pousse cette thèse beaucoup plus loin. Tout le roman n'est qu'un développement de cette idée: l'instinct du meurtre se manifeste dans toutes les activités humaines:

> Le besoin inné du meurtre, on le refrène, on en atténue la violence physique, en lui donnant des exutoires legaux: l'industrie, le commerce colonial, la guerre, la chasse, l'antisemitisme...parce qu'il est dangereux de s'y livrer sans moderation, en dehors des lois, et que les satisfactions morales qu'on en tire ne valent pas, apres tout, qu'on s'expose aux ordinaires consequences de cet acte...[267]

---

[265] Ibid., p. ii.

[266] Ibid., iii-iv.

[267] Ibid., p. iv.

Mirbeau avait déjà exprimé ce point de vue dans un article de l'Echo de Paris, du 24 mai 1892. Illustrant ses réflexions par la brutalité des jeux de massacre à la foire, il conclut ainsi:

> La brute homicide qui, tout à l'heure, sommeillait au fond de leur être, s'est reveillé, farouche et fatale, devant cette illusion qu'ils vont detruire quelque chose qui vivait...
> Le besoin de tuer naît chez l'homme avec le besoin de manger, et se confond avec lui.
> Ce besoin instinctif qui est la base, le moteur de tous les organismes vivants, l'education les developpe,...
> Il trouvera dans la guerre, la suprême synthese de l'éternelle et universelle folie du meurtre...
> Ou qu'il aille, quoiqu'il fasse, toujours il verra ce mot "meurtre" immortellement inscrit au fronton de ce vaste abattoir qui s'appelle l'humanité.[268]

Dans les frontispice du Jardin des Supplices, Mirbeau reprend mot à mot une partie de son article.— Mais ce qui servait de conclusion à ce dernier devient le point de départ du roman. Mirbeau reprend également l'exemple des jeux de massacre, cette fois cependant, il ne put s'empêcher d'y apporter un élément moins universel que contemporain:

> Ils (les hommes) vont même jusqu'à le gratifier, le petit bonhomme, d'opinions politiques ou religieuses contraires aux leurs, jusqu'a l'accuser d'être Juif, Anglais ou Allemand, afin d'ajouter une haine particuliere a cette haine generale de la vie, et doubler ainsi d'une vengeance personnelle, intimement savouree, l'instinctif plaisir de tuer.[269]

La haine particulière de Mirbeau à ce moment-là joua sans aucun doute un rôle important dans la composition de son livre. Dreyfus, dit-il, fut le bouc émissaire qui permit aux hommes de satisfaire à leur besoin de sang. Et Mirbeau satisfait à

---

[268]"La loi du meurtre," dans L'Echo de Paris (24 mai 1892).

[269]Le Jardin des Supplices, p. x.

son besoin de vengeance en écrivant Le Jardin des Supplices. Il donne de nombreux exemples pour illustrer son idée; il parle de la haute société qui s'adonne frénétiquement à la chasse, et des officiers qui font de la tuerie leur métier. Et peu à peu toute l'humanité y passe dans un sombre défilé de sang et de meurtre. Dans un long discours, Mirbeau reprend une fois de plus son article de 1892, mais en y ajoutant cette fois de nouveaux éléments:

> Ce besoin instinctif, qui est le moteur de tous les organismes vivants, l'education le developpe au lieu de le refrener, les religions le sanctifient au lieu de le maudire; tout se coalise pour en faire le pivot sur lequel tourne notre admirable societe. Des que l'homme s'eveille a la conscience, on lui insuffle l'esprit du meurtre dans le cerveau. Le meurtre, grandi jusqu'au devoir, popularise jusqu'à l'héroïsme, l'accompagnera dans toutes les etapes de son existence. On lui fera adorer des dieux baroques, des dieux fous furieux qui ne se plaisent qu'aux cataclysmes et, maniaques de férocité, se gorgent de vies humaines...[270]

Dans ce passage, Mirbeau reprend des idées développées déjà dans Sébastien Roch et Le Calvaire. Il en voudra toujours à la religion et à la guerre, et ne manquera jamais une occasion de se faire entendre. C'est finalement à la femme que Mirbeau en vient, afin de préparer le récit qui forme le roman propre. Tout comme les hommes, et peut-être avec plus d'intensité encore, les femmes faites pour l'amour, portent en elles l'instinct du meurtre, car celui-ci "naît de l'amour, et l'amour atteint son maximum d'intensité par le meurtre... C'est la même exaltation physiologique."[271] Le narrateur

---

[270] Ibid., xiv-xv.

[271] Ibid., xxiii-xxiv.

amorce enfin son récit en prévenant ses auditeurs qu'ils auront à en supporter l'horreur sanglante, car il a connu la femme dans toute sa nudité, en dehors des lois et de la morale, dans un milieu où tout se conjurait pour exalter sa passion meurtrière. Clara est plus qu'une femme, dit le narrateur: "elle est à elle toute seule toute la nature!... Etant la matrice de la vie, elle est, par cela même, la matrice de la mort...puisque c'est de la mort que la vie renaît perpétuellement...et que supprimer la mort, ce serait tuer la vie à sa source unique de fécondité."[272] Et ce fait rend le récit plus poignant encore. L'héroïne nous prend à sa remorque et nous plonge impitoyablement dans l'universalité de l'abjection humaine.

La première partie du roman n'est qu'un prélude au récit des horreurs de la deuxième partie. Cette longue introduction n'a d'ailleurs aucun rapport avec le roman propre. La série d'anecdotes et de portraits que le narrateur nous présente, aurait très bien pu faire partie du Journal d'une Femme de Chambre ou des Vingt et un Jours d'un Neurasthénique. Mirbeau abandonne toute prétention de continuité. Toutes les anecdotes tendent au même but: arracher les masques d'hypocrisie des hommes et les montrer dans toute la bassesse de leurs instincts. Le narrateur s'attache à un jeune homme débrouillard qui, grâce à de nombreuses escroqueries, s'élève jusqu'au poste de ministre. Et Mirbeau se lance dans une longue diatribe contre les politiciens opportunistes de l'école

---

[272] Ibid., xxvi-xxvii.

de Gambetta. C'est ensuite une description des salons à la mode, lieu de rencontre de toutes les intrigues. Comme on peut le voir, ces historiettes dépareillées n'ont rien à voir avec le récit annoncé par le narrateur, récit qui ne s'ébauche qu'à la fin de la première partie du roman. Le ministre, voulant se débarrasser de la présence gênante du narrateur, lui offre une mission d'embryologie aux Indes. Le narrateur accepte cette mystification. C'est sur le bateau qu'il fait la connaissance de Clara, et son destin est scellé. Comme toutes les héroïnes de Mirbeau, Clara est un être énigmatique, à la fois tendre et cruelle, en qui les contradictions se multiplient. Amoureux de Clara, le narrateur ne lui confie sa mystification qu'à la fin du voyage, et c'est seulement alors qu'elle se livre à lui. "Il n'y a donc de vrai, que le mal, dit le narrateur."[273] Dès lors il s'attache corps et âme à cette femme, avec la même lucidité que Mintié dans Le Calvaire. Et comme son prédécesseur, le narrateur se précipite, les yeux ouverts dans un abîme de fange, incapable de faire prévaloir sa volonté sur ses sentiments.

Mirbeau a délibérément choisi la Chine comme cadre à son roman. Dans ce pays aux antipodes de l'Europe, il montre la cruauté des hommes dans un milieu où rien ne vient s'interposer entre leur désir et l'exécution de celui-ci. Cela ressort des mots de Clara qui loue son pays d'adoption à son amant:

---

[273] Ibid., p. 103.

> En Chine, la vie est libre, heureuse, totale, sans conventions, sans prejuges, sans lois...pour nous, du moins... Pas d'autres limites a la liberte que soi-même ...a l'amour que la variete triomphante de son desir... L'Europe et sa civilisation hypocrite, barbare, c'est le mensonge... Qu'y faites-vous autre chose que de mentir, de mentir a vous-meme et aux autres, de mentir a tout ce que, dans le fond de votre âme, vous reconnaissez être la verite?...Vous êtes obligé de feindre un respect exterieur pour des personnes, des institutions que vous trouvez absurdes... Vous demeurez lâchement attache a des conventions morales ou sociales que vous meprisez, que vous condamnez, que vous savez manquer de tout fondement... C'est cette contradiction permanente entre vos idees, vos desirs et toutes les formes mortes, tous les vains simulacres de votre civilisation, qui vous rend tristes, troubles, desequilibres... Dans ce conflit intolerable, vous perdez toute joie de vivre, toute sensation de personnalite...parce que, a chaque minute, on comprime, on empêche, on arrête le libre jeu de vos forces... Voila la plaie empoisonnee, mortelle, du monde civilisé...[274]

Sébastien Roch, l'abbé Jules ou Mintié, auraient pu prononcer exactement les mêmes paroles.

Attiré par les promesses mystérieuses de Clara, le narrateur la suit. Comme Mintié, il s'arrache pendant quelque temps de la boue dans laquelle il s'enlise de plus en plus, et part pour l'Annam. Mais comme Mintié, il est invinciblement attiré par son idole, et la cause de ses souffrances, et revient à elle. C'est avec son retour que commence la deuxième partie du roman, la description détaillée du Jardin des Supplices. Clara entraîne son amant dans ce jardin qui entoure un bagne. Et c'est à ce moment qu'a lieu un défilé monstrueux de tortures et de souffrances qui laissent le lecteur pantelant d'angoisse et d'horreur. Il n'est guère possible de rendre cette atmosphère et cette folie collective. Nous assistons à des raffinements de supplice qui défient toute

---

[274] Ibid., 112-113.

imagination. Clara va chercher dans cet air putride les sensations voluptueuses de l'amour charnel. Ses sens fouettés par le spectacle de la mort se réveillent brutalement au désir de la chair. Mirbeau s'est surpassé dans la description de la végétation et de la faune de ce jardin. Son grand amour de l'horticulture, et les connaissances qu'il avait acquises lui furent ici d'un grand secours. Il est à supposer qu'il passa de beaux moments à imaginer ce jardin de son rêve. Et ce décor dans lequel s'entremêlent et se confondent la beauté et la hideur, l'amour et la mort, est essentiel à la thèse de Mirbeau, thèse qui ressort clairement d'un poème récité par Clara:

> J'ai trois amies.
> La première a l'esprit mobile comme une feuille de bambou...
> .....
> La seconde a une abondante chevelure qui brille...
> .....
> (La troisième) est malpropre en toute sa personne
> .....
> Et c'est celle-là que j'aime.
> Et celle-là je l'aime parce qu'il y a quelque chose de plus mystérieusement attirant que la beauté: c'est la pourriture.
> La pourriture en qui réside la chaleur éternelle de la vie,
> En qui s'élabore l'éternel renouvellement des métamorphoses![275]

Le Jardin des Supplices peut être considéré comme un long poème érotique, exaltant la beauté du laid, et paradoxalement, ce livre est un hymne à la vie. Délivrée des freins traditionnels de l'Europe, Clara donne libre cours à ses instincts, et par là même elle est plus près de la nature que

---

[275] Ibid., p. 181.

son timide amant. Pour elle la perfection de l'amour est dans la luxure, et l'acte charnel ne diffère en rien de l'acte meurtrier. Le cycle de la vie est illustré encore par cette végétation luxuriante qui se nourrit du sang et de la chair des suppliciés. Ainsi tout contribue à la création éternelle, et la pourriture et la mort ne sont pas une fin, mais bien un commencement.

Mirbeau termine son roman en revenant à son point de départ. Le Jardin des Supplices est le symbole de la société européenne, les tortionnaires représentent les institutions qui se concertent pour supprimer l'élan vital de l'homme. Et cette torture morale est bien plus affreuse que la torture physique, car celle-ci ne détruit que le corps, celle-là, l'âme:

> Hélas! les Portes de vie ne s'ouvrent jamais que sur de la mort, ne s'ouvrent jamais que sur les palais et sur les jardins de la mort... Et l'univers m'apparaît comme un immense, comme un inexorable jardin des supplices... Partout du sang, et là ou il y a plus de vie, partout d'horribles tourmenteurs qui fouillent les chairs, scient les os, vous retournent la peau, avec des faces sinistres de joie...
>
> Ah oui! le jardin des supplices!... Les passions, les appétits, les intérêts, les haines, le mensonge; et les lois, et les institutions sociales, et la justice, l'amour, la gloire, l'heroïsme, les religions, en sont les fleurs monstrueuses et les hideux instruments de l'éternelle souffrance humaine... Ce que j'ai vu aujourd'hui ce que j'ai entendu, existe et crie et hurle au dela de ce jardin, qui n'est plus pour moi qu'un symbole, sur toute la terre... J'ai beau chercher une halte dans le crime, un repos dans la mort, je ne les trouve nulle part. ..
>
> Et ce sont les juges, les soldats, les prêtres qui, partout, dans les eglises, les casernes, les temples de justice s'acharnent a l'oeuvre de mort... Et c'est l'homme-individu, et c'est l'homme-foule, et c'est la bête, la plante, l'element, toute la nature enfin qui, poussee par les forces cosmiques de l'amour, se rue au meurtre, croy-

> ant ainsi trouver hors la vie, un assouvissement aux furieux desirs de vie qui la dévorent et qui jaillissent d'elle, en des jets de sale écume![276]

Un critique[277] a reproché à Mirbeau d'avoir, avec ce roman, touché à la phase suprême du sadisme. Mais ce sadisme n'est pas le produit gratuit d'une imagination pervertie. Pour dénoncer l'instinct meurtrier qui sommeille au coeur des hommes, Mirbeau a cru bon créer ce monde de cauchemar. Il fait oeuvre de morale. Il invite ses contemporains à la haine de toutes les lois qui empêchent le libre développement de la personnalité. Ainsi se justifie cette dédicace au seuil de son roman. La philosophie amère de ses trois premiers romans, aboutit avec celui-ci à un "carrefour de pessimisme."[278] Cependant Mirbeau accepte avec moins de révolte qu'auparavant le rythme nécessaire de la vie. La beauté qui émane des pages de ce roman est absente des deux livres qui le suivent. Des pages du Journal d'une Femme de Chambre et des Vingt et un Jours d'un Neurasthénique, n'émanent que des relents de pourriture morale.

Ces deux oeuvres ne sont pas à proprement parler des romans. Tous deux se composent d'une suite de portraits et d'anecdotes, tous deux sont un long défilé de fantoches humains, auxquels Mirbeau arrache le masque d'hypocrisie. Il tient à montrer l'homme dans la nudité de ses bas instincts. La dédicace à Jules Huret qui précède Le Journal d'une Femme

---

[276] Ibid., 293-295.

[277] Bertaut, op. cit.

[278] Gsell, op. cit.

de Chambre, ne laisse pas le moindre doute quant à l'intention de l'auteur:

> ... ce livre, malgré tous ses défauts, vous l'aimerez, parce que c'est un livre sans hypocrisie, parce que c'est de la vie, et de la vie comme nous la comprenons, vous et moi ... J'ai toujours présentes à l'esprit, mon cher Huret, beaucoup de figures, si étrangement humaines, que vous fîtes défiler dans une longue suite d'études sociales et littéraires. Elles me hantent. C'est que nul mieux que vous, et plus profondément que vous, n'a senti, devant les masques humains, cette tristesse et ce comique d'être un homme. Tristesse qui fait rire, comique qui fait pleurer les âmes hautes, puissiez-vous les retrouver ici ... [279]

C'est de cette tristesse et de ce comique que sont affublés les nombreux personnages qui figurent dans le journal de Célestine, la femme de chambre, qui est le porte-parole de l'auteur. Le débraillé de ce livre est voulu, il reflète aux yeux de Mirbeau ce que la vie a de contradictions et d'émotions primaires. La vérité telle que Mirbeau la voit, est la laideur morale reflétée dans le physique. En choisissant cette forme pour son livre, Mirbeau put multiplier les exemples sans avoir à se soucier du fil d'une intrigue. Observateur désabusé des hommes, il présente le résultat de ses observations sans liaison aucune. Il nous entraîne à sa suite dans les bas-fonds de l'ignominie et de l'injustice. De toutes ces pages jaillit le cri d'angoisse et de douleur pour les victimes de la société. Célestine avertit charitablement le lecteur qu'il est de son intention de mettre dans son journal toute la brutalité de la vie. "Ce n'est pas de ma faute, dit-elle, si les âmes dont on arrache les

---

[279] Le Journal d'une Femme de Chambre (Paris, 1900).

voiles et qu'on montre à nu, exhalent une si forte odeur de pourriture."[280] Cependant, malgré tous ses déboires, et malgré toutes les méchancetés de ses patrons, Célestine n'abandonne jamais l'espoir de trouver un regard pitoyable, de trouver l'âme soeur. Comme le Père Pamphile de L'Abbé Jules, elle poursuit sa route vers un inconnu idéal. Comme lui, elle est à la recherche de l'absolu et de la beauté:

> L'on va, l'on va, et c'est toujours la même chose. Voyez cet horizon poudroyant, là-bas ... C'est bleu, c'est rose, c'est frais, c'est lumineux et leger comme un rêve ... Il doit faire bon vivre, là-bas ... Vous approchez ... vous arrivez ... Il n'y a rien ... Du sable, des cailloux, des coteaux tristes comme des murs. Il n'y a rien d'autre ... Et, au-dessus de ce sable, de ces cailloux, de ces coteaux, un ciel gris, opaque, pesant, un ciel où le jour se navre, où la lumière pleure de la suie ... Il n'y a rien ... rien de ce qu'on est venu chercher ... [281]

Célestine et le Père Pamphile diffèrent seulement en ceci: ce dernier est un poète ignorant des réalités de la vie, Célestine, elle, n'ignore rien. La mort qui interrompt le moine dans sa course vers l'Idéal, épargne la bonne qui accepte cette réalité et s'en accommode du mieux qu'elle peut. Mirbeau plus âgé, plus désabusé aussi, vint à accepter peu à peu cette triste vérité. Il y a loin du cri d'espoir farouche de ses premiers romans. L'espoir, lentement, fait place au pessimisme, mais Mirbeau ne se résigne jamais complètement. "J'ai toujours eu la hâte

---

[280] Ibid., p.7.

[281] Ibid., 211-212.

d'être 'ailleurs,' dit Célestine, une folie d'espérance dans ces 'chimériques ailleurs', que je parais de la poésie vaine, du mirage illusoire des lointains ..."[282] Ici et là, à travers de sombres pages, nous nous rendons compte que la foi dans une humanité meilleure n'est point morte dans le coeur de Mirbeau. Le pessimiste est resté malgré tout un poète, comme ce moribond qu'il crée, moribond qui se rattache désespérément à sa croyance dans le bon. Mirbeau nous donne l'impression de ce jeune mourant qui sombre dans les ténèbres. Lui aussi se sentit peu à peu sombrer dans l'abîme du désespoir, mais comme le mourant de son livre, il croyait au plus profond de lui-même à la sensibilité des hommes, à cette sensibilité qui fait souffrir, mais qui est en même temps le signe infaillible de la bonté de l'âme.

Tout au long du livre, Célestine étale impudemment "les bosses morales, les plaies secrètes, les infamies et les rêves ignobles des honnêtes gens."[283] Dans les maisons respectées par la haute société, dans les cuisines où les domestiques médisent de leurs maîtres, dans les bureaux de placement, c'est toujours et partout la même horreur. Personne n'échappe à l'adoration du million, de la fortune ramassée par mille escroqueries, qui donne néanmoins à son possesseur une auréole de respectabilité. Les pauvres, eux, n'ont aucune ressource contre les maux dont ils sont

---

[282] Ibid., p.211.

[283] Ibid., p.33.

affligés. La religion même ne leur sert qu'à donner libre cours à leur haine accumulée, et au lieu de prier Dieu pour qu'il allège leur sort, ils viennent lui demander "quelque chose contre quelqu'un."[284] Mirbeau met tout le blâme de cette déchéance morale sur l'état de servilité des domestiques. Aucune oreille pour entendre leurs plaintes, aucune sympathie pour leurs tristesses. Tous les patrons sont des égoïstes qui exploitent honteusement les gens qui travaillent pour eux. Au contact de tant de cruauté, les domestiques se durcissent. Leur espoir se change en dégoût, puis en haine et finalement en révolte. Et cela est juste, dit Mirbeau. Les seuls coupables sont ceux qui privent l'homme de sa dignité, en le traitant pire qu'un animal. Ainsi le vol de l'argenterie des patrons de Célestine, est le résultat inévitable de leur attitude froide et hautaine. "En les dépouillant d'une partie de leurs biens, les bons voleurs ont rétabli l'équilibre."[285] Mirbeau prêche de nouveau la révolte ouverte, cette révolte qui résulte de l'impuissance à satisfaire les vices qu'ils observent quotidiennement, et qui sont en quelque sorte contagieux. L'âpre désir du gain et la malsaine passion de le garder jalousement enfoui sans en faire profiter ceux qui en ont le plus besoin, est la principale caractéristique du bourgeois. La perte de son bien le frappe plus durement que

---

[284] Ibid., p.75.

[285] Ibid., p.498.

la perte d'un être aimé, et c'est en le dépouillant de ce qu'il a de plus précieux qu'on lui fera peut-être comprendre son injustice. Et dans tous les milieux c'est la même chose, la haute société n'est guère plus noble que la bourgeoisie.

Célestine est la dernière héroïne créée par Mirbeau. Elle ne diffère guère de toutes celles qui l'ont précédée. Dans un épisode de ce livre, elle raconte sa liaison passionnée avec un jeune moribond. Célestine s'offre à lui, sachant qu'elle précipite sa mort. Tout comme Clara, dans Le Jardin des Supplices, elle éprouve lors de cette liaison des voluptés inconnues, rendues si violentes par la présence de la mort. "L'amour, lui dit son amant, c'est de la vie ... de la vie éternelle ... "[286] Pour elle, c'est de la mort. Et dans un moment d'exaltation suprême, elle embrasse le jeune homme d'un baiser monstrueux et pervers, pour avaler le poison mortel qui coule en lui. "La présence de la mort aux lits de luxure, dit-elle, est une terrible et mystérieuse excitation à la volupté."[287]

Célestine est également la seule héroïne en qui Mirbeau ait mis beaucoup de lui-même. Leurs haines sont les mêmes, leurs pensées également. Mirbeau va jusqu'à donner à son héroïne des qualités d'esprit qui ressemblent fort aux siennes: " ... je me rends compte que mon imagination excessive, grossissante et romanesque, me fait voir les

---

[286] Ibid., p.185.

[287] Ibid., p.189.

gens en trop beau ou en trop laid."[288] Mirbeau, lui, n'a montré les gens qu'en trop laid. Dans ce livre il fait défiler "dans un panorama monotone, les mêmes figures, les mêmes âmes, les mêmes fantômes."[289] A travers les yeux de Célestine, nous assistons à une "tragédie sociale, terrible, angoissante."[290] Et le message de ce livre peut se résumer dans les mots suivants de la femme de chambre, mots qui ressemblent à ceux de Jean Roule dans Les Mauvais Bergers:

> Je dis que, du moment où quelqu'un s'installe, sous son toit, fût-ce le dernier des pauvres diables, fût-ce la dernière des filles, je dis qu'il leur doit de la protection, qu'il leur doit du bonheur ..."[291]

A la base des livres de Mirbeau, nous trouvons toujours des événements de la vie réelle qui ont eu beaucoup d'influence sur lui. Il écrivit son premier roman après les fièvres de sa passion et de son désillusionnement. L'Abbé Jules et Sébastien Roch le purgèrent en quelque sorte des griefs accumulés lors de son enfance et de son adolescence. Le Jardin des Supplices, Le Journal d'une Femme de Chambre et Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique furent écrits durant l'Affaire Dreyfus. Et tous trois reflètent l'agitation et les rancoeurs de cette période. S'étant buté à l'indifférence des hommes, Mirbeau se vengea par sa plume. Les flots de sang du Jardin des Supplices, les détails

---

[288] Ibid., p.37.

[289] Ibid., p.489.

[290] Ibid., p.417.

[291] Ibid., p.351.

sordides du Journal d'une Femme de Chambre et les portraits caricaturaux des Vingt et un Jours d'un Neurasthénique, reflètent les sentiments intimes de l'homme qui désespéra souvent de ses semblables. Tout ce qu'il ressentit, toutes les injures qu'il ne put lancer à la tête de ses adversaires, il le mit dans ses livres. C'est une oeuvre de vengeance, mais dans laquelle percent ça et là des lueurs d'espoir. Une oeuvre dans laquelle nous entendons parmi les vociférations, l'appel angoissé d'une âme sensible.

Dans Le Journal d'une Femme de Chambre et dans Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique, Mirbeau reste avant tout journaliste, mais ce sera seulement avec le dernier de ces livres qu'il se décidera d'abandonner toute prétention à faire une oeuvre romanesque. Il sera lui-même le héros et l'observateur de son livre. Célestine est un prétexte pour surprendre les êtres sans masque, dans l'intimité de leur boudoir. Le reproche d'avoir écrit un livre de pornographie, que lui adressaient certains critiques, n'est guère justifiable. Il a écrit "une satire sanglante et saignante, une leçon d'humanité."[292]

Avec Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique, Mirbeau abandonne pour la deuxième fois les bourgades arriérées de Normandie. Le narrateur se trouve dans une ville d'eau des Pyrénées, et comme Célestine il fait défiler devant nos yeux une série d'êtres laids et vils. Les premières lignes du livre révèlent le mépris du narrateur

---

[292]Robert de Machiels, op.cit.

pour ces bourgeois qui voyagent simplement pour respecter un usage mondain. Le décor grandiose des montagnes contribue à l'état de marasme moral dans lequel le narrateur se sent sombrer. "Les montagnes, dit-il, dont je sens pourtant, aussi bien qu'un autre, la poésie énorme et farouche, symbolisent pour moi tout ce que l'univers peut contenir d'incurable tristesse, de noir découragement, d'atmosphère irrespirable et mortelle ... "[293] Mirbeau connaissait bien, pour l'avoir senti sur sa propre personne, cette neurasthénie qui s'empare de tout l'être et paralyse toute volonté. Dans une lettre à Edmond de Goncourt, écrite en 1896, il a ceci à dire: "j'ai vécu des jours désolés avec ma femme, malade, malade de cette inexplicable maladie qu'on appelle neurasthénie, ou anémie cérébrale, et qui détraque non seulement ceux qu'elle atteint mais ceux qui vivent à côté des atteints."[294] Et le narrateur dira: "je suis triste, triste, triste! Triste de cette tristesse angoissante et douloureuse qui n'a pas de cause, non, en vérité, qui n'a pas de cause."[295] Mirbeau n'a jamais, que je sache, fait un séjour prolongé dans les Pyrénées. C'est vers la Côte d'Azur qu'il se dirigeait pour guérir son corps malade. C'est de Menton, en 1896, qu'il envoie ces mots à

---

[293] Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique (Paris, 1919), p.2.

[294] Correspondance inédite d'Edmond de Goncourt. BNF, Naf 13622, feuillet 285.

[295] Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique, p.47.

Goncourt: "Vous me retrouverez dans un état fâcheux. Je suis un trois quarts phtisique, à peu près sourd, et complètement aveugle. Et encore il ne faut pas que je me plaigne, car je suis parmi les favorisés. Voilà comment le climat du Midi traite ceux qui vont lui demander la santé: il les tue."[296] C'est lors de ces séjours sans doute, que Mirbeau vit défiler devant ses yeux cette humanité qui fréquente les lieux à la mode, et qu'il enlaidit à sa façon. Le narrateur du livre annonce au début de son récit:

> Tout le monde est fort laid, de cette laideur particulière aux villes d'eaux. A peine si, une fois par jour, au milieu de tous ces masques épais et de tous ces ventres pesants, j'ai la surprise d'un joli visage et d'une svelte allure. Les enfants eux-mêmes ont des airs de petits vieillards. Spectacle désolant, car on se rend compte que partout les classes bourgeoises sont en décrépitude; et tout ce qu'on rencontre, même les enfants, si pauvrement éclos dans les marais putrides du mariage ... c'est déjà du passé! ... [297]

Et parmi ces gens le narrateur va en choisir quelques-uns au hasard. Il va nous présenter des êtres "ceux-ci grotesques, ceux-là répugnants, en général de parfaites canailles."[298] Et il va nous raconter à leur sujet "de peu édifiantes histoires, et des propos presque toujours scandaleux."[299] A travers les nombreuses figures

---

[296]Correspondance inédite d'Edmond de Goncourt. BNF, Naf 13622, feuillets 269-270.

[297]Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique, 4-5.

[298]Ibid., p.6.

[299]Ibid.

que nous rencontrons au long de ces pages, Mirbeau nous montre non pas des individus, mais selon les mots du narrateur, une collectivité. Et les mots qui précèdent Le Journal d'une Femme de Chambre s'appliquent aussi bien à ce livre-ci. Le narrateur ressent devant tous ces êtres cette tristesse et ce comique d'être un homme. Il répète d'ailleurs la même pensée en d'autres mots. Comme Célestine, il s'amuse à surprendre les hommes lorsqu'ils se débarrassent de leurs masques:

> ... le soir les murs s'animent ... ils parlent ... ils ont des voix, des voix humaines ... et ces voix, enfin vibrantes, m'apportent le bruit des passions, des manies, des habitudes secrètes, des tares, des vices, des misères cachées, toutes choses par où je reconnais et par où j'entends vivre l'âme de l'homme ... Non plus de l'homme en face de la montagne invisible et décevante, mais de l'homme en face de soi-même ... Les murs tressaillent de toute l'humanité qu'ils abritent, et qui m'arrive en quelque sorte, filtrée, débarrassée de ses mensonges, de ses poses ... Heures précieuses qui m'arrachent à mon accablement, à ma solitude, et qui me replongent dans ce comique immense et fraternel de la vie! ... [300]

Parmi les nombreuses médiocrités dont le narrateur nous révèle les vices ou la sottise, il suffira d'en choisir quelques-uns au hasard. C'est le docteur Fardeau-Fardat, qui préconise "l'inceste comme régénérateur de la race."[301] C'est la famille Tarabustin:

> M.Tarabustin souffre d'un catarrhe de la trompe d'Eustache; Mme Rose Tarabustin d'une hydarthose au genou; le fils, Louis-Pilate Tarabustin, d'une déviation du rachis: famille bien moderne, comme on voit.[302]

---

[300] Ibid., p.206.

[301] Ibid., p.27.

[302] Ibid., p.53.

Aux créations de son imagination, Mirbeau mêle des personnages réels, discutés dans les pages concernant l'Affaire Dreyfus. Et tous ces personnages ressemblent à Dickson-Barnell, milliardaire américain, qui, ayant éprouvé toutes les sensations possibles, en vient toujours à la même conclusion: "C'était infumable."[303] Ce slogan ne diffère guère de celui de M. Xavier du Journal d'une Femme de Chambre, qui répète à chaque occasion: "J'en ai soupé." La neurasthénie n'est pas guérissable, et le narrateur envahi par une paralysie de sa volonté, ne parvient pas à s'arracher à ce milieu qui le dégoûte. La longueur de son séjour et la variété de ses relations dans tous les milieux, servent de prétexte à Mirbeau pour discuter dans ces pages des choses qui lui tenaient à coeur. Il interrompt à plusieurs reprises son défilé de portraits caricaturaux. Et il prend comme cible la Comédie-Française:

> ... jamais rien de désordonné, de tumultueux, jamais cet imprévu que la vie donne aux expressions du visage, aux gestes, aux cris ... toujours le même tragique figé, toujours le même froid comique.[304]

En même temps Mirbeau répète son credo littéraire. Dans la tradition des écrivains naturalistes, il cherche à modifier les conventions démodées dans les arts. Il veut les rendre "plus logiques et plus belles, en les rapprochant le plus possible de la nature, de la vie, en dehors de quoi

---

[303] Ibid., p.144.

[304] Ibid., p.66.

il n'y a pas d'art ... en dehors de quoi il n'y a rien."[305] Ce sont ensuite des réminiscences de son passage dans la politique, son désillusionnement avec le suffrage universel, son dégoût des pratiques des candidats. C'est enfin une condamnation totale de la société, basée entièrement sur le vol. On le voit, Mirbeau se répète. Il déplore la déchéance de la prostituée, jetée sur le pavé par une société indifférente qui est seule coupable. Il déplore les lois qui sont "toujours faites pour les riches contre les pauvres."[306] Il plaint les filles-mères, obligées d'abandonner ou de faire disparaître leurs enfants, car la société, "la véritable infanticide,"[307] ne s'occupe pas de ces malheureuses. "Le mal, conclut Mirbeau, n'est pas en nous ... mais dans la constitution même de la société ... dans la barbarie et dans l'égoïsme capitaliste des lois qui ne protègent que les heureux ... "[308] Et dans un long discours d'un ouvrier affamé, Mirbeau rend public le rôle qu'il s'est assigné, le but vers lequel tendent tous ses efforts:

> Je veux, enfin, devenir un danger social ...
> Et j'irai, moi, pour le peuple de Paris, et pour les paysans que j'aime, j'irai, moi ... oui ... j'irai rendre visite à tous les députés et à tous les électeurs, fussent-ils cent millions, et je leur demanderai s'ils n'ont pas enfin fini de se f...de notre gueule à tous.(...)
> Et j'irai à Rome pour dire au Pape que le peuple

---

[305] Ibid.

[306] Ibid., p.307.

[307] Ibid., p.308.

[308] Ibid., p.309.

> de Paris et les paysans que j'aime ne veulent plus de son Eglise, de ses prêtres et de ses prières ... Et j'irai dire aux rois, aux empereurs, aux Républiques, que c'en est fini de leurs armées, de leurs massacres ... de tout ce sang, de toutes ces larmes, dont ils couvrent l'univers, sans raison ...
>
> Et je promènerai mon couteau et mes mains rouges sur toutes ces faces, dans tous ces ventres.
>
> Et ainsi sera accompli mon rôle de danger social ...[309]

Comme dans Le Journal d'une Femme de Chambre et dans Les Mauvais Bergers, Mirbeau reflète cette pensée: tous les êtres vivants ont droit à de la protection, à autant de bonheur qu'on peut leur en procurer. Comme le narrateur qui souffre de cauchemars, dans lesquels il lui est impossible de monter dans un train, ou de tirer un coup de feu, Mirbeau a dû se sentir cloué au sol, incapable d'accélérer le lent processus d'une amélioration sociale.

Dans Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique, Mirbeau incorpora plusieurs anecdotes dont il s'était déjà servi, ou dont il se servira de nouveau plus tard. Tel le récit du narrateur qui fait la connaissance d'un veuf qui voyage avec son fils. Cet homme est le symbole de la douleur humaine, et le narrateur ne trouve pas le mot "qu'il fallait à sa douleur! ... Mais qui donc, jamais, l'a trouvé cet insaisissable mot?"[310] Le même épisode, avec la même conclusion, avait déjà été raconté par Mirbeau dans un article du Gaulois, le 31 août 1887. Tel encore l'épisode de Jean Guenille, un mendiant, qui trouve sur la rue un

---

[309] Ibid., 331-332.

[310] Ibid., p.367.

portefeuille avec 10,000 francs, et qui, après l'avoir rendu au commissaire de police, est envoyé au dépôt pour vagabondage. Dans Le Portefeuille, comédie en un acte, présenté pour la première fois le 19 février 1902, Mirbeau dramatise le même incident.

Ce livre est à proprement parler une collection d'épisodes et de portraits, qui auraient pu faire chacun, un article de journal. Le fil qui tient tout cela ensemble, bien précairement d'ailleurs, est l'idée centrale que ce siècle est malade, et que tout y est névrose. La pensée de Mirbeau n'a pas évolué depuis le livre précédent. Il dit les mêmes choses, il présente les mêmes griefs et les mêmes espoirs. La fin des Vingt et un Jours d'un Neurasthénique est symbolique et ressemble à celle de Sébastien Roch. Le narrateur va passer quelque temps chez un ami qui habite un endroit isolé dans les montagnes. Cet homme a rompu tous les liens avec ses semblables, quand il s'est rendu compte de l'inanité de ses efforts, et quand l'idée de la mort s'est clairement présenté à son esprit. Le raisonnement qu'il se fait est le suivant:

> L'art est une corruption...la littérature un mensonge ...la philosophie une mystification... Je vais me rapprocher des hommes simples, des coeurs frustes et vierges... Il existe, sans doute, quelque part, dans des endroits purs, loin des villes, une matière humaine d'ou l'on peut faire jaillir de la beauté... Allons-y...cherchons-la!... Eh bien, non, les hommes sont les mêmes partout... Ils ne diffèrent que par les gestes...et, encore, du sommet silencieux ou je les vois, les gestes disparaissent... Ce n'est qu'un grouillement de troupeaux qui, quoiqu'il fasse, ou qu'il aille, s'achemine vers la mort... Le progrès, dis-tu?... Mais le progrès c'est, plus rapide, plus conscient, un pas en avant vers l'inéluctable fin... Alors,

> je suis resté ici où il n'y a plus rien que des cendres, des pierres brûlées, des seves éteintes, où tout est rentré, déjà, dans le grand silence des choses mortes!...[311]

Mirbeau est cet homme, comme il était Sébastien Roch. Mais il est aussi le narrateur comme il était Bolorec. Le dernier mot du narrateur exprime l'espoir toujours présent de Mirbeau: "J'ai commandé le guide qui doit me ramener vers les hommes, la vie, la lumière...Dès l'aube, demain, je partirai."[312] Comme lui, Mirbeau pousse toujours de l'avant. Quand il se sent envahi par le désespoir, quand il sent le frôlement de la mort, il fait un effort surhumain et s'arrache à cet état morbide, pour retourner vers les hommes et reprendre la lutte.

---

[311] *Ibid.*, p. 434.

[312] *Ibid.*, p. 435.

CHAPITRE IV

LE THÉÂTRE. DERNIÈRES OEUVRES.

Mirbeau avait affirmé à plusieurs reprises que le but de l'artiste était de reproduire la vie, que son devoir était d'être vrai.[313] Le théâtre lui semblait tout fait pour atteindre ce but. Dans une entrevue avec Paul Gsell, il exposa sa théorie et donna sa définition du théâtre:

> C'est au théâtre, me dit Mirbeau, qu'il y aurait le plus à créer.
>
> Il devrait être la peinture la plus fidèle de la vie, puisque ses moyens d'expression sont des personnages vivants, en chair et en os. Et pourtant il n'y a peut-être pas de genre plus gâté par la convention.
>
> Car, en somme, avant Henri Becque, il n'y a pas eu un seul auteur français qui ait mis en scène des figures réelles.
>
> Je ne parle pas des classiques, de Corneille, de Racine, qui n'ont fait que des bonshommes de carton... Jamais ils n'ont conçu des êtres vrais, complexes, risibles et misérables à la fois, avec des sauts de volonté et d'instinct, avec un tempérament physiologique, avec des tics même, comme tout le monde en a...
>
> Mais chez les auteurs modernes, c'est encore bien pis: leurs personnages moins solennels, sont encore plus faux!
>
> Ce sont toujours les mêmes marionnettes qui reparaissent:... C'est un personnel qui ne change pas. On le trouve chez Dumas fils: on le trouve chez tous nos auteurs...
>
> Et partout chez ces auteurs un dévergondage d'esprit vulgaire, un cliquetis de mots à la main, des assauts de calembredaines, des jacasseries qui n'ont pas le plus lointain rapport avec une conversation réelle.

---

[313] Gsell, op. cit.

> Ah! camper sur les planches les types pris sur le vif, semblables à tous ceux que nous voyons autour de nous, ridicules et grotesques le plus souvent, et sublimes quelquefois aussi!
>
> Mais quand on essaie...la critique crie à l'exagération, à la caricature!... Caricature?...peut-on jamais représenter l'humanité aussi bouffonne qu'elle l'est!... Exagération?... Sommes-nous capables, pauvres artistes, d'exagérer la formidable puissance de la réalité!...
>
> ...ces personnages-là les mettre aux prises avec toutes les préoccupations qui se heurtent dans nos cerveaux modernes, préjugés du passé, espoirs, rêves; traduire le tourbillonnement fou de l'existence!...
>
> Mais quand on essaie..., la critique prétend que l'on fait du <u>théâtre à coups de poing</u>!... Il règne sur toute notre époque un abominable idéal de pommade!
>
> Parler le langage, reproduire la mimique de la vie courante: point de discours, mais les mots, les exclamations, les gestes, les soupirs de chaque situation... Oh! je sais bien! c'est plus difficile que de s'en tirer par du bavardage... Quand on cherche la réplique exacte, brève, nerveuse que doit lancer un individu dans un cas donné et qui doit jaillir automatiquement de son âme même, on reste parfois des heures, des journées sans la trouver! ...
>
> Mais enfin voilà ce qui serait le vrai théâtre![314]

Mirbeau tenta de mettre sa théorie en pratique en écrivant neuf pièces entre 1897 et 1908. Le 29 avril 1898, quatre mois à peine après la représentation des <u>Mauvais Bergers</u>, Mirbeau fit donner au Théâtre-Antoine une pièce en un acte, <u>L'Epidémie</u>. La donnée en est fort simple: lors d'une session au conseil municipal d'une petite ville, le maire demande à ses associés une forte somme d'argent pour améliorer les conditions sanitaires des soldats qui sont stationnés tout près. Les conditions déplorables ont causé la mort d'un des soldats. Les membres du conseil refusent catégoriquement toute aide jusqu'au moment où ils apprennent la mort d'un bourgeois. Cette affreuse nouvelle les plonge dans la plus

---

[314] <u>Ibid</u>.

grande consternation, et tous sont d'accord pour voter les fonds qu'ils venaient de déclarer inutiles. On voit que Mirbeau satirise une fois de plus cet être exécrable à ses yeux: le bourgeois. Et tous les traits caractéristiques de ce bourgeois que nous trouvons ci et là dans son oeuvre, Mirbeau les réunit ici dans la personne du citoyen qui vient de mourir. La longue oraison funèbre du maire vaut d'être citée en partie, car le bourgeois mort représente non un individu, mais une collectivité contre les bas instincts de laquelle Mirbeau s'est battu pendant toute sa vie:

> Nous ignorons son nom...qu'importe? Nous connaissons son âme... Messieurs, c'était un bourgeois vénérable, gras, rose, heureux... Son ventre faisait envie aux pauvres... Chaque jour, à heure fixe, il se promenait, souriant, sur le cours, et sa face réjouie...son triple menton...ses mains potelées étaient pour chacun un vivant enseignement social... Il semblait qu'il ne dût jamais mourir, et pourtant il est mort... Un bourgeois est mort!...
>
> Messieurs...si le bourgeois dont nous déplorons la perte tragique et prématurée, ne se signala jamais à la reconnaissance de ses compatriotes et de la ville...par des libéralités matérielles...des actes directs de bienfaisance...ou par l'éclat d'une intelligence supérieure et l'utilité d'une coopération quelconque au développement de notre vie municipale...qu'il me soit permis néanmoins --et je crois être l'interprète des sentiments unanimes de notre chère population-- qu'il me soit permis, dis-je, de rendre à la mémoire de ce bourgeois inconnu... et si cher...la justice qui lui est due...
>
> Je me le figure ainsi...avec quelle émotion!... Courtaud et rondelet, il avait, entre des jambes grêles, un petit ventre, bien tendu sous le gilet... Sur le plastron de la chemise, son menton s'étageait, congrûment, en un triple bourrelet de graisse jaune...et ses yeux, au milieu des paupières boursouflées, jetaient l'éclat triste, livide et respectable de deux petites pièces de dix sous... Il était beau... Nul ne représentera plus exactement l'idéal que l'Economie politique, les gouvernements libéraux et les sociétés démocratiques se font de l'être humain, c'est-à-dire quelque chose d'impersonnel, d'improductif et d'inerte...quelque chose de mort qui marche, parle, gesticule, digère, pense et paie, selon des mécanismes

soigneusement huilés par les lois...quelque chose, enfin de fon-da-men-tal...qu'on appelle: un petit rentier.

Joseph, donc, en qui je veux considérer plus qu'un homme...un principe social...nous aura donné, toujours, l'exemple, le haut et vivifiant exemple d'une vertu --ah! bien française, celle-là-- d'une vertu précieuse entre toutes, d'une vertu qui fait les hommes forts et les peuples libres...l'Économie!... Joseph aura été, parmi nous, le constant, le vivant symbole de l'épargne...de cette petite épargne que nulle déception n'atteint, que nul malheur ne lasse...et qui, sans cesse trompée, volée, ruinée, ne continue pas moins d'entasser, pour les dépredations futures, au prix des plus inconcevables sacrifices, un argent...dont elle ne jouira jamais et qui jamais n'a servi, ne sert et ne servira qu'à édifier la fortune et assouvir les passions...des autres... Abnégation merveilleuse, Messieurs!... Tire-lire idéale...ô bas de laine! ...

Admirons-le, car jamais il ne goûta la moindre joie, ne prit le moindre plaisir... Même au moment de sa jeunesse ...il ne connut pas ce que les plus pauvres des mendiants connaissent parfois...une heure de bon temps! Il se priva de tout et vécut plus misérable que le vagabond des grandes routes, mais content dans son devoir accompli... Jamais, non plus, il ne voulut accepter un honneur, une responsabilité, dans la crainte d'avoir à payer cela par des obligations...des charges...des affections peut-être ...qui l'eussent distrait de son oeuvre... Et --ô sublime enseignement!-- plus il épargna, plus il se ruina...et plus il se ruina, plus il épargna encore!...[315]

Comme on le voit, Mirbeau s'est laissé emporter par son éloquence, et loin de camper des personnages pris sur le vif, il crée des abstractions et des symboles. Jules Lemaitre[316] reproche à Mirbeau de ridiculiser une classe sociale plutôt qu'un type moral. Car le bourgeois n'est pas seulement le petit rentier, c'est aussi le membre de l'opposition, le médecin de la ville, le maire. Mais s'il est vrai que

---

[315] L'Epidémie dans Théâtre, I, (Paris: Flammarion, 1921). Ce discours apparaît mot pour mot dans un conte: Monsieur Quart dans La pipe de cidre, (Paris: Flammarion, 1919). Ce conte ayant été publié apres la mort de l'auteur, nous ne savons s'il précede la pièce ou vice-versa.

[316] Jules Lemaitre, Les Contemporains (7e série; Paris: Boivin et cie., s.d.), p.303.

Mirbeau s'en tient dans cette pièce à la classe bourgeoise, il n'en est pas moins vrai qu'il a ridiculisé avec autant de violence des personnages de la haute société et de la noblesse, des soldats et des prêtres, qui se distinguent justement par un ou plusieurs des traits du bourgeois de l'Epidémie. Si cette pièce est considérée par elle-même, Lemaitre a raison. Dans l'ensemble de l'oeuvre de Mirbeau, L'Epidémie représente un épisode de plus dans sa lutte contre un type moral. Le grand défaut de Mirbeau dans cette pièce comme dans plusieurs autres, c'est que le polémiste succède au dramaturge. Mirbeau ne laisse rien à notre imagination et la polémique est insérée aux dépens de l'art. "Pourquoi commenter l'ironie des choses, demande St.-Auban. Inutile de me détailler Joseph au physique et au moral: je le devine, je le vois. La prédication succède à l'action, et M.Mirbeau cesse de peindre pour écrire!"[317]

Avec L'Epidémie, Mirbeau inaugure une esthétique spéciale. Les personnages ne sont plus tel ou tel individu, mais bien une synthèse de certaines opinions ou de certains sentiments. Selon Ernest Gaubert on voit dans cette pièce "tout ce que M.Jules Romains croit avoir inventé et qu'il nomme l'Unanimisme."[318] Il est vrai qu'à partir de cette date la collectivité fut une des grandes préoccupations de Mirbeau. C'est surtout dans l'Affaire Dreyfus qu'il convient d'en rechercher la cause. Mirbeau avait été horrifié par la puis-

---

[317] Emile de Saint-Auban, op. cit., p. 92.

[318] Gaubert, op. cit.

sance de la presse à créer une atmosphère contagieuse de haine et de méfiance. Dans Le Journal d'une Femme de Chambre, Joseph, le féroce antisémite, représente lui aussi une collectivité, et dans Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique, Mirbeau nous prévient dès le commencement que les personnages ne sont pas des individus. Il fallait un adversaire puissant pour satisfaire à la soif de vengeance de Mirbeau. La collectivité lui parut digne de sa colère.

Notons ici un épisode peu connu,[319] tout à la gloire de Mirbeau qui ne refusa jamais de venir en aide à ceux qui en avaient besoin. A la prière des organisateurs du Théâtre-Civique, Mirbeau consentit à tenir un rôle dans sa pièce. Le bénéfice de la soirée devait être donné à un confrère qui venait de passer une année en prison, pour délit de presse. Deux répétitions eurent lieu dans le bel appartement de Mirbeau, Avenue de l'Alma. Il prit le rôle principal, celui du maire. Et s'il connaissait mal ses répliques, il a dû connaître de beaux moments dans le discours d'adieu à Joseph. Selon un compte-rendu du Soir, Mirbeau tint le rôle "avec un naturel parfait et une autorité inattendue."[320] Il ne faut pas trop s'étonner si l'auteur du Comédien consentit à monter sur les planches. On avait fait appel à sa bonté, et depuis son article, Mirbeau avait compris que le théâtre, le vrai, pouvait servir à sa cause.

---

[319] Nous devons ces renseignements à l'article de L.-A. Lichy, "Octave Mirbeau, comédien," Nouvelles littéraires (1er octobre 1932).

[320] Ibid.

En 1901, Mirbeau fit représenter deux autres pièces en un acte: Amants en juillet et Vieux Ménage en octobre. Mirbeau appelle la première de ces pièces une saynète. Elle est tout au plus une fantaisie de l'auteur qui ne mérite pas qu'on s'y arrête longuement. Au lever du rideau le Récitant présente un décor classique pour les amoureux, et en effet l'Amant et l'Amante font leur apparition, s'installent sur un très vieux banc de pierre et remplissent à la lettre les prédictions du Récitant:

> Ai-je besoin de vous révéler que tout à l'heure parmi cette nuit frissonnante, --ô mélancolie des coeurs amoureux!-- l'amant, selon l'usage, viendra s'asseoir sur ce banc, près de l'amante, et que là, tous les deux, tour à tour, ils murmureront, gémiront, pleureront, sangloteront, chanteront, exulteront des choses éternelles...[321]

Vieux Ménage, comédie en deux scènes, est la peinture attristante de l'égoïsme engendré par la vieillesse et la maladie. Il s'agit d'une scène de ménage prise sur le vif. La femme reproche à son mari de ne pas s'occuper d'elle. Il lui reproche d'avoir gâché sa vie. Ensuite la femme redevient douce et docile et conseille à son mari de prendre une maîtresse. La progression de la scène est habilement menée, car on ne s'aperçoit pas immédiatement des motifs de l'épouse. Le fait qu'elle ne fait cette suggestion que pour son confort personnel, pour que son mari laisse les bonnes en paix, est une révélation aussi intéressante qu'inattendue. Un deuxième élément de la pièce est l'attaque voilée contre le masque de respectabilité du mari, ancien magistrat catholique, membre de

---

[321] Les Amants dans Théâtre, III (Paris: Flammarion, 1922).

l'opposition. Le vieillard se livre à des débauches honteuses, connues seulement de sa femme. L'intérêt dramatique de Vieux Ménage réside dans la révélation graduelle du caractère de l'épouse. Ses plaintes suivies de sa résignation ne sont qu'un prélude à la grande scène où elle se révèle tout entière. Son désir de mourir à la fin, lorsque son mari quitte le jardin et que la bonne ne répond pas à ses appels, amplifie le tragique de la vieillesse malade et solitaire. Ces deux êtres qui ont passé leur vie côte à côte, sont devenus des étrangers l'un pour l'autre.

Le Portefeuille, comédie en un acte et sept scènes, fut représenté au Théâtre de la Renaissance le 19 février 1902. "C'est dans la vie que j'ai pris le sujet du Portefeuille, écrit Mirbeau. Un fait divers que tous les journaux publièrent fut mon seul inspirateur."[322] Il est curieux de remarquer quels éléments Mirbeau ajoute à l'épisode raconté dans Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique, pour en faire une pièce de théâtre. D'abord, il a créé deux nouveaux personnages, M.Maltenu et Flora Tambour. Le premier sert de prétexte à maltraiter la presse. Il a écrit un article sérieux sur la police en Patagonie, mais ne parvient pas à le faire publier car il manque de "mousse." M.Maltenu est aussi un prétexte pour interjecter quelques remarques sur la popularité du vaudeville à Paris, et sur l'absence de vrai théâtre:

> Le Commissaire: --Peuh!... Bien décevant, le théâtre ... Je trouve que le théâtre se traîne, Monsieur Jérôme

---

[322] Journal (23 février 1902).

Maltenu, dans des redites fatigantes...dans des banalités ...oiseuses... On n'y attaque pas assez de front la question sociale, que diable!...

M.Maltenu: --Ah! si nous en faisions, nous autres, du théâtre...nous qui vivons avec la question sociale... constamment...

Le Commissaire: --Maritalement...même...on peut le dire...Parbleu!... Du sentiment... Des couchages...de l'adultère...je t'adore...prends-moi...donne-moi tes lèvres...tant qu'on veut... Des réformes...des idées... jamais!...

Tout est en décadence, Monsieur Maltenu...la presse ...le théâtre...le goût public...[323]

Flora Tambour sert uniquement au développement de la personnalité du commissaire. Cet être parfaitement odieux dans ses relations avec Flora et avec ses subordonnés, tient dans ses mains le destin des malheureux. Lui non plus, n'est pas un individu, mais bien la synthèse de la cruauté, du manque de compréhension, de l'absence de toute humanité qui caractérisent beaucoup de ses semblables. L'observation que le commissaire adresse à Jean Guenille, le frère du Crainquebille d'Anatole France, nous montre clairement à quel personnage nous avons affaire: "Il ne s'agit pas d'être honnête..., dit-il. Personne ne vous demande d'être honnête, Jean Guenille. Il s'agit seulement de respecter la loi...ou de la tourner...ce qui est la même chose."[324] La réponse de Jean Guenille résume admirablement l'amertume de Mirbeau: "J'entends bien... Oui...oui... Mais il faut être riche pour ça..."[325]

Dans Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique Mirbeau fait le portrait d'un clubman parisien, Arthur Lebeau,

---

[323] Le Portefeuille dans Théâtre, II.

[324] Ibid.

[325] Ibid.

qui veut redonner du lustre à la profession de cambrioleur. Le raisonnement qu'il se fait est simple: comme le vol est l'unique préoccupation de l'homme, et que toutes les activités humaines ont à leur base le vol, ayons le courage de nos opinions et faisons-nous voleurs. Dans Scrupules, pièce en un acte représentée pour la première fois au Grand-Guignol en mai 1902, Mirbeau reprend ce personnage. Cette fois il se contente de l'appeler le Voleur. Celui-ci, accompagné de son valet de chambre, vient cambrioler l'appartement d'un homme riche. Surpris au milieu de son opération, il engage avec le Volé une conversation édifiante au cours de laquelle il se justifie. Tout cela se passe entre gentlemen, Voleur et Volé se quittent en amis. Il y a peu d'intérêt dramatique dans cette satire sociale. Le Volé n'est guère nécessaire, le valet de chambre non plus, mais il faut bien que le Voleur expose son point de vue à quelqu'un. Il raconte au Volé l'histoire de sa vie. Il débute dans le haut commerce, mais les ruses et les tromperies que cela exige répugnent à son instinctive délicatesse, à sa nature franche empreinte de scrupules. Ensuite c'est la finance, puis le journalisme et enfin la politique. Et partout c'est la même chose. Le Voleur aurait pu chercher les faveurs des femmes à la mode, ou se faire recevoir dans un cercle coté, seulement il a trop de scrupules. Et il termine l'exposé de sa vie en répondant ceci au Volé, qui lui demande s'il est heureux:

Autant que l'on peut l'être dans une société mal

> faite, où tout vous blesse, et qui ne vit que de mensonges. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ma conscience délivrée ne me reproche plus rien ... car de tous les êtres que j'ai connus, je suis le seul qui ait courageusement conformé ses actes à ses idées et adapté hermétiquement sa nature, à la vraie signification de la vie ... si tant est que la vie ait une signification ...[326]

Comme pièce de théâtre, Scrupules n'est point une réussite. L'intérêt dramatique y est complètement absent, et le message est clair après la première réplique du Voleur.

La dernière pièce en un acte, Interview, représentée pour la première fois en février 1904, n'est guère meilleure. La première scène montre les maux de l'alcoolisme. Dans la deuxième scène l'interviewer en chef du Mouvement harcèle Chapuzot, un patron de bistrot, de questions que ce dernier ne comprend pas. Un homme du même nom a assommé sa femme avec une bouteille. L'interviewer refuse d'admettre qu'il a tort et essaie de faire confesser le patron ahuri, qui d'ailleurs n'est pas marié. C'est à la presse que Mirbeau s'en prend ici. La presse, dit l'interviewer, "est la grande force moderne ... la grande éducation ... moderne ... la conscience universelle ... Elle dénonce ... juge et condamne."[327] Ensuite l'interviewer loue les récentes découvertes du docteur Cesare Lombroso qui a prouvé que tous les hommes de génie étaient des brutes et des assassins, et que la pauvreté était une névrose guérissable.[328] Tout

---

[326] Scrupules dans Théâtre, II.

[327] Interview dans Théâtre, II.

[328] Cette thèse est également ridiculisée dans Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique.

cela ne tient pas ensemble.

Ce n'est pas dans ces petites pièces qu'il convient de chercher le talent dramatique de l'auteur. Il faut les considérer plutôt comme des essais dans lesquels Mirbeau a fixé une fois de plus le comique et le tragique de l'humaine condition. En 1904 il fit publier ces six pièces sous le titre de Farces et Moralités, et c'est ainsi qu'il convient de les prendre. La caricature du bourgeois, la duperie de l'amour, les bas instincts, l'absurdité des lois, l'injustice sociale et la toute puissance de la presse, voilà les sujets que Mirbeau aborde dans ces tableaux souvent décousus. Les dialogues sont calqués fidèlement sur le langage populaire, mais les personnages n'en sont pas pour cela plus réels. L'invraisemblance des situations et l'exagération des personnages aboutissent à la caricature, et quoi qu'en ait dit Mirbeau, cette caricature qui déforme l'humanité nous cache la réalité. Mirbeau savait parfaitement que le théâtre tel qu'il le rêvait était difficile à créer dans les conditions contemporaines. Il en blâme le public de son temps, ce public avide de plaisir facile, qui n'était pas prêt pour la vérité telle que Mirbeau la voyait, ce public enfin qui s'entassait dans les théâtres de variétés où il allait applaudir des vaudevilles. Déjà en 1888 Mirbeau avait écrit ces mots à Edmond de Goncourt:

> Non, mon cher maître, le théâtre tel que vous l'aimez, et tel que nous le rêvons, est impossible. Et les chefs-d'oeuvre n'y peuvent rien. Pour le conquérir et pour l'imposer, il faut conquérir et imposer un tas de choses que nous ne sommes pas prêts

> d'avoir. Il faut un public nouveau qui ne pourra se former que par une complete révolution sociale, une refonte entière de nos lois et de nos moeurs. Tout se tient. Le théâtre, c'est comme le mariage, c'est comme les testaments, la propriété, le militarisme, la magistrature, c'est comme toutes les vieilleries au milieu desquelles nous vivons. Pour qu'Albin Valabrègue disparaisse, il faut que tout cela disparaisse. En attendant, Germinie Lacerteux aura toujours tort devant les Surprises du Divorce. Vous êtes en avance de cent ans.[329]

C'est donc à cette refonte sociale que Mirbeau vise en attaquant les bases mêmes de la société: ses valeurs et ses institutions. Mais il voulut faire davantage, il voulut peindre la vie et les êtres tels qu'il les voyait. Malgré ses bonnes intentions, il ne parvint pas à créer dans les Farces et Moralités des êtres en chair et en os. Les créations de Mirbeau n'ont pas de vie qui leur est propre, c'est toujours lui que nous entendons: "(Mirbeau) fait dire aux personnages ce qu'il pense d'eux-mêmes. Et comme ce que Mirbeau en pensait était toujours excessif, il s'ensuit une déformation caricaturale, parfois comique, parfois burlesque, jamais banale."[330] Selon Monsieur Bauër, Mirbeau ne fit que transposer sur scène le fond de ses conversations. A en juger par les anecdotes qui courent à son sujet et par de nombreux passages dans ses livres qu'il dramatise, cela paraît plus que probable. Et comme ses amis l'admiraient tout en notant ses excès, nous sommes portés à admirer dans ses actes bouffons le sens de la caricature. Seulement, il n'était pas nécessaire de

---

[329]Correspondance inédite d'Edmond de Goncourt. BNF, Naf 13622, feuillet 265.

[330]Bauër, Les Annales, 106 (août 1959).

recourir au théâtre pour prouver ce talent. Mirbeau nous en avait déjà donné la preuve éclatante. D'ailleurs, nous pourrions sans difficulté intégrer ces actes dans des livres comme Le Journal d'une Femme de Chambre ou Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique. D'autre part, nous pourrions facilement prendre quelques épisodes de ces livres et les représenter sur scène sans effectuer des changements considérables. Tout cela revient à dire que entre Les Mauvais Bergers et Les Affaires sont les Affaires, Mirbeau n'a pas fait de théâtre à proprement parler. Cela revient à dire aussi que les livres de Mirbeau cités ci-dessus, et d'autres qui suivent, sont pour la plus grande partie un assemblage de farces et de moralités qui annoncent et confirment le grand talent caricaturiste de l'auteur.

Le chef-d'oeuvre dramatique de Mirbeau, c'est Les Affaires sont les Affaires. Du petit conte Agronomie des Contes de la Chaumière, Mirbeau a créé une oeuvre qui a immortalisé son nom. L'ébauche d'Isidore Lechat commencée dans le conte prend forme dans la pièce, et Lechat devient pour la première fois dans le théâtre de Mirbeau un personnage vivant autour duquel se déroule une action suivie. Il y a peu de polémique dans la pièce et l'art y gagne énormément. Pour la première fois et pour la dernière, Mirbeau a fait du vrai théâtre. Sa dernière pièce, Le Foyer, n'égale nullement son chef-d'oeuvre, car de nouveau, il se fait ouvertement pôlémiste et moralisateur. Ici, Mirbeau s'est contenté de peindre et il a réussi à donner à son personnage

central un relief étonnant. L'action est rapide, l'intérêt dramatique ne faiblit pas un seul instant. Nous faisons la connaissance de Lechat avant son entrée en scène, par la description que nous en donne sa fille Germaine. Nous assistons aussi à un épisode douloureux, où un vieux jardinier, chassé de la maison parce que sa femme est enceinte, vient faire ses adieux à la jeune fille. Mme Lechat, une brave bourgeoise qui vit en étrangère dans un monde qu'elle ne comprend pas, ajoute ceci au portrait que nous nous faisons de son mari:

> Il est vaniteux...gaspilleur...insolent...inconsidéré ...menteur...oui, il est menteur...et fou aussi quelquefois ...c'est possible...Il renie souvent sa parole...il aime à tromper les gens?...Dame!...dans les affaires... Mais c'est un honnête homme...[331]

Ce portrait est complété par Lucien Garraud, un jeune chimiste qui travaille pour Lechat et qui est l'amant de Germaine. Selon lui, Lechat n'est pas une personne méprisable, mais bien un homme comme un autre qui se caractérise par un besoin d'idéal. Cet idéal c'est la joie de l'obstacle franchi. Mais Lechat est un frénétique et son idéal fait de lui une force destructrice. Néanmoins c'est le seul personnage de la pièce qui vive en parfait accord avec lui-même, car ses actions répondent toujours à ses idées. Il est fier de son succès, il se vante de ses réussites même si elles ont coûté la vie à ses adversaires. Lechat est un lutteur infatigable qui ne trouve point d'adversaire à sa taille.

---

[331] Les Affaires sont les Affaires dans Théâtre, I, I.1.

Il est toujours prêt à se plonger dans le seul monde qu'il connaisse, celui des affaires. Les affaires sont sa vie, il ne connaît rien d'autre. Pourtant il a un rêve lui aussi, mais comme la plupart des rêves, celui-ci est irréalisable. Son projet de supprimer les colonies --et partant les guerres-- en plantant chez lui certains produits qu'il fallait aller chercher dans d'autres pays, est évidemment absurde. Mais ce projet contribue à rendre Lechat plus humain, car il est, lui aussi, faillible. Les événements se succèdent rapidement les uns aux autres. Germaine supplie son amant de l'emmener de ce château dont elle a horreur. Entre-temps Lechat avait négocié un marché avec son voisin, et Germaine en était le prix. La révolte et le refus hautain de sa fille à entrer dans ses combines, sont un coup dur pour le père et pour l'homme d'affaires. Et lorsque Lechat apprend la mort du fils ingrat qu'il adorait pourtant, il s'effondre. Sa douleur ne l'empêche cependant pas de redevenir pendant un court instant l'homme d'affaires et de déjouer les plans de deux escrocs qui voulaient profiter de ses malheurs.

Il y a dans cette pièce deux grandes scènes. La première est l'entrevue de Germaine et de Lucien Garraud, dans laquelle elle lui demande de l'emmener. Au contact de son père, sa joie de vivre s'est changée en souffrance, son amour est devenu de la révolte, puis de la haine. Germaine aspire à l'absolu et rien, pas même les remontrances de Lucien qui lui dit que l'absolu n'est pas dans la vie, ne parvient à la détourner de son rêve. La souffrance d'entretenir un rêve au-

dessus de l'humanité accable la jeune fille. Lucien fait contre-partie à Germaine. Il connaît la vie et essaie de faire comprendre à sa maîtresse qu'elle retrouvera partout --sous d'autres formes-- ce qu'elle a vu au château. L'âme de l'homme, lui dit-il, est toujours la même:

> C'est la pauvre âme humaine avec ses appétits, ses intérêts, ses passions destructives...ses incohérences... ses crimes...oui!...mais avec la lourde fatalité de ses misères aussi... Et il faut la plaindre...plus qu'il ne convient de la haïr... Car on ne sait pas... Chez l'homme le plus déchu...chez le criminel le plus endurci...il y a toujours...pour qui sait voir..,une petite lueur... par où s'ouvre le chemin de la pitié!...[332]

C'est dans ce long dialogue où s'affrontent deux points de vue différents, que nous retrouvons de nouveau Mirbeau. Le dialogue entre Germaine et Lucien est en fait un dialogue entre Mirbeau idéaliste et Mirbeau désabusé, vieilli. Mais cette fois la voix de Mirbeau est habilement cachée. Il a bel et bien réussi à créer des êtres qui ont leur propre vie. Mirbeau a réussi à faire mouvoir ses personnages sans que nous voyions les fils qu'il tient en main.

La deuxième grande scène prend place au dernier acte entre Lechat et son voisin, le marquis. Ici Mirbeau impose pendant un moment sa présence, il retombe dans la polémique. La noblesse appartient au passé, dit Lechat au marquis. Elle est morte pour ne pas avoir été pratique dans une société qui l'est, pour ne pas avoir reconnu la première loi de la vie: le travail. L'Eglise, elle, est tout autre chose. Bien qu'anticlérical, Lechat voit qu'elle a suivi l'évolution de

---

[332] Ibid., II, 5.

l'histoire et qu'elle s'est intégrée dans le monde moderne:

> L'Eglise est dans le mouvement moderne, elle... Loin d'y résister, elle le dirige...et elle le draine à travers le monde... Elle a une puissance d'expansion, de transformation, d'adaptation, qui est admirable...une force de domination qui est justifiée, parce qu'elle travaille sans relâche...qu'elle remue les hommes...l'argent...les idées ...les terres vierges... Elle est partout...aujourd'hui ...elle fait de tout... Elle n'a pas que des autels où elle vend de la foi...des sources miraculeuses ou elle met de la superstition en bouteille...des confessionnaux où elle débite de l'illusion en toc et du bonheur en faux ... Elle a des boutiques qui regorgent de marchandises... des banques pleines d'or...des comptoirs...des usines... des journaux...et des gouvernements, dont elle a su faire jusqu'ici ses agents dociles et ses courtiers humiliés...[333]

Ensuite Lechat justifie la place de l'homme d'affaires dans la société. Et il donne les mêmes arguments que Hargand dans Les Mauvais Bergers: il s'enrichit, il est vrai, mais il crée également du bien-être autour de lui. Dans ce dialogue Lechat nous étonne beaucoup. Rien de ce qui précède ne nous avait préparés à la noblesse d'esprit dont il fait preuve ici. C'est l'unique moment de la pièce où l'homme d'affaires sort de son rôle, où nous entendons clairement l'auteur parler. A cette défaillance près, la pièce est admirable dans son unité. Que Lechat soit sur scène ou non, il est toujours présent.

Tous les critiques du temps, à l'exception de critiques catholiques comme François Veuillot,[334] acclamèrent Les Affaire sont les Affaires comme une pièce classique de grande envergure. Et le mot classique peut en effet s'appliquer à

---

[333] Ibid., III, 2.

[334] François Veuillot, "Les Affaires sont les Affaires," Revue du Monde Catholique, 154 (1903), 740-750.

cette pièce. L'action, dit Etienne Briçon,[335] est le déroulement d'un drame simple, l'intrigue est l'enchevêtrement d'une aventure dont un auteur a créé les complications. Le théâtre classique penche vers la première manière, le théâtre romantique vers la deuxième. Dans la pièce de Mirbeau nous voyons se dérouler sous nos yeux le drame d'Isidore Lechat qui en un jour a tout perdu: ses enfants et les rêves qu'il fondait sur eux. Avec Lechat, Mirbeau a créé un personnage qui emplit entièrement la scène et c'est à son drame que nous assistons, et rien qu'à cela. Lechat est un destructeur et il est détruit: là est la détermination de son caractère. La tragédie vient du fait qu'il détruit précisément ce qu'il aime pour avoir manqué d'humanité. Mais il serait faux de penser que Mirbeau a écrit une pièce à thèse. Il a peint magistralement un caractère auquel il a donné un grand relief. Lechat évolue dans une atmosphère hors de laquelle il ne pourrait vivre, et chacun des actes de la pièce, dit René Doumic,[336] "tendra beaucoup moins à nous présenter un des moments d'une action qu'à nous faire apercevoir M.Lechat sous chacun des aspects de son intéressante personnalité."

Pour une fois Mirbeau était content de sa pièce, car il avait réussi à suivre ses préceptes. Il sentait qu'il était enfin arrivé à créer un personnage vivant. Voilà ce qu'il dit à Eugène Montfort:

---

[335] Etienne Briçon, "Au Théâtre-Français: Les Affaires sont les Affaires," Grande Revue, 26 (1903), 178-189.

[336] René Doumic, "Les Affaires sont les Affaires," Revue des 2 Mondes, 15 (1903), 446-458.

> C'est pourtant une pièce, ça! Dieu sait si je me méfie de moi-même, si je suis inquiet, si j'hésite sur ce que je fais. Mais ça, j'en suis content, il n'y a pas, mes personnages vivent... C'est une vraie pièce. On n'en a peut-être pas bâti une comme ça depuis cinquante ans.[337]

Il est arrivé à ce résultat parce que "les événements sont subordonnés à la vie morale des personnages."[338]

La dernière pièce de Mirbeau, Le Foyer, écrite en collaboration avec Thadée Natanson, n'est pas si bonne. Mirbeau attaque ouvertement les entreprises de charité. Le Foyer, fondé par le baron Courtin, est une maison qui recueille de jeunes enfants et des adolescents sans famille. Les pensionnaires y sont exploitées honteusement. La directrice est un personnage odieux qui punit impitoyablement celles qui ne se plient pas à ses désirs pervers. Et tous les personnages de la pièce sont des canailles qui ne pensent qu'à leurs propres intérêts. Biron, l'ancien amant en titre de la baronne, essaie tout au long de la pièce de la reconquérir. L'occasion s'en présente lorsque plusieurs scandales du Foyer sont à la veille d'être rendus publics. Une petite fille, oubliée par la surveillante dans un placard, meurt des suites de sa claustration. Lorsque le baron veut renvoyer la directrice pour apaiser la presse, elle lui rappelle qu'il a escroqué de fortes sommes d'argent et qu'il n'est guère en mesure de se débarrasser d'elle. Pour éviter le scandale, Courtin doit

---

[337]Eugène Montfort, "Avec Mirbeau," Mercure de France, 121 (1917), 414-425.

[338]Paul Flat, "Octave Mirbeau," Revue bleue (mai 1913), 683-685.

produire la somme qu'il a volée. La seule personne en état de l'aider est justement Biron, et Courtin pousse sa femme à aller se vendre au financier une fois de plus. A la fin de la pièce le Foyer passe dans les mains d'un ancien adjudicateur de prison, et Biron emmène en croisière la baronne, son dernier amant, et le baron qui doit rédiger un discours sur les Prix de vertu. Le seul personnage de la pièce qui montre quelque humanité, et il est en cela le porte-parole timide de Mirbeau, est d'Auberval, le jeune amant de la baronne. Cependant son rôle dans la pièce n'est pas très important, il sert surtout à faire ressortir les qualités odieuses que Mirbeau reproche au baron et à ses semblables. Ainsi dans la conversation qui suit:

> D'Auberval: --Croyez-vous, monsieur le baron, que les pauvres ne finiront point par se révolter un jour, contre cette charité qui entretient leur misère, pour sauvegarder les richesses des riches?...
> Biron: --C'est inouï!... Mais, éminent sociologue, les pauvres sont justement les pauvres, parce qu'ils sont incapables de se révolter... Ils n'ont même pas le temps d'y songer... Le travail, la misère, ça abrutit...
> Courtin: --Mais les pauvres sont contents de leur sort ... Ils ne demandent rien.[339]

La théorie du baron est bien simple, comme on le voit. Il est beaucoup moins important, dit-il, de faire le bien que de taire le mal. La directrice du Foyer seconde bien les vues du baron. Elle aussi a des idées bien arrêtées sur l'éducation qu'il convient de prodiguer à ses pensionnaires:

> **Rambert:** --On n'élève pas, comme des enfants de millionnaires, comme des filles de marquises, des petites malheureuses condamnées à rester, toute leur vie, ouvrières

---

[339] *Le Foyer* dans *Théâtre*, III, I, 4.

> ou domestiques. Il faut les préparer à la misère qui les attend... L'exemplarité... Les punitions et les récompenses...avec l'exemplarité...toutes les religions, toutes les morales...toute la vie repose là-dessus...depuis le catéchisme avec l'Enfer, et le Paradis, jusqu'à la loi avec les prisons, les médailles, la Légion d'honneur.[340]

En somme tous les personnages suivent à leur manière le précepte énoncé par Biron: "Dans la vie, il faut se tirer d'affaire, voilà tout."[341]

Mirbeau et Natanson eurent beaucoup de mal à faire représenter leur pièce. La première version confiée à Jules Claretie, de la Comédie-Française, comptait quatre actes. Claretie refusa la pièce en donnant comme prétexte le deuxième acte qui n'ajoutait rien au développement de l'intrigue. Cependant son refus provenait surtout du fait que ce deuxième acte qui se passe à l'intérieur du Foyer était trop choquant. Nous voyons se dérouler sous nos yeux les infamies dont nous avions déjà entendu parler, et la scène qui choqua par dessus tout Claretie est celle où la directrice essaie de séduire une de ses pensionnaires. Les auteurs refirent leur pièce en supprimant cet acte, et en insérant l'épisode de la mort de la petite victime dans le premier acte. Ils se contentèrent de faire allusion aux amitiés particulières de la directrice. La visite d'une duchesse qui permet aux auteurs de nous emmener au Foyer est simplement annoncée par la directrice au premier acte. Une autre raison, et non la moindre, du refus de Claretie fut que Mirbeau avait tenu à faire du baron un académicien

---

[340] *Ibid.*, II, 8.

[341] *Ibid.*, III, 8.

et qu'il ne voulait pas en démordre. Claretie alla même jusqu'à permettre à Mirbeau de faire du baron un candidat à l'Académie, mais ce fut en vain. Mirbeau retira la pièce de la Comédie-Française pour la confier à Sacha Guitry, du Théâtre de la Renaissance. Ce dernier se récusa peu après. Les auteurs relurent leur pièce à Claretie qui cette fois l'accepta sans modifications, puis prit peur et après dix-sept répétitions exigea des changements. Sur ce, Mirbeau et Natanson intentèrent un procès à la Comédie-Française, et réclamèrent trois cent mille francs de dommages-intérêts.[342] Ils gagnèrent leur procès et la pièce fut jouée par autorité de justice sur la scène de la Comédie-Française le 7 décembre 1908. Il avait fallu deux ans pour en arriver là. Le scandale qui précéda la première du Foyer valut aux auteurs un immense succès. Mais la plupart des critiques furent déçus, ils s'attendaient sans doute à ce que Mirbeau surpassât le succès spectaculaire des Affaires sont les Affaires.

Le Foyer est selon les mots de Natanson une pièce théorique. "Nous avons voulu dévoiler, dit-il, les abus de la fausse philanthropie et plaider en faveur de la justice contre l'hypocrite charité."[343] En ceci les auteurs ont réussi. Mais ils ne sont pas arrivés à créer un seul personnage vivant, "leur fureur se rue indistinctement sur tous les personnages,

---

[342] Ces renseignements sont tirés de Pierre Brisson, Le Théâtre des Années Folles (Genève: Ed. du milieu du monde, 1948), p. 21.

[343] Cité par Jacques Copeau, Critiques d'un autre temps (7e éd.; Paris: Nouv. revue française, 1923), p. 31.

elle ne tient plus compte des réalités, elle fausse, elle assombrit les formes et les couleurs."[344] Mirbeau avait fondé de grands espoirs sur Le Foyer. Il voulait comme toujours, faire de la vie:

> Je fais une pièce avec Thadée Natanson. Il est prodigieux... Un homme de théâtre...extraordinaire...comme quelqu'un qui n'a jamais fait du théâtre... Nous nous comprenons...jamais je n'ai rencontré cela...étonnant!... Et vous savez, là-dedans, il n'y aura que de la vie, de la vie. Je lis bientôt à Claretie, il va être épouvanté... il y a là un académicien...une crapule!...[345]

Les auteurs approchent de la vie dans le ton parlé, mais c'est tout. Les situations sont artificielles au possible. Et ceci parce que Le Foyer n'est pas une forte comédie comme l'était Les Affaires sont les Affaires, mais plutôt un pamphlet. Le Foyer n'ajoute rien à la gloire de Mirbeau. Tout au plus cette pièce confirme-t-elle ses dons de satiriste.

En faisant de la caricature, c'est-à-dire de l'exagération, Mirbeau n'a réussi qu'à représenter l'humanité telle qu'elle lui apparaissait. Et comme la plupart de ses pièces font de la polémique, elles ont disparu en même temps que les conditions qu'elles satirisent.

En 1905 Mirbeau se mit à composer des notes de voyage qu'il publia trois ans plus tard sous le titre de La 628-E8. La longue dédicace à Fernand Charron, constructeur de l'automobile numéro 628-E8, nous apprend le grand enthousiasme avec lequel Mirbeau accueillit ce mode de transport. Il fut parmi

---

[344] Adolphe Brisson, Le Théâtre (4e série; Paris: Flammarion, 1909), p. 235.

[345] Cité par Eugène Montfort, op. cit.

les premiers à se servir de l'automobile pour faire de longs voyages en France et à l'étranger, et sa fierté d'être le possesseur d'une C.-G.-V. ressort de chaque ligne:

> ...je vous dois, écrit Mirbeau à Charron, des joies multiples, des impressions neuves, tout un ordre de connaissances précieuses que les livres ne donnent pas, et des mois, des mois entiers de liberté totale, loin de mes petites affaires, de mes gros soucis, et loin de moi-même, au milieu de pays nouveaux ou mal connus, parmi des êtres si divers dont j'ai mieux compris, pour les avoir approchés de plus près, la force énorme et lente qui, malgré les discordes locales, malgré la résistance des intérêts, des appétits et des privilèges, et malgré eux-mêmes, les pousse invinciblement vers la grande unité humaine.[346]

Il ne faut pas croire cependant que Mirbeau devint dès ce moment un de ces voyageurs qui notent scrupuleusement tout ce qu'ils voient en cours de route, sans commentaires, sans idées personnelles. Mirbeau, comme toujours, se sert de ses impressions de voyage, mais uniquement comme point de départ à un voyage à travers l'imagination. Dans sa longue dédicace à Charron, il se laisse emporter par sa fugue et se lance dans une attaque féroce contre le Journal et la presse en général, pour passer ensuite, sans lien aucun, à des remarques acerbes sur Paul Bourget et d'autres. La dédicace nous donne le ton du livre dans lequel Mirbeau passe d'un sujet à un autre sans se soucier de maintenir un semblant d'unité. Il avait fait la même chose dans Le Journal d'une Femme de Chambre et Les vingt et un Jours d'un Neurasthénique. C'est la forme littéraire qui convient le mieux à son esprit vif et alerte qui bouillonne d'idées

---

346La 628-E-8 (Paris: E. Fasquelle, 1907), p.v.

multiples et qui ne se plie que difficilement à une discipline rigide. C'est dans les livres non composés de Mirbeau que nous voyons le mieux quel homme il fut. Dans ses anecdotes et dans ses portraits, par les associations d'idées provoquées par la vue de certaines choses, Mirbeau met son coeur à nu. D'ailleurs dans l'Avis au lecteur il a ceci à dire:

> Voici donc le Journal de ce voyage en automobile à travers un peu de la France, de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagne, et, surtout, à travers un peu de moi-même.
>
> Est-ce bien un journal? Est-ce même un voyage? N'est-ce pas plutôt des rêves, des rêveries, des souvenirs, des impressions, des récits, qui, le plus souvent, n'ont aucun rapport, aucun lien visible avec les pays visités, et que font naître ou renaître, en moi, tout simplement, une figure rencontrée, un paysage entrevu, une voix que j'ai cru entendre chanter ou pleurer dans le vent?[347]

Nous ne savons donc pas quelle est dans toutes ces aventures la part du rêve et quelle, la part de la réalité. Peu importe d'ailleurs, dit Mirbeau. Son imagination est assez puissante pour accomplir la transition sans difficultés. Et il conclut cet avertissement au lecteur avec ces mots:

> J'écrirai donc ceci au hasard de mes souvenirs et de mes rêves, sans trop distinguer entre eux. Vous y verrez souvent, j'imagine, des contradictions qui choqueront votre âme délicate et ordonnée, exaspéreront votre esprit, si plein de forte logique... Qu'y faire? C'est que je suis un homme, comme tout le monde, et que rien des infirmités, des incohérences, des erreurs humaines, ne m'est étranger.[348]

Ces lignes servent de justification pour le désordonné du livre. Et maintenant nous suivons Mirbeau dans ses pérégrinations au gré de son imagination. Comme lui, nous nous

---

[347] Ibid., p.1.

[348] Ibid., p.5.

laissons emporter par la vitesse du voyage, vitesse qui reflète la maladie de son époque. "Ce genre littéraire, dit Mirbeau, en parlant de ses notes de voyage, est un de ceux qui conviennent le mieux à notre époque. Il reflète la vie ambulante de ce temps... N'est-ce point d'ailleurs un beau rôle pour l'écrivain que de faire connaître les peuples les uns aux autres, et d'aider à leur pénétration réciproque ..."[349] L'intensité avec laquelle Mirbeau sentait vivre les êtres et les choses se trouve accrue par la vitesse avec laquelle l'auteur va d'un endroit à l'autre, "à travers les beautés de la nature, les diversités de la vie et les conflits de l'humanité."[350]

Ce livre ne se raconte pas. Tout au plus pouvons-nous faire ressortir quelques thèmes --pour la plupart connus déjà-- que Mirbeau reprend ici. Tel la visite de la ville de Rocroy qui donne lieu à une longue discussion sur le règne de Louis XIV:

> On ne perçoit d'abord que le comique des choses; ce n'est qu'à la réflexion que le tragique apparaît. Il ne nous fallut pas longtemps pour sentir que cette ruine et que cette mort étaient bien la parfaite et douloureuse image de la ruine et de la mort, que fut l'oeuvre politique et militaire de Louis XIV, oeuvre à jamais néfaste, que, plus tard, vint achever Napoléon, dont, par un prodige, la France n'est pas morte, mais qui pèse toujours sur elle d'un poids si lourd et si étouffant.[351]

---

[349] Gsell, op.cit.

[350] La 628-E8, ix-x.

[351] Ibid., p.37.

Ce règne "monstrueux et fétide"[352] dont les crimes ne purent être effacés par le génie d'un Racine ou d'un Molière, Mirbeau le compare au règne des radicaux et radicaux-socialistes de sa France à lui. Et par comparaison ce dernier lui semble encore préférable. Mirbeau conclut son premier chapitre par des remarques peu flatteuses sur les Français qui se croient supérieurs à toutes les autres races de la terre. C'est ensuite le chapitre sur la Belgique qui valut à Mirbeau la haine de ce pays.[353] Tout à Bruxelles lui semble ridicule, tout y prête à sarcasme. L'architecture, l'accent belge, l'armée, le roi --qu'il compare à Isidore Lechat-- et la honteuse exploitation des Nègres au Congo. La religion même y passe, cette sorte de "malaria religieuse,"[354] qui se manifeste dans les nombreuses processions. Seuls échappent à ce jeu de massacre quelques artistes comme Meunier, Maeterlinck, Rodenbach, Verhaeren et Servais, artistes qui "sont de partout, car ce sont des êtres privilégiés qui ont su donner une vérité, une émotion, une forme éternelle de beauté au monde qui s'en réjouit."[355] Mirbeau entreprend ensuite une longue promenade au port d'Anvers, promenade qui donne lieu à des réflexions sentimentales et

---

[352] Ibid., p.39.

[353] Les réactions des artistes et intellectuels belges sont rassemblées dans un article de Maurice de Waleffe, "Octave Mirbeau et les Belges," Revue des Revues, 73 (1908), 60-66.

[354] La 628-E8, p.83.

[355] Ibid., p.124.

mélancoliques. Comme Baudelaire, comme Mallarmé, comme d'autres encore, Mirbeau voudrait fuir, aller toujours plus loin dans l'inconnu pour satisfaire à la curiosité exprimée dans ce passage qui nous rappelle certains poèmes de Baudelaire:

> Les ports sont l'image la plus parfaite, la plus exacte du rêve de l'homme. Ils le contiennent, et ils l'emportent, tout entier, vers toutes les chimères... Rêve de bonheur, espoir de fortune, oubli des déchéances, illusion de l'aventure, rajeunissement des énergies malchanceuses... Le départ fait joyeuses les pires détresses... car, pour les malades, le remède n'est jamais là où ils souffrent...il est là-bas... C'est qu'on a l'espace devant soi et pour soi...et, qu'ayant l'espace, on a le temps aussi, et qu'au bout de l'espace et du temps cela ne peut être que le bonheur... Le voyage est un engourdissement, un sommeil que peuplent les songes heureux... Mais un rien vous réveille et fait s'envoler les songes... Il suffit de la première forme rencontrée en ce vague énorme qui vous berce; il suffit de la première ville où l'on atterrit, du premier visage humain où se confrontent à nouveau nos égoïsmes implacables... Et quand on arrive, c'est la réalité qui vous reprend, partout...partout... partout![356]

Le port donne lieu aussi à d'amères réflexions sur les atrocités perpétrées sur les émigrants juifs venant de la Russie. Le chapitre intitulé "Pogromes" est une description détaillée des tortures infâmes infligées à ces malheureux. A travers ces pages, nous retrouvons le défenseur des humbles, l'être de compassion et le grand ami de la justice que fut Mirbeau. Dans les pages sur la Hollande, Mirbeau parle surtout des peintres qu'il admirait: Van Gogh, Rembrandt et Monet. Ce dernier découvrit à Zandaam des estampes japonaises, et Mirbeau parle longuement de cet incident qui eut une si grande

---

[356] Ibid., p.150.

influence sur l'évolution de la peinture vers l'impressionnisme. Une visite au musée des Boers sert de prétexte à répéter une fois de plus ce que Mirbeau avait déjà dit si souvent:

> Combien de pauvres et gentils rêveurs mourront à la peine, qu'on traitera de bandits, parce qu'ils auront voulu guérir l'inguérissable humanité de son plus cher délire! (L'amour de l'or). Aucune politique, aucune loi, même aucun livre n'a le pouvoir de transformer d'un coup les hommes.[357]

A travers ces notes il convient surtout de se graver dans la mémoire le portrait que Mirbeau donne de lui-même. Ce portrait explique beaucoup de choses à son sujet; il explique en grande partie son oeuvre:

> Qu'un homme, au contraire, m'impatiente, ou qu'une femme prétentieuse et littéraire commence de disposer ses phrases, je me sens pris aussitôt d'une envie furieuse de les contredire, et même de les injurier. Ils peuvent soutenir les opinions qui me sont les plus chères, je m'aperçois aussitôt que ce ne sont plus les miennes, et mes convictions les plus ardentes, dans leur bouche, je les déteste. Je ne me contredis pas; je les contredis. Je ne leur mens pas; je m'évertue à les faire mentir... Je me sens en joie, en verve. Si je pouvais avoir de la haine, vraiment de la haine, je crois bien que j'aurais --pauvre de moi!-- du génie... Mes chers amis...mes charmantes amies...tous mes bien aimés, vous tous qui vous êtes, hélas! détachés de moi, vous surtout dont je me suis détaché, de combien de reniements, de combien de lâchetés, vous êtes responsables...et, je puis bien vous le dire, de combien de larmes! Car, pauvres imbéciles que vous êtes, vous avez toujours ignoré la belle source de tendresses qu'il y avait en moi.[358]

Ainsi Mirbeau nous explique lui-même ses contradictions et sa férocité. Elles ne sont qu'un effet de sa sensibilité. Jamais avant La 628-E8, il n'avait avoué cela ouvertement. Plus âgé, il n'a plus honte de découvrir ses faiblesses, si

---

[357] Ibid., p.227.

[358] Ibid., 247-248.

tant est que ce soient des faiblesses.

L'Allemagne est présentée sous une lumière favorable. Mirbeau ne put se douter combien il était loin de la vérité lorsqu'il fait dire à un Allemand que la guerre était impossible. Quelques années plus tard, dans son testament politique, Mirbeau dut répudier ce qu'il avait dit sur ce pays et ses habitants. C'est dans ces pages aussi que Mirbeau parle de sa grande admiration pour le génie de Balzac, et c'est ici que se place l'épisode de la mort de Balzac qui créa un si grand scandale.[359] Le Temps du 6 novembre 1907 publia l'article suivant:

> (La lecture de la correspondance de Balzac) remémora à M.Mirbeau tout ce qu'il savait sur la vie intime, le mariage et la mort de Balzac, car il reçut à ce sujet, les confidences de Barbey d'Aurevilly et surtout celles du peintre Jean Gigoux, "qui fut mêlé très intimement, aussi intimement que Balzac, à la vie de Mme Hanska." Le récit de la mort de Balzac, d'après Jean Gigoux est certainement le plus poignant épisode du nouveau livre de M. Mirbeau.

Et dans cet épisode imprimé par le journal, Mirbeau trace tout d'abord un portrait flatteur de Mme Hanska, d'après les renseignements qu'il avait obtenus de Barbey d'Aurevilly. Ensuite il conte d'une façon amusante la première entrevue de Mme Hanska et Balzac. Cette anecdote est suivie de détails intimes:

> ...huit jours après leur arrivée à Paris, M. et Mme de Balzac s'étaient résolus de vivre à part, dans la même maison, sachant mettre plus de distance d'une chambre à l'autre qu'il n'y en avait de Paris à Wierschownia. Et

---

[359] Toutes les citations concernant cet incident viennent d'un article paru dans les Annales Romantiques, 4 (1907), 393-398.

> ils ne se rencontrèrent plus, même aux repas. Ils ne se pardonnerent point de s'être dupés l'un l'autre. L'énorme fortune de Mme Hanska se réduisait à peu de choses et ce mariage que Balzac croyait être le salut, l'apothéose de sa vie, n'était en définitive, qu'un embarras et une charge de plus.

Et Mirbeau continue: "Je laisse à Jean Gigoux le soin de raconter la mort de Balzac, en cette terrible journée du 18 août 1850." Dans ce récit, Mirbeau, ou Gigoux, réfute le témoignage de Victor Hugo qui raconte lui aussi la mort de Balzac dans Choses vues. "A aucun moment, dit Gigoux, Balzac ne parla de sa femme. Il semblait qu'elle n'existait plus pour lui, qu'elle n'avait jamais existé." Et Gigoux insista pour que Mme de Balzac se montrât au chevet de son mari mourant. Elle refusa en disant: "Il ne fait même pas attention à ma présence. Il m'humilie. Non, non, c'est trop affreux." A dix heures et demie du soir, le garde-malade frappa à la porte de la chambre dans laquelle étaient Mme de Balzac et Gigoux en criant: "Venez, Madame, venez, Monsieur passe." "Nous nous étions dressés sur le lit, continue Gigoux, et, le cou tendu, la bouche ouverte, immobiles, nous nous regardions sans une parole." Balzac mourut sans que sa femme le vît. Et la seule pensée de Mme de Balzac était de rentrer en Russie le plus tôt possible. Le lendemain de la mort de Balzac, sa femme s'était reprise et feignait la plus grande douleur.

Trois jours après la publication de cet article, Le Temps publiait la lettre suivante:

Couvent de la Croix

Paris, 6 novembre 1907

Monsieur le directeur,

Vivant éloignée du monde, ce n'est que ce soir que je reçois communication de l'article que vous avez publié dans votre numéro d'hier soir sur le nouveau livre de M. Octave Mirbeau.

Comme fille unique de Mme de Balzac, je tiens à protester de la façon la plus énergique et la plus catégorique contre les calomnies abominables de M. Mirbeau. Il n'y a pas un seul mot de vérité dans ses récits. A l'époque de la mort de M. de Balzac, ma mère ne connaissait même pas M. Gigoux, qui lui a été présenté par moi-même deux ans après la mort de mon beau-père.

J'ajouterai une chose. Ma cousine germaine, qui connaît M. Mirbeau, ayant appris par lui-même qu'il allait publier le pamphlet qui paraît aujourd'hui, l'informa du fait que M. Gigoux était un inconnu pour ma mère au moment où elle devint veuve, et lui offrit de le mettre en communication avec moi qui suis la seule personne vivante ayant connu M. de Balzac, et pouvant donner des détails exacts sur sa vie et sa mort. M. Mirbeau refusa cette proposition, et publia sciemment son livre. Ma dignité m'interdit d'entrer en polémique avec un écrivain capable de ce procédé, mais par votre intermédiaire je fais appel à la conscience de tous les honnêtes gens pour le juger.

Je vous serai reconnaissante d'insérer cette lettre dans votre prochain numéro.

Recevez, monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Hanska, comtesse de Mniszech

Mirbeau prit connaissance de cette lettre et répondit à Mme de Mniszech dans les termes que voici:

7 novembre 1907

Madame,

Après avoir lu l'émouvante lettre que vous m'avez écrite, ma résolution était prise.

Devant votre vieillesse et votre piété filiale, je ne discute pas. Je ne veux même pas invoquer le témoignage de ceux qui connurent Gigoux et entendirent de sa bouche ce récit.

Quoi qu'il m'en coûte comme écrivain, je supprime de mon livre le chapitre qui vous afflige tant, ne voulant pas attrister vos dernières années. Et si je ne vous ai pas répondu immédiatement, c'est que de gros intérêts --je ne parle pas des miens, mais de ceux de mon éditeur-- étaient en jeu et qu'il fallait leur porter le moindre tort possible.

Ai-je besoin de vous dire que, quand ces pages furent écrites, j'ignorais absolument votre existence silencieuse et retirée?

Je vous prie d'agréer, Madame, l'hommage de mon profond respect.

Octave Mirbeau.

Par suite de cette décision, l'apparition de La 628-E8 fut retardée de quelques jours, et les documents reproduits ci-dessus ne sont guère connus que de rares critiques. Nous ne savons pas à quoi nous en tenir sur la véracité du récit de Gigoux. Nous ne pouvons que supposer que Mirbeau reçut de lui ou de quelqu'un d'autre quelques détails qu'il transforma selon sa manière habituelle. Seulement cette fois il existait quelqu'un qui voulait à tout prix que la vérité triomphât. Cet épisode ressemble fort aux anecdotes que Mirbeau contait à ses amis, anecdotes dont tout le monde riait et que tout le monde, y inclus le conteur, oubliait tout aussitôt. La controverse provient du fait que Mirbeau a livré une de ces anecdotes au grand public. Pour les autres personnages de la vie réelle qu'il attaque dans ses livres, Mirbeau s'en tient aux actions connues de tous qu'il interprète à sa façon. Et personne ne put se plaindre de ce procédé qui livre beaucoup plus Mirbeau au public que les hommes auxquels il s'en prend.

Dans La 628-E8, Mirbeau incorpore aussi, avec quelques modifications, un article qu'il avait publié dans l'Illustration du 15 décembre 1906: "Les Animaux sur la Route." Le sixième chapitre de La 628-E8 est intitulé "La Faune des Routes." Ces pages d'une ironie charmante sont des observations sur les animaux domestiques, des anecdotes et de multiples comparaisons, et surtout elles représentent un classement par ordre de mérite des bêtes de la route. Naturellement, Mirbeau

commence avec l'oie comme l'animal le plus intelligent et continue dans l'ordre inverse de celui communément accepté. Ces pages sont caractéristiques. En elles Mirbeau "s'affirme nettement, en son double rôle de démolisseur et de justicier. Sympathique aux méconnus, à ceux que la Foule ne comprend pas, il sape les réputations usurpées et réhabilite les calomniés."[360]

Mirbeau a souvent affirmé --et surtout dans ses dernières oeuvres-- qu'il était impossible de changer les hommes. Il le réaffirme dans La 628-E8. Et cependant tout ce qu'il écrit ne tend qu'à ce but. A travers des passages foncièrement pessimistes nous apercevons toujours une lueur d'espoir que ne parviennent pas à étouffer ses affirmations contraires. "J'ai grand' pitié du malheur humain,"[361] dit Mirbeau. De toutes ces pages de La 628-E8 c'est ce qui ressort le plus clairement. Longtemps après avoir oublié telles anecdotes sans importance, nous entendrons toujours Mirbeau s'écrier:

> Chaque jour, de plus en plus, je m'indigne que, --quelle que soit l'étiquette, même la plus rouge, sous laquelle ils arrivent au pouvoir,-- les hommes de pouvoir, par seul amour du pouvoir, fassent de l'inégalité sociale, soigneusement cultivée, une méthode toujours pareille de gouvernement, et qu'ils maintiennent, avec âpreté, dans les conditions du plus dur, du plus injuste esclavage, un prolétariat douloureux qui travaille à la richesse d'un pays, sans qu'on l'admette jamais à y participer. Et puisque le riche --c'est-à-dire le gouvernement-- est toujours aveuglément contre le pauvre, je suis moi, aveuglément aussi, et toujours, avec le pauvre contre le riche, avec l'assommé contre l'assommeur, avec le malade contre la maladie, avec la vie contre la mort. Cela est peut-être un peu simpliste, d'un parti pris fa-

---

[360] A.Sée, "Octave Mirbeau: son oeuvre au point de vue social," Revue Internationale de Sociologie, 15 (1907), 512-519.

[361] La 628-E8, p. 307.

cile, contre quoi, il y a sans doute beaucoup à dire... Mais je n'entends rien aux subtilités de la politique. Et elles me blessent comme une injustice.[362]

Le dernier roman que Mirbeau compléta, fut Dingo. "Je travaille maintenant avec acharnement, écrit-il à Francis Jourdain. Je vais bientôt achever mon livre: Dingo, qui est l'histoire d'un chien. Ça me change des hommes."[363] Dans ce roman Mirbeau revient à la forme de ses premières oeuvres. Nous voyons se dérouler sous nos yeux les aventures d'un chien depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il y a cependant tant d'épisodes qui n'ont rien à faire avec l'histoire de Dingo, que nous ne pouvons parler d'un roman dans le même sens que nous avions appelé Sébastien Roch un roman. Tout au plus pouvons-nous dire que Dingo a un peu plus de continuité que les recueils d'historiettes qui le précèdent. L'auteur habite dans un village qu'il appelle Ponteilles-en-Barcis. Le modèle en est Cormeilles-en-Vexin, où Mirbeau habita pendant un certain temps. Et il nous donne une série de portraits, celui du maire, du cabaretier, du notaire; ces portraits ressemblent fort à ceux qu'il avait tracés dans son premier recueil de contes en 1886. Des gens qui sont tous des canailles. En fait Mirbeau renverse les rôles comme il l'avait déjà fait dans "La Faune des Routes." Il pare son chien de "quelques-unes des plus rares facultés sensibles que nous attribuons d'ordinaire à l'élite de l'humanité, cepen-

---

[362] Ibid., 307-308.

[363] Lettre à Francis Jourdain dans Les Cahiers d'aujourd'hui, 9 (1923).

dant que les types humains dont il se sert pour lui faire repoussoir sont dotés par lui des plus bas instincts animaux."[364] Ce chien, dit Bauër, "c'est Mirbeau, un chien qui exprime ses rages et mord à pleines dents ce qu'il déteste."[365] Il y a en effet des affinités très fortes entre le maître et le chien. Dingo gagne immédiatement l'affection et le respect de son maître en refusant sa caresse:

> Je l'avoue, l'idée seule que cet embryon protestât déjà et si spontanément, et sans aucune littérature, contre la stupidité, la malignité, la malpropreté des hommes ou contre leurs caresses, m'enflamma. Oui, j'avoue que ce pessimisme, en quelque sorte prévital, me réjouit dans mon pessimisme invétéré et fit que je m'intéressai davantage au sort de cet être larvaire qui, encore noyé dans les limbes et sans l'avoir jamais vu, allait entrer dans le monde avec une conception de l'humanité si parfaitement conforme à la mienne.[366]

Dingo grandit en pleine liberté. Après quelques essais infructueux de lui enseigner de bonnes manières, son maître se décide à le laisser suivre la pente de ses instincts, fût-ce en descendant. Et Dingo ne déçoit guère la confiance de son maître. Avec une merveilleuse sensibilité il flaire de loin les fourberies et les laideurs de la vie. Ce genre "d'éducation" correspond à celui que Mirbeau avait demandé dans ses premières oeuvres. Rien chez le chien pour entraver le libre développement de ses instincts. Les résultats ne se font pas attendre:

> Dingo, sous sa grâce brillante et hardie, était pur encore et cachait, sous l'apparence d'une élégante frivolité, d'ardentes passions individualistes, d'énergiques

---

[364] Flat, op. cit.

[365] Bauër, Les Annales, 106 (août 1959).

[366] Dingo (Paris: E. Fasquelle 1930), p. 7.

vouloirs, des combativités généreuses...[367]

Dingo fut pendant toute sa vie un chien heureux, et sa mort, à l'âge de dix ans, cause une grande peine à son maître.

Dingo peut servir d'illustration au procédé de Mirbeau. Roland Dorgelès, dans un article très amusant, raconte une entrevue avec plusieurs personnes de Cormeilles-en-Vexin, qui servirent de modèles aux personnages du livre:

> Le maire du village: --M.Mirbeau? Ah! oui, je l'ai bien connu. C'était un homme fort sympathique.
> ....
> M.Mirbeau, voyez-vous, se faisait des imaginations sur tout. Il voyait en noir. D'un caillou, il tirait une montagne.
>
> Dorgelès: --De quelle race était (Dingo)?
> Le maréchal-ferrant: --Sa race...heu... Une sorte de grand caniche. Peut-être mâtiné de griffon...
>
> Piscot, ouvrier: --je peux vous jurer que Dingo était doux comme un mouton.
>
> Commentaire de Dorgelès: ce fléau du Vexin était en somme un gros toutou très caressant et jamais, même en jouant, il n'a étranglé seulement un poulet. Ensuite, une réhabilitation en entraînait une autre.
>
> Dorgelès: --M.Mirbeau de son propre aveu, ne se plaisait qu'en votre compagnie.
> Le Jardinier: --Il se plaisait, heu, je ne peux pas dire... Je dois vous avouer qu'en deux ans je lui ai tout juste parlé une fois: pour lui demander vingt sous d'augmentation.
>
> Conclusion de Dorgelès: Dans Dingo, rien n'est exact, mais tout est juste.[368]

Ainsi à l'aide de deux facultés, l'intuition et le grossissement, Mirbeau arrive à une déformation caricaturale, empreinte néanmoins de saisissants effets de vie.

---

[367] Ibid., p. 98.

[368] Dorgelès, op. cit.

Dans Dingo, Mirbeau ne se contente pas de raconter l'histoire d'un chien, même si ce chien correspond à son idéal. Il reprend dans son dernier livre complété des idées exprimées déjà dans tous les autres. Il déplore que la beauté cède partout le pas à l'utilitarisme, il prononce son dégoût pour "le pédantisme des psychologies, des sociologies, des idéologies littéraires."[369] Il s'élève contre toutes les laideurs physiques et morales, ces laideurs qui font hurler un chien mais qui laissent les hommes indifférents, parce qu'ils ne les sentent pas. Il s'avoue une fois de plus que nous ne pourrons jamais pénétrer dans les mystères de la nature, et il se résigne à accepter la seule réalité: l'ignorance de la vie. Il s'élève encore contre l'ignorance superstitieuse des hommes, ignorance souvent engendrée et perpétuée par la pratique de la religion. Il découvre que l'amitié n'est qu'un produit de son imagination et il est de plus en plus convaincu que le principe de toute chose est l'exploitation usuraire d'un intérêt. Il reparle des femmes qui "de même que la nature, sont tourmentées par l'incessant, par l'immense, par le nécessaire désir de créer toujours et de toujours détruire ..."[370] Il parle de l'idéal, de ce mot que personne ne peut définir, et qui pourtant cause tant de souffrances, tant de ravages dans l'âme des hommes sensibles. Et finalement, Mirbeau revient au but de sa vie et de son oeuvre:

---

[369] Dingo, p. 39.

[370] Ibid., p. 106.

> J'ai pensé que je pourrais peut-être, en dépit de l'ankylose de leurs cerveaux, révéler à ces hommes... je ne sais pas...un peu de propreté morale, un peu de dignité humaine[371]

Mirbeau est désillusionné, certes, mais il essaie de trouver des raisons pour son échec apparent, il essaie de justifier tous ses efforts, en même temps qu'il exprime son espoir dans l'avenir:

> (Les prolétaires) gardent, même dans l'émancipation, la méfiance, l'affolement des bêtes traquées... Les évolutions sont si lentes qu'il n'est pas surprenant qu'ils voient encore, dans celui qui est mieux mis, plus instruit, plus policé qu'eux, l'ennemi d'autre-fois... C'est de l'atavisme....[372]

De 1888 à 1910, la pensée de Mirbeau n'a guère évoluée. Dans Dingo, il reste le caricaturiste et le pamphlétaire des premières années. Ses griefs sont les mêmes, son pessimisme un peu plus accusé, c'est tout. Nous retrouvons les mêmes types que dans toutes les oeuvres: le maire radical, le paysan abruti, mais féroce lorsqu'il s'agit de ses intérêts, le curé médiocre, le médecin ignorant, le bourgeois hideux, le savant fumiste, l'écrivain à la mode, le peintre raté. Et nous retrouvons aussi les victimes de cette société: l'ouvrier dont les enfants meurent de faim. Et c'est vers cet homme et d'autres qui lui ressemblent, que va toute la sympathie de Dingo et de son créateur.

Comme Mirbeau approchait de la soixantaine, sa santé s'altéra. Au début cela ne l'empêcha pas de se moquer de lui-

---

[371] Ibid., p. 339.

[372] Ibid., 340-341.

même comme il se moquait de ses contemporains. "J'ai trouvé, dit-il en 1905, le nom de ma maladie. Je suis atteint d'une maladie dont aucun médecin ne connaît le nom: eh bien, c'est du korrigantisme. J'ai trouvé ça dans le Littré. Insomnie et agitation, dans des Korrigans..."[373] Mais son état empira rapidement, et ses médecins lui conseillèrent de quitter Paris. Mirbeau avait déjà possédé ou loué plusieurs maisons de campagne, mais après des séjours plus ou moins prolongés, il revint toujours à Paris où il garda en tout temps un appartement. Mirbeau changea d'adresse si souvent qu'il n'est pas aisé d'établir une liste chronologique de ses lieux de séjour. D'après certaines lettres nous arrivons néanmoins à soumettre les renseignements suivants: En 1877 il habita à Paris, 4 Rue de Laval. En 1886, après son séjour en Bretagne, nous le trouvons au numéro 8 Rue Lamennais. Après son mariage Mirbeau transporta son ménage à Kérisper, près d'Auray, en Bretagne. En 1889 les époux habitent à Levallois-Perret, 26 Rue Rivay. C'est de cette période que date cette lettre envoyée à Edmond de Goncourt:

> Je m'étais promis une grande joie, celle de vous aller rendre visite, et de causer avec vous. Je n'ai pas pu. Je suis toujours sur le qui-vive. Je suis aussi, toujours, par monts et par vaux, a la recherche d'une maison; car si je continue d'habiter Levallois, un mois encore, ou je deviendrai fou, ou je commettrai un crime. Cette maison je l'ai, a peu pres trouvée. Mais il se trouve que j'ai affaire a une propriétaire irresolue, de laquelle je ne puis rien tirer. Elle me donne encore rendez-vous aujourd'hui a Vernon, où elle habite, et paraît disposée a en terminer. J'avais reservé mon dimanche pour vous. Et voila qu'il me faut voyager encore.[374]

---

[374] Correspondance inédite d'Edmond de Goncourt. BNF, Naf 13622, feuillet 268.

Mirbeau loua cette maison et s'établit aux Damps, près du Pont de l'Arche. Un peu plus tard, les Mirbeau habitèrent une autre maison de campagne, le Clos St. Blaise, à Carrières-sous-Poissy. En février 1896 ils louèrent un pied-à-terre Avenue de l'Alma, et peu de temps après ils emménagèrent dans un grand appartement au numéro 3 du Boulevard Delessert. En 1901 les époux s'installèrent à Veneux-Nadon, près de Fontainebleau. Ces deux dernières adresses figurent sans déguisement dans Dingo. A la fin, Mirbeau se fit construire une maison selon ses propres plans,[375] et c'est à Cheverchemont, une commune voisine de Triel, qu'il coula ses dernières années. Mirbeau était incapable de rester en place. La lutte et le mouvement lui étaient aussi nécessaires que la nourriture. De plus, il n'était jamais satisfait et espérait toujours trouver mieux ailleurs. Mirbeau eut beaucoup d'appartements et de maisons, et partout il s'entoura de ses objets d'art favoris. L'intérieur qu'il se créa reflète ses préférences et ses goûts. Nous devons à Achille Segard la description détaillée d'un intérieur où Mirbeau se plut:

> J'ai rencontré Mirbeau dans son "home" par une exquise matinée d'hiver, où le soleil pâle et doux entrait à flots par les larges fenêtres. Je l'y ai vu tout entouré des oeuvres d'art qui, en leur temps, parurent aussi révolutionnaires et qui sont maintenant universellement admirées. Dès le seuil, je me trouvai face à face, avec un mineur de Constantin Meunier, qui semblait résumer en lui toute la tristesse et toute la noblesse du travail, devant un paysage de Claude Monet, violent et tourmenté, mais qui laisse l'oeil comme illuminé, devant un coin de jardin, signé Pissarro, corbeille surabondante de fleurs

---

[375] Nous tenons ce renseignement de François Crucy, "Souvenirs," dans Les Cahiers d'aujourd'hui, 9 (1923).

> d'où s'élance comme des jets le panache touffu des arbres!
>
> Or, tandis que j'examinais rapidement cette demeure où flotte, semble-t-il, un peu de l'âme de celui qui l'habite, s'infiltraient lentement et irrémédiablement en moi, des impressions confuses, faites de violence et de douceur. Si clair et si haut perché qu'il domine un vaste horizon, cet appartement n'est tendu que d'étoffes légères aux tons adoucis et chatoyants: l'antichambre et le bureau sont jaune tendre, le salon est d'un vert léger rehaussé de peintures à peine rosées, et tout parsemé de meubles frêles aux notes claires; la salle à manger est d'un vert très doux avec une cheminée de céramique, où des grès flammés descendent toute la gamme des couleurs. Le tapis est à grands ramages et soyeux comme une fourrure. De cet ensemble se dégage une sorte de douceur qui serait presque féminine, si les yeux ne voyaient éclater sur les murs des panneaux ou des toiles qui sont comme des foyers de lumière. Voici "la gardeuse d'oies" de Pissarro, qui semble baignée dans une nappe de soleil; voici les "Danseuses" de Forain, qui s'élancent hors du cadre avec une légèrté comme aérienne; voici un tableau de Van Gogh, gerbe d'iris que traversent de longues feuilles aérées comme des glaives... Cet appartement est un musée et le jour y entre à flots; de-ci de-là, traînent des violettes et des branches de lilas, un parfum léger s'évapore et l'impression dernière est harmonieuse et douce.[376]

La maison de Mirbeau à Cheverchemont a été également décrite en grand détail par Goncourt.[377] Elle était inondée de soleil, l'intérieur était égayé de couleurs claires, les meubles étaient en bois aux couleurs excentriques. Le jardin ou plutôt le parc, était immense. On y voyait des plantes importées du monde entier y mêler leurs couleurs dans une symphonie ravissante. Mirbeau avait cinq hectares de plantes aussi bien que de nombreuses poules exotiques qu'il aimait observer lors de ses longues promenades solitaires à travers les allées de son domaine. Là, loin des combats de Paris, Mirbeau vieillit

---

[376] Cité par Robert de Machiels, op. cit.

[377] Goncourt, op. cit., XXI, 77-79.

vite. Après Dingo il ne travailla que très peu. Quelques rares articles de journal et la première partie d'un roman qu'il laissa en chantier. La guerre acheva de le démoraliser. Il ne put se faire à cette horreur dont il souffrait énormément. Peu avant sa mort, il reçut la visite d'Albert Adès, qui raconte cette entrevue dans un article.[378] Mirbeau était exaspéré par son impuissance. Lui qui avait participé à toutes les luttes, qui avait défendu activement toutes les causes qu'il jugeait dignes de l'être, était forcé à présent, d'attendre les nouvelles les bras croisés. L'intérêt furieux avec lequel il suivait la guerre lui attirait le reproche de certains de ses amis. "Je ne pense qu'à ça, disait-il, je ne puis penser qu'à ça."[379] Lorsque Mirbeau prévoyait sa fin prochaine, il voulut se rapprocher de son médecin et ami, le docteur Robin, à qui il avait dédié Dingo. Il prit un appartement à Paris, au numéro 1 de la rue Beaujon, juste en face de la demeure du médecin qui venait le voir deux ou trois fois par jour. Sacha Guitry a assisté aux dernières heures de Mirbeau. Il nous donne sur sa mort le compte-rendu suivant:

> ...j'étais là lorsque Robin vint faire l'ultime tentative. Il était cinq heures du soir. A six heures, Mirbeau qui me regardait fixement depuis une heure, fit un petit mouvement de tête. Il m'avait reconnu et il m'appelait. Je me levai, m'approchai de lui et le pris dans mes bras. Sa respiration était courte et, ma tempe appuyée contre sa tempe, je percevais les battements précipités de son coeur. Il m'embrassa longuement alors et me dit a l'oreille:

---

[378] Albert Adès-Theix, "La dernière physionomie d'Octave Mirbeau," Grande Revue, 93 (1917), 149-158.

[379] Ibid.

--Ne collaborez jamais.
Je suis convaincu que l'âme ardente de Mirbeau s'éteignit à cette minute-là.[380]

Mirbeau mourut à six heures du matin, le 16 février 1917, le jour même de son soixante-neuvième anniversaire. L'oraison funèbre fut prononcée par Gustave Hervé. La tombe de Mirbeau à l'ombre de la Tour Eiffel au cimetière de Passy, est aujourd'hui complètement abandonnée. Personne ne vient rendre hommage à ce lutteur mort à la tâche. Le gardien du cimetière qui voulut bien me mener à la tombe délaissée, se plaignit amèrement de l'indifférence des Français pour leurs plus dignes représentants. Ce brave homme s'occupe bénévolement de la tombe de Mirbeau; il coupe les mauvaises herbes qui menacent dangereusement de l'envahir. Sans doute Mirbeau eût-il été content ainsi: il continue à vivre dans le coeur d'un humble ouvrier.

Mme Mirbeau légua la maison de campagne à la Société des Gens de Lettres pour y créer une maison de repos à l'intention "des littérateurs peu fortunés dont la santé demanderait un séjour à la campagne."[381] Après la guerre elle fit vendre aux enchères les oeuvres d'art de son mari. Tableaux, livres précieux, correspondances d'artistes illustres, éditions originales, manuscrits des oeuvres de Mirbeau, tout y passa. L'ensemble rapporta six cent mille francs. Mme Mirbeau mourut à son tour en 1931. Elle légua sa fortune à

---

[380]Sacha Guitry, Pages Choisies (Paris: Plon 1932), 83-85.

[381]Suffel, op.cit.

l'Académie des Sciences. La villa de Cheverchemont échut à la Société des Gens de Lettres, mais dotée d'un capital insuffisant pour son entretien, elle fut vendue comme tout le reste.

En 1930, un journaliste, Jean-Maurienne, voulant raviver la flamme du souvenir, fonda la Société des Amis de Mirbeau. La Chronique de la Société des Gens de Lettres dans son numéro de juin insérait l'annonce suivante:

> Les Amis d'Octave Mirbeau, une société des amis et admirateurs d'Octave Mirbeau vient de se constituer en vue de commémorer l'auteur pamphlétaire.
> Pour tous renseignements, on est prié de s'adresser à M.Jean-Maurienne.[382]

La séance inaugurale eut lieu le 24 novembre 1930, sous la présidence de Léon Hennique. Les autres officiers étaient Gaston Chérau de l'Académie Goncourt et Eugène Montfort, vice-présidents; Eugène Fasquelle, trésorier. Tour à tour les membres se récusèrent et donnèrent leur démission. Sacha Guitry accepta de pourvoir aux frais d'une plaque commémorative à condition que son nom soit gravé à côté de celui de Mirbeau. Cette plaque fut apposée à la maison natale de Mirbeau à Trévières le 11 septembre 1932. A la cérémonie le représentant du Ministre de l'Education Publique, le préfet du Calvados, lut un long discours. Ensuite ce fut le tour de Sacha Guitry. La Société des Amis d'Octave Mirbeau ne se réunit plus jamais après cette date.

Cinq jours avant sa mort Mirbeau dicta ses dernières

---

[382]Jean-Maurienne, Tribulations de la Société des Amis d'Octave Mirbeau (Paris, 1932), p.5.

pensées à sa femme. Ce document apparut dans le Petit Parisien, le 19 février 1917 sous le titre de "Testament politique d'Octave Mirbeau":

> Malgré que mes forces soient usées, je ne puis me résigner à disparaître sans avoir offert à ceux qui voudront m'entendre, mes dernières pensées. C'est pour moi le moyen d'accomplir mon suprême devoir envers mon pays.
>
> Durant quarante ans, je me suis efforcé de démasquer chez les êtres le crime et le mensonge. Quarante ans de lutte pour aboutir au plus grand crime de l'histoire du monde, la monstrueuse agression de l'Allemagne.
>
> Et cependant, je garde plus que jamais l'espoir d'une humanité meilleure. Si la conscience des individus ne semble point s'améliorer, nous voyons du moins dans cette guerre, ce dont est capable une conscience collective. Pour nous tous, assoiffés d'humanité, des patries enfin, sont devenues des réalités tangibles, car elles nous ont découvert leurs bases morales.
>
> L'Allemagne, par sa monstrueuse agression, a pris position dans le crime, la France, dont c'est le plus beau titre de gloire d'avoir voulu saboter la guerre et qui s'est dressée pour se défendre, a pris position dans le bien. Ne nous laissons jamais distraire de ce départ si nous voulons conserver la mission que son rôle de victime a donné à notre pays.
>
> Deux dangers nous guettent: celui qui consiste à vouloir être l'oppresseur après avoir été la victime, celui qui consiste à vouloir confondre, au nom d'un vague amour de l'humanité, les rôles de l'oppresseur et de la victime.
>
> Gardons-nous du mensonge, comme nous devons nous garder du crime. Gardons-nous de jeter nos forces généreuses au pied de fausses idoles. Les hommes impatients de tendre la main à l'Allemagne, alors qu'elle garde entière sa cupidité, sont dans le mensonge, car il n'y a aujourd'hui qu'une seule générosité véritable, il n'y a qu'un moyen d'être vraiment généreux, c'est de tout sacrifier à la France.
>
> Nous devons toujours avoir les yeux fixés sur cette vérité initiale si nous voulons que la victoire soit le départ d'une vie meilleure.
>
> Que mes anciens et chers compagnons de lutte ne s'y méprennent pas. L'humanité s'améliorera si nous savons sauvegarder la position morale que la France occupe dans l'univers. Ce que nous demandions autrefois à un parti, nous le trouvons dans un pays. Mais pour cela, il faut qu'on découvre, comme je l'ai découvert moi-même, que la Patrie est une réalité.
>
> Que nous ayons individuellement des faiblesses, de bas

> instincts de lucre, des tares honteuses, toute mon oeuvre est là pour le dire. Mais, collectivement, nous avons fait preuve d'une âme magnifique. Sauvegardons pieusement cette conscience nationale. Un jour elle finira bien par influer sur chacun de nous et c'est ainsi que l'humanité sera régénérée par la France.

Dans ce document Mirbeau nous donne la clef de son oeuvre et fait ressortir son aspect moralisateur. Il proclame aussi une grande vérité qu'il avait nié systématiquement: la réalité de la Patrie. Ses adversaires et même ses admirateurs crièrent à la trahison. Celui qui avait durant quarante ans flétri impitoyablement les habitants et les institutions de son pays, celui qui était allé jusqu'à ridiculiser la France devant les étrangers, avait abdiqué ses opinions sur son lit de mort, et avait rejoint sagement les rangs de ceux-là même qu'il avait attaqués. Que l'on ne s'y trompe pas, rien n'est plus faux. Loin d'être en contradiction avec son oeuvre, le testament politique de Mirbeau lui donne une uniformité plus grande et nous permet de passer un jugement définitif sur l'homme comme sur l'oeuvre. Le dernier acte de Mirbeau est une preuve éclatante de sa sincérité. Bien qu'il eût été forcé de participer à la guerre de 1870, Mirbeau était arrivé à éloigner de son esprit la possibilité d'un nouveau cataclysme de ce genre. Son grand amour de l'humanité, son grand respect de la vie, sa croyance dans la fraternité universelle des humbles l'avaient aveuglé. Il voulait croire que tous les hommes, quelle que soit leur origine nationale, avaient le même but: le bonheur et la dignité. Pour que s'accomplisse la paix entre les peuples,

il fallait qu'il y eût accord, et Mirbeau "s'employait de son mieux à abattre les préjugés, les haines traditionnelles, les barrières."[383] 1914 lui prouva qu'il avait eu tort, qu'il avait piteusement échoué. L'agression de l'Allemagne lui ouvrit les yeux à la réalité, il fut forcé de reconnaître son erreur, et une patrie, la sienne, est "une réalité, en ce sens que pour nous particulièrement c'est l'âme de notre pays avec son idéal, ses moeurs douces, ses lois humaines, sa conception de la justice, ses rêves d'avenir."[384] Mirbeau ne se contredit pas. Il se rend compte que l'Allemagne représente tout ce qu'il a essayé de combattre; il se rend compte qu'elle doit être vaincue pour que le monde puisse s'acheminer vers l'idéal de justice sociale qu'il veut pour lui. La France est devenue "l'incarnation de l'idée de justice, pour laquelle, toute sa vie, il avait combattu."[385] A travers les mots ardents du testament, comme à travers son oeuvre entière, nous entendons Mirbeau affirmer bien hautement: "Je suis resté le même, intransigeant, du côté du droit..."[386]

Dans les années qui suivirent la mort de Mirbeau, sa veuve fit éditer plusieurs volumes de ses manuscrits. D'autre part, Flammarion, l'éditeur de Mirbeau, rassembla de nombreux

---

[383] Lecomte, op.cit.

[384] Ibid.

[385] Albert Adès-Theix, op.cit.

[386] Ibid.

articles de journaux que Mirbeau avait souhaité voir paraître en librairie, et les publia. L'appelation d'oeuvres inédites n'est exacte que si nous entendons par là que certains contes n'avaient jamais été réunis en volume. En 1918 apparut le premier volume des oeuvres inédites, un recueil de nouvelles: La Vache tachetée, suivi un an plus tard par deux autres recueils de nouvelles: La Pipe de cidre et Chez l'illustre écrivain.

Dans le premier de ces volumes il y a vingt-deux nouvelles dans lesquelles nous voyons à nouveau le féroce caricaturiste et le grand admirateur de la nature que fut Mirbeau. Les thèmes qu'il traite dans ces contes sont des thèmes que nous avons déjà fait ressortir tout au long de l'oeuvre. Il suffira par conséquent de les rappeler brièvement. Mirbeau prend comme cible de ses attaques la soi-disante justice rendue par des juges incompétents (La Vache tachetée, Le petit gardeur de vaches), la vénalité et la force corruptrice de la presse (Idées générales), la stupidité des bourgeois (?, Sur la berge), l'insensibilité du paysan (Le dernier voyage) et la méchanceté du riche (Le Gamin qui cueillait des ceps). Mirbeau ridiculise sans pitié la littérature psychologique à la Bourget (Une lecture), remarque et déplore l'instinct meurtrier des hommes (Paysage d'hiver) et se plaint amèrement de l'omnipotence de l'Etat qui écrase toute initiative individuelle (En attendant l'omnibus). De l'autre côté, Mirbeau montre une grande compassion pour les pauvres (Sur la route, La folle). Il

nous donne également de très belles descriptions de la Bretagne et d'autres endroits en France (Notes de voyage, Croquis bretons, Paysage d'été). Son grand amour pour les plantes ressort de brèves nouvelles comme Le concombre fugitif. Il faut mentionner aussi deux nouvelles qui sont incorporées ou développées dans d'autres oeuvres. Tel est le cas pour Mon jardinier, épisode repris dans Dingo et En route qui est une ébauche de Vieux Ménage. Cinq des récits de ce recueil sont présentés sous forme de dialogue. Une autre grande préoccupation de Mirbeau se retrouve dans Vers le bonheur, qui raconte la séparation de deux époux après six mois de mariage. Séparation qui repose uniquement sur le fait que l'homme et la femme resteront à jamais des énigmes l'un pour l'autre. Nous avons déjà fait allusion à ce conte qui parut dans Le Gaulois du 3 juillet 1887. Comme Mirbeau présente toutes ses héroïnes dans la même lumière, il vaut la peine de citer la conclusion de ce conte qui se passe de commentaire:

> Remarquez que je n'ai rien, absolument rien à reprocher à ma femme, rien sinon d'être femme. Femme, voilà son seul crime! Femme, c'est-à-dire un être obscur, insaisissable, un malentendu de la nature auquel je ne comprends rien. Et ses griefs sont les mêmes à mon égard. Elle me reproche uniquement d'être un homme, et de ne me pas plus comprendre que je ne la comprends. Car, en vérité, je ne la comprends pas. J'ai sondé tous les mystères de la vie; j'ai arraché leur secret à bien des êtres avec qui je n'ai rien de commun, dont le langage et les habitudes diffèrent des miens, autant que la chenille diffère de l'alouette. Ce que cherche le chien; ce que veut le chat, observateur et démoniaque; où va l'effrayant corbeau, je le sais. De la femme, je ne sais rien, rien, rien. Je n'entre pas plus en elle que dans l'âme d'un Dieu, dans le rêve d'une anémone marine.

> Chose à stupéfier l'entendement, nous nous séparons parce que ma femme n'a pas un front de cristal, ce que n'aura jamais aucune femme, et parce que ma poitrine, à moi, est faite de chairs opaques, impénétrables au regard, comme sont toutes les poitrines humaines... Quelle triste folie que la vie!
>
> Et l'abîme qui nous séparait n'était même plus un abîme: c'était un monde, sans limites, infini, non pas un monde d'espace, mais un monde de pensées, de sensations, un monde purement intellectuel, entre les pôles duquel il n'est point de possible rapprochement.[387]

Le lecteur qui ne lirait de Mirbeau que <u>La Vache tachetée</u> y trouverait toutes les grandes préoccupations de l'auteur. Il se rendrait également compte de son grand talent de conteur, de sa puissance d'observation et de la sensibilité de son âme. Dans ce recueil la nouvelle qui est la plus représentative d'un aspect de la pensée de Mirbeau est <u>La Folle</u>. Une pauvre femme qui ne fait de mal à personne, vivant retirée sur une petite île, est expropriée et envoyée à l'asile parce que le maire a besoin de la maison pour son gendre. Et dans la courte conversation qui prend place entre le narrateur et un observateur de ce drame, nous sentons l'immense compassion de Mirbeau:

> --Contre les petits et les malheureux, contre tous les êtres qui sont sans défense, on a toujours le droit, monsieur...on a toujours le droit!...
>
> --J'en ai déjà bien vu des gens qu'on a enfermés!... Eh bien! ils n'étaient pas fous...On les a enfermés parce que les uns étaient trop tristes, les autres étaient trop gais... D'abord, moi, je crois qu'il n'y a pas de fous!...il y a des gens qui ont leur idée..., il y a des gens qu'on ne comprend pas bien... Voilà tout!...
>
> ...j'entends toujours résonner à mes oreilles, comme un écho de l'éternelle douleur humaine, de l'éternel malentendu humain, cette phrase:

---

[387]"Vers le bonheur," dans <u>La Vache tachetée</u> (Paris: Flammarion, 1918) 31-33.

--Il y a des gens qu'on ne comprend pas bien, voilà tout![388]

La Pipe de cidre comprend vingt-trois nouvelles. Une série de portraits insistant sur l'insensibilité du paysan et la cupidité du bourgeois, est suivie de nouvelles qui ne diffèrent en rien de celles du recueil précédent. Le même ton, les mêmes observations, les mêmes préoccupations. Ici de nouveau, nous avons deux nouvelles qui réapparaissent dans d'autres oeuvres. La belle sabotière est incorporée avec quelques modifications, dans Dingo, et Monsieur Quart présente mot à mot l'éloge funèbre du maire dans L'Epidémie. Plusieurs contes comme La première émotion, Deux amis s'aimaient et Jour de congé dépeignent la vie sur rails que mènent les fonctionnaires et les ouvriers. Et deux contes portant le même titre: Paysage de foule, sont d'amères réflexions sur la psychologie des masses qui se laissent si facilement influencer et qui, assoiffées de sang, se ruent aveuglement sur la victime qu'on leur désigne. Il est à supposer que ces contes ont été écrits lors de l'Affaire Dreyfus. Un autre conte, L'Octogénaire, ressemble fort à certaines pages de Baudelaire; c'est ici le Mirbeau hanté par la mort et l'image de la pourriture qui parle. Il serait injuste de passer sous silence les Ames simples, conte dans lequel nous trouvons le seul prêtre noble dans l'oeuvre de Mirbeau. A la demande de son ami qui a vécu saintement sans toutefois croire en Dieu, le prêtre se défroque momentanément

---

[388]"La Folle," dans La Vache tachetée, p.144.

pour assister à l'enterrement civil. Ce M.Rouvin a mené la vie idéale que rêvait Mirbeau:

> Il pensait à l'exceptionnelle et presque miraculeuse beauté qu'avait été l'existence de M.Rouvin, à sa charité inventive qui sauva de la faim tant de malheureux et leur fit connaître la joie de vivre, la douceur d'être bon. Il pensait surtout à cette faculté, pour ainsi dire évangélique, qu'il avait de ramener au bien les âmes dévoyées et les pauvres coeurs pervertis sans jamais leur parler de Dieu, auquel il ne croyait pas, sans jamais recourir aux consolations religieuses, qu'il jugeait dangereuses, immorales et vaines. Ses moyens de calmer les haines, de dompter le crime, de conquérir les débauches, étaient purement humains. Il n'y employait que cette force mystérieuse et candide, à laquelle, bien dirigée, rien ne résiste: l'amour![389]

Et le brave curé se demande à la fin si Dieu est inutile à qui possède une conscience!

Une autre nouvelle assez longue, Les Souvenirs d'un pauvre diable, est très intéressante. La date nous en est inconnue, mais elle ressemble à tant d'égards à un roman feuilleton, Dans le ciel, qu'il est probable que ces deux oeuvres ont été écrites vers la même époque. La publication de Dans le ciel commença dans L'Echo de Paris le 20 septembre 1892, deux ans à peine après la publication de Sébastien Roch, et il est intéressant de remarquer que nous retrouvons dans Les Souvenirs d'un pauvre diable comme dans le roman feuilleton le thème Gidien de "Familles, je vous hais," que Mirbeau avait déjà abordé dans Sébastien Roch. Il y a d'autres ressemblances frappantes entre le roman et les deux contes. Les trois oeuvres sont caractérisées par la sensibilité aiguë du narrateur: "Je suis né avec le don

---

[389]"Les Ames simples," dans La Pipe de cidre (Paris: Flammarion, 1919), p.124.

fatal de sentir vivement, de sentir jusqu'à la douleur, jusqu'au ridicule."[390] Ces mots sont à la base des deux contes. Dans le ciel présente plusieurs épisodes que nous retrouvons séparément sous formes de contes ou d'épisodes dans d'autres oeuvres de Mirbeau. C'est le cas pour la leçon de tambour du narrateur qui fait le sujet du conte Le Tambour dans La Pipe de cidre. C'est aussi le cas pour l'achat de la maison par les parents du narrateur, qui est raconté avec les mêmes détails ironiques dans Pour s'agrandir..., de La Pipe de cidre.

Pour en arriver aux ressemblances, remarquons que Dans le ciel et Les Souvenirs d'un pauvre diable renferment tous deux les scènes de marchandage lors du contract de mariage des deux soeurs du narrateur et la tentative de séduction d'une vieille tante, perpétrée sur le narrateur durant son enfance. Mais surtout nous trouvons les mêmes idées fondamentales exprimées en des mots à peu près semblables. C'est tout d'abord l'affreux joug de l'autorité paternelle et ses conséquences désastreuses:

> Tout être, à peu près bien constitué, naît avec des facultés dominantes, des forces individuelles, qui correspondent exactement à un besoin ou à un agrément de la vie. Au lieu de veiller à leur développement, dans un sens normal, la famille a bien vite fait de les déprimer et de les anéantir. Elle ne produit que des déclassés, des révoltés, des déséquilibrés, des malheureux, en les rejetant, avec un merveilleux instinct, hors de leur sein; en leur imposant, de par son autorité légale, des goûts, des fonctions, des actions qui ne sont pas les leurs, et qui deviennent, non plus une joie,

---

390"Les Souvenirs d'un pauvre diable," dans La Pipe de cidre, p.203 et "Dans le ciel," L'Echo de Paris (11 octobre 1892).

> ce qu'ils devraient être, mais un intolérable supplice. Combien rencontrez-vous, dans la vie, de gens réellement adéquats à eux-mêmes?[391]

C'est ensuite la souffrance de l'enfant dont les idéaux ne sont pas compris:

> Tout me fut une souffrance. Je recherchais je ne sais quoi dans la prunelle des hommes, aux calices des fleurs, aux formes si changeantes, si multiples de la vie, et je gémissais de n'y rien trouver qui correspondît au vague, obscur et angoissant besoin d'aimer qui emplissait mon coeur, gonflait mes veines, tendait toute ma chair et toute mon âme vers d'inétreignables étreintes et d'impossibles caresses.[392]

Les Souvenirs d'un pauvre diable s'arrêtent sur une note amère. Le narrateur déçu par les réalités de la vie se lance dans une vie de débauche, son désir charnel l'emportant sur tout autre. Dans le ciel continue avec la découverte du narrateur que la société "s'édifie toute sur ce fait: l'écrasement de l'individu."[393] Il cherche ensuite un sens à la vie et se tourne vers l'art, ce qui permet à Mirbeau d'exposer toute une théorie de l'art, théorie reprise également dans le dernier conte de La Pipe de cidre, dont nous aurons à reparler par ailleurs.

Chez l'illustre écrivain, publié aussi en 1919, comprend onze contes. Celui qui donne son titre au recueil est une satire de la littérature psychologique, une caricature

---

391"Les Souvenirs d'un pauvre diable," dans La Pipe de cidre, p.191.

392"Les Souvenirs d'un pauvre diable," dans La Pipe de cidre, p.207 et "Dans le ciel," L'Echo de Paris (25 octobre 1892).

393"Dans le ciel," L'Echo de Paris (3 janvier 1893).

d'un écrivain à la mode, plus que médiocre, qui a été imposé à un public aussi ignorant que lui. Une bonne affaire, Un grand écrivain et Littérature traitent du même sujet. Les autres contes, à l'exception de Scène de la vie de famille, et des Mémoires de mon ami, ressemblent en tous points à ceux des recueils précédents. Scène de la vie de famille, conte dialogué avec directions de scène, met en jeu la famille Isidore Naturel. Il est à supposer que ce conte ait été écrit après Agronomie de 1886. Les deux scènes ressemblent de très près aux scènes correspondantes des Affaires sont les Affaires. La première scène est une discussion entre Mme Naturel et sa fille Germaine, discussion qui porte surtout sur les pauvres, et sur les qualités de M.Naturel. A la fin de la scène, Germaine, comme dans la pièce, refuse d'aller à la cave chercher une bouteille de vin. La deuxième scène met en jeu le jardinier qui vient faire ses adieux à Germaine. Il a été chassé parce que sa femme est enceinte. Les Mémoires de mon ami, écrites comme Les Souvenirs d'un pauvre diable et Dans le ciel à la première personne, ont beaucoup en commun avec ces nouvelles. Le narrateur est un pauvre être qui porte en lui des réserves d'amour que personne ne soupçonne. Son mariage est une grande désillusion, il se renferme de plus en plus dans ses visions fantastiques et mène une vie intérieure ignorée de tous. Jeune, il s'était révolté en vain contre l'ignominie de la société. Et lui aussi, comme ses deux prédécesseurs comprend la misère humaine:

> Ce qui, dans ce grouillement humain (en prison), apparaît plus que le vice et le crime, c'est la pauvreté,

> la détresse infinie où la société peut précipiter des êtres vivants, et qui ont, si rudimentaires, si déformés qu'ils soient, un cerveau et un coeur, de la pensée et de l'amour!... Ces deux choses mystérieuses et qui font la créature humaine, il n'est pas un regard où je ne les aie reconnues, même aux yeux des plus brutes et des plus déchus!...
>
> Combien y avait-il de ces souffrances, des souffrances pires, sans doute, parmi tous les guenilleux dont les salles du Dépôt étaient pleines!... Et je les aimai d'un immense amour!...[394]

Le narrateur comprend que l'être poussé au crime par la nécessité de vivre ne peut plus se relever, car la société l'y enfonce de plus en plus profondément, et c'est de cette réalisation que "datent la pitié et la révolte qui furent, pour ainsi dire, les bases de sa vie morale."[395] Mais de cette révolte et de cette pitié naît une philosophie: "Il faut être toujours pour ce qui vit, contre ce qui est mort."[396] Les sept contes qui sont publiés à la suite d'Un Gentilhomme n'apportent aucun élément nouveau à notre discussion.

Dans les 63 contes publiés en volume après la mort de Mirbeau, nous admirons surtout la maîtrise de l'artisan. Dans Les Contes de la Chaumière, Mirbeau s'était révélé excellent paysagiste, profond observateur des hommes et grand caricaturiste. Les mêmes éléments se retrouvent dans tous ses contes. Nous remarquons cependant une tendance de plus en plus accentuée vers la polémique. Cette tendance fait son apparition non seulement dans les contes mais aussi dans les

---

[394] "Les Mémoires de mon ami," dans Chez l'illustre écrivain (Paris: Flammarion, 1919), 238-241.

[395] Ibid., p. 249.

[396] Ibid., p. 258.

romans et dans les pièces, et elle reflète les préoccupations politiques, économiques et religieuses de Mirbeau. Les meilleurs contes sont ceux où Mirbeau se contente de nous donner des portraits de paysans normands. Dans ce domaine il égale souvent son illustre contemporain du pays natal, Maupassant. Mirbeau, de l'aveu de tous ceux qui le connaissaient, était un causeur amusant, et beaucoup de ses contes ne sont que cela: des causeries à bâtons rompus sur les problèmes du moment qui lui tenaient à coeur. Ils n'ont guère survécu à ces problèmes. Les deux nouvelles qui méritent grandement l'attention du lecteur sont Les Souvenirs d'un pauvre diable et Mémoires de mon ami. C'est à travers ces confessions douloureuses d'êtres sensibles, blessés par les réalités de la vie, que nous comprenons le mieux quel homme fut Mirbeau. Les narrateurs portent en eux des sources cachées de tendresse et d'amour qui ne demandent qu'à venir à la surface. Pour ce faire il suffirait que quelqu'un devinât ces sources. Mais l'aveuglement des hommes refuse aux malheureux cette part de bonheur et de dignité à laquelle ils aspirent de tout leur être, et ce refus les plonge dans une vie monotone qui aboutit souvent à la révolte et à la haine. C'est bien là le portrait du héros de Mirbeau, et en grande mesure celui de Mirbeau lui-même. Et si ces deux contes sont artistiquement inférieurs aux petits chefs-d'oeuvre d'observation et de présentation lucide, ils nous offrent quelque chose de plus important: ils nous aident à mieux comprendre la personnalité du créateur et par là même, à mieux apprécier son oeuvre.

En 1920 apparut le roman inachevé de Mirbeau: Un Gentilhomme. Dans l'édition de Flammarion, il compte 156 pages, une partie seulement du premier livre. Le narrateur du roman retourne en arrière et nous raconte les événements qui eurent lieu le 1er mars 1877. Ce jour-là, il arriva dans une petite ville de province pour commencer son emploi de secrétaire chez le marquis d'Ablézy-Serac. Mais dans le premier chapitre, le narrateur parle uniquement de lui-même, de sa morne enfance, de son adolescence sans joie, de sa détresse morale et physique. Il nous raconte à quelles humiliations il dut se soumettre dans ses différents emplois, et cela mène à de longues observations sur l'abjection de la servilité. Dans le deuxième chapitre, nous faisons la connaissance du marquis et des autres habitants du château. Le marquis est un royaliste intransigeant, qui prépare un coup d'Etat contre Jules Simon et Gambetta. Le troisième et dernier chapitre raconte la vie du narrateur au château, avant le départ pour Paris. Les manigances du marquis, son manque de scrupules et sa brutalité ressortent de chaque épisode. Vers la fin du dernier chapitre, le narrateur annonce le but de son récit:

> Je pense d'ailleurs que le récit de ces menus faits n'aura pas été complètement inutile et que, grâce à eux, le lecteur sera préparé à mieux comprendre la nature complexe d'un homme dont je vais avoir à raconter la vie mouvementée, laquelle, est-ce trop d'ambition? me paraît avoir un véritable intérêt historique. J'aurais bien voulu terminer là tous ces préambules, et entrer immédiatement dans l'action. Pourtant, je ne puis passer sous silence...[397]

---

[397] Un Gentilhomme (Paris: Flammarion, 1920), p. 156.

On le voit, Mirbeau e déjà écrit près de deux cents pages sans entrer dans le vif du sujet qui, si nous l'en croyons, aurait été ce coup d'Etat à la faveur duquel il devint Chef de Cabinet dans l'Ariège. Il nous est permis de douter des paroles du narrateur. La partie du roman que nous avons, suit exactement les mêmes lignes que Le Journal d'une Femme de Chambre. Il est intéressant de comparer les deux. Il n'y a guère, d'ailleurs, de différence entre Célestine et Charles Varnat, sinon que celle-là se meut pour la plupart dans des milieux bourgeois, et celui-ci dans la noblesse. Mais tous deux haïssent leur métier, pour la même raison: la perte de leur individualité:

> ...il faut penser pour le compte d'un autre, soigner ses erreurs, entretenir ses manies, cultiver ses tares au détriment des vôtres, pourtant si chères; vivre ses incohérences, ses fantaisies, ses passions, ses vertus ou ses crimes qui, presque toujours, sont l'opposé de vos incohérences à vous, de vos fantaisies, de vos passions, de vos vertus ou de vos crimes, lesquels constituent, pourtant, la raison unique, l'originalité, l'harmonie de votre être moral; ne jamais agir pour soi, en vue de soi, mais pour les affaires, les ambitions, le goût, la vanité stupide ou l'orgueil cruel d'un autre; être, en toutes circonstances, le reflet servile, l'ombre d'un autre...[398]

Ainsi Varnat fait-il siennes les opinions politiques de ses maîtres, quelles qu'elles soient, et comme Célestine il met le blâme de cette situation sur eux:

> Je suis entré dans la vie, du moins je le crois, avec des instincts honnêtes et des scrupules minutieux, la fréquentation des hommes, dits cultivés et haut placés, les a vite abolies en moi...
>
> Immédiatement j'ai réglé mon compte avec la morale sociale, avec la morale des moralistes vertueux qui n'est qu'une hypocrisie destinée non pas même à cacher sous un voile de respectabilité, mais à légitimer hardiment toutes

---

[398] Ibid., 32-33.

> les vilenies, toutes les férocités, tous les appétits meurtriers des dirigeants et des heureux...[399]

Tous deux encore récriminent contre le sort qui s'acharne sur eux, et tous deux rêvent à un avenir meilleur. Mais en attendant, Célestine et Varnat se dédommagent en observant leurs patrons, et en se disant que malgré les différences de niveau social, ils sont supérieurs à ces êtres infâmes. Célestine et Varnat prennent un plaisir intense à rabaisser ceux qui les humilient constamment, et c'est avec passion qu'ils se livrent à leur manie pour enrichir d'espèces inconnues "les feuilles de (leur) herbier humain."[400] Enfin, cet état de servitude n'a pas réussi à tuer le germe de bonté qu'ils portent en eux. Pour Célestine, comme pour Varnat, il suffit d'un mot tendre, d'un peu d'amour, et ils oublient aussitôt leurs haines et leurs résolutions de vengeance. Il n'est pas aisé d'affirmer si Mirbeau eût continué dans la même veine épisodique, mais d'après le modèle de ses livres complétés, cela ne nous aurait pas étonnés. Même s'il avait raconté les événements politiques de 1877, le livre aurait valu surtout par ces épisodes, par ces portraits dessinés avec tant de soin. Nous voyons que de son premier roman à son dernier, les idées de Mirbeau restent les mêmes. Dans sa dernière oeuvre, il met de nouveau en jeu le héros de sa création: l'homme à la sensibilité meurtrie, face à des événements extérieurs qui sont la cause de sa haine et de sa révolte. De

---

[399] Ibid., 52-53.

[400] Ibid., p. 55.

plus, Mirbeau revient à la forme épisodique de ses romans, cette forme qui convient le mieux à son tempérament et à son attitude. Car en accumulant des anecdotes et des portraits divers, il put présenter les innombrables aspects de l'homme. Le narrateur du Gentilhomme est Mirbeau, à cela près que ce dernier mit en pratique ce à quoi le narrateur rêvait:

> L'homme me réjouit par le composé, extrêmement varié, extrêmement grotesque, extrêmement fou, d'incohérences, de ridicules, de contradictions, de vertus funestes, de mensonges sinceres, de vices ingénus, de sentimentalités féroces et de cruautés naïves qu'il est réellement. Si la chance m'avait orienté vers la littérature, je crois que j'eusse pu exprimer quelque chose de l'homme tel que je le sens, tel qu'il m'a tenu perpétuellement en joie, en mauvaise joie, dans tous les milieux où je l'ai coudoyé. Car pour ce qui est d'exprimer intégralement un être si multiple, de rendre en sa bousculade rapide et confuse un tel tumulte de sentiments si ahurtés, d'actions si désharmoniques, tout ce qui se trouve, à la même minute en bouillonnement chez le même individu, qui donc oserait sérieusement y prétendre?[401]

---

[401] Ibid., 53-54.

CHAPITRE V

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE. L'ESTHÉTIQUE.

Mirbeau débuta dans le journalisme en 1872 et ne s'arrêta de produire que peu avant sa mort. Pendant près d'un demi-siècle il écrivit des centaines d'articles pour tous les journaux importants de l'époque. De cette vaste production, quelques articles seulement furent rassemblés par Flammarion après la mort de Mirbeau, et publiés sous les titres suivants: Les Ecrivains (1ère série: 1884-1894; 2e série: 1895-1910), Gens de théâtre et Des Artistes (1ère série: 1885-1896; 2e série: 1897-1912).

L'esprit alerte de Mirbeau s'inspira de centaines d'événements contemporains qui défient tout essai de classification. Le suicide d'une comédienne[402] lui sert de point de départ à une discussion sur le manque de sensibilité du public parisien. Une affaire de meurtre passionnel[403] le conduit à une discussion de l'amour charnel, et l'incendie de l'Opéra Comique[404] l'amène à une condamnation cinglante de la société. Comme nous retrouvons dans ces centaines de pam-

---

[402]"Mlle Feyghine," Le Figaro (13 septembre 1882).

[403]"Paradoxe sur les Fenayron," Le Figaro (12 octobre 1882).

[404]"Notes pessimistes," Le Gaulois (2 juin 1887).

phlets les mêmes thèmes que dans les livres épisodiques, il n'est point besoin de nous y arrêter. Il suffit de faire remarquer que Mirbeau ne trouva rien de louable dans les manifestations économiques et politiques de son temps. Tout prête à sarcasme, tout est contre ses convictions et ses espoirs. Ses impressions notées au jour le jour ne sont pas une chronique de la fin du dix-neuvième siècle, car tout y est déformé par l'imagination et les haines de l'écrivain. Et ici, comme dans ses romans et ses pièces, il vise à ce qu'il considérait être la vérité dans l'art et au bonheur de l'individu.

Dans le domaine de la critique littéraire et artistique, Mirbeau a exercé une grande influence sur son époque. Il a compris et senti le génie dans des artistes totalement inconnus de ses contemporains, et s'est fait un devoir de proclamer ses admirations. Lorsque Mirbeau reçut de Mallarmé un exemplaire de La Princesse Maleine, il écrivit dans le Figaro un article qui contribua beaucoup à la gloire de Maeterlinck:

> Je ne sais rien de M.Maurice Maeterlinck. Je ne sais d'où il est et comment il est. S'il est vieux ou jeune, riche ou pauvre, je ne le sais. Je sais seulement qu'aucun homme n'est plus inconnu que lui; et je sais aussi qu'il a fait un chef-d'oeuvre, non pas un chef-d'oeuvre étiqueté chef-d'oeuvre à l'avance, comme en publient tous les jours nos jeunes maîtres, chantés sur tous les tons de la glapissante lyre --ou plutôt de la glapissante flûte contemporaine-- mais un admirable et pur et éternel chef-d'oeuvre qui suffit à immortaliser un nom et à faire bénir ce nom par tous les affamés du beau et du grand; un chef-d'oeuvre comme les artistes honnêtes et tourmentés, parfois aux heures d'enthousiasme, ont rêvé d'en écrire un, et comme ils n'en ont écrit aucun jusqu'ici. Enfin, M.Maurice Maeterlinck nous a donné l'oeuvre la plus géniale de ce temps, et la plus extraordinaire et la plus naïve aussi, comparable --et oserais-je le dire?-- supérieure en beauté à ce qu'il y a de plus beau dans Shakespeare. Cette oeuvre s'appelle la Princesse Maleine.

> Existe-t-il dans le monde vingt personnes qui la connaissent? J'en doute.[405]

Il est important de remarquer que Mirbeau ne nous dit pas pourquoi il admire Maeterlinck. Il se contente de présenter d'une façon subjective un auteur dans l'oeuvre duquel il a senti la beauté. La critique littéraire de Mirbeau n'est pas une critique technique. Emporté par ses enthousiasmes, il s'efforce de faire sentir à ses contemporains ce qu'il a ressenti lui-même à la lecture de certaines oeuvres. Et ce qu'il ressent, il ne peut pas toujours l'expliquer. Pour Mirbeau la valeur d'une oeuvre d'art n'a rien en commun avec l'école littéraire à laquelle elle est attribuée. Il parle avec autant d'admiration de Maeterlinck que de Zola, et les termes symbolisme et naturalisme ne veulent absolument rien dire lorsqu'il se trouve en face d'une oeuvre qu'il juge digne d'immortalité. Ne cherchant l'approbation de personne, considérant comme nulle les faveurs des coteries, il n'eut qu'une pensée: proclamer ce qu'il sentait être la vérité. Cela ne veut pas dire qu'il n'eut des idées bien arrêtées sur les grands mouvements littéraires de son époque. En 1884 ou 1885,[406] il affirme son credo littéraire dans un article intitulé "Le Rêve":

> Nous sommes las, rassasiés, écoeurés jusqu'à la nausée du renseignement, du document, de l'exactitude des romans

---

[405] "Maurice Maeterlinck," Les Ecrivains (1ère série), 174-175.

[406] Pour cette date, je me fie à l'éditeur qui a rigoureusement observé la chronologie des articles dans les volumes où il nous a été possible de vérifier les dates.

> naturalistes, autant que des farces bêtes et du fantastique idiot des opérettes. Après avoir acclamé, comme l'évolution définitive, cette forme nouvelle de la littérature qui n'était en somme, qu'une littérature d'attitudes et de gestes, une littérature pour myopes, une littérature à la Meissonier, qui ne voyait dans un être humain que les boutons et les plis de sa redingote, comptait les feuilles d'un arbre et les luisants de chaque feuille, nous demandons à grands cris autre chose. Nous en avons assez de pénétrer dans les âmes des concierges, de sonder le coeur et les reins des cuisinières, de rouler dans toutes les sentines, sous prétexte que c'est expérimental, de ne respirer que des odeurs de latrines, sous prétexte que c'est scientifique, et de ne voir partout que des buées, des buées d'or, des buées rouges, des buées chaudes, sous prétexte qu'il faut faire cuire l'imagination dans les cornues de M.Claude Bernard et les éprouvettes de M.Berthelot.
>
> Nous appelons le rêve, le rêve aux ailes d'or, qui nous emporte, en nous laissant des ressouvenirs d'humanité, dans les paysages chimériques, dans le bleu du ciel, et réchauffe aux beaux soleils d'apothéose nos membres glacés et nos âmes endolories.[407]

Mais tout en condamnant le naturalisme, Mirbeau voue une grande admiration à Zola, car, comme il le dit dans une entrevue à laquelle nous avons déjà fait allusion: "Quand (Zola) écrit un beau livre, qu'est-ce que ça peut nous faire que ça soit naturaliste ou pas naturaliste!"[408] Ce que Mirbeau admire en Zola est la maîtrise de l'artisan, la puissance de l'expression et la grandeur de la vision.

En 1898 Mirbeau préfaça un receuil de poèmes de Francis de Croisset: Les Nuits de quinze ans. Dans cette préface, il se lance dans une longue discussion sur la génération des symbolistes:

> La génération poétique qui précède la vôtre, à part deux ou trois exceptions glorieuses, n'a donné l'exemple

---

[407]"Le Rêve," Les Ecrivains (1ère série), 22-23.

[408]Huret, op. cit., 211-212.

> que de pitoyables effondrements. Elle venait hautaine, méprisante, avec des casques d'or et des lys, décidée à tout détruire et à tout régénérer. Elle n'a rien détruit, et c'est elle qui est morte. Et elle est morte parce que, à la nature et à la vie, qui sont la source unique et jamais tarie de l'inspiration et de l'Amour, elle a voulu substituer le Rêve. Quand on est impuissant à penser, on rêve; c'est plus facile! Ah! vous connaissez cette histoire lamentable, dérisoire et triste des vierges pâles, des princesses malades, des héros insexués qui du haut des terrasses, sur les forêts sans arbres, les mers sans eaux, les plaines de fumées, clamaient d'étranges symboles et de mystérieuses esthétiques... Et tout cela, déjà a disparu.[409]

Ce passage écrit quinze ans environ après "Le Rêve," semble contredire tout ce qui se trouvait dans l'article. Une fois de plus, Mirbeau avait été déçu dans ses espoirs. Lorsqu'il avait appelé à grands cris le rêve, il ne prévoyait nullement dans quels extrêmes la génération des symbolistes allait se lancer. Et ce qu'il leur reproche c'est de s'être totalement éloignés de la vie. Le rêve, pour Mirbeau, n'est pas inséparable de la vie telle qu'il la concevait, il est au contraire une partie intégrale de cette vie. Mais les symbolistes n'avaient pas intégré le rêve à la vie, ils l'y avaient substitué. Et dans la même préface, Mirbeau affirme de nouveau son credo littéraire en remplaçant le vague de la théorie symboliste par la force et la vigueur de sa propre doctrine:

> Il faut répudier le rêve et aimer la vie...il faut entrer résolument dans la vie. La vie est belle, même dans ses hideurs, quand on sait la regarder. L'homme qui pense, l'artiste qui voit, le poète qui exprime, ne peuvent pas s'abstraire de la vie, sous peine de ne penser, de ne voir, de n'exprimer rien, de n'être rien! Il faut haïr le rêve qui n'est que la forme difforme du néant, et redouter, tout en la chérissant, la vie, parce que si la

---

[409]Francis de Croisset, Les Nuits de quinze ans (Paris: Paul Ollendorff, 1898), iv-v.

> vie est maternelle, pleine de trésors et de beautés pour ceux qui l'aiment, elle se venge de ceux qui la méconnaissent, cruellement et terriblement...[410]

La contradiction apparente entre le point de vue exprimé dans l'extrait ci-dessus, et celui exprimé dans "Le Rêve," n'en est pas une si nous donnons à la vie la définition que Mirbeau lui donne. La vie, pour lui, présente d'innombrables facettes et le grand écrivain est celui qui les comprend et qui les sent toutes, sans en exclure l'un ou l'autre aspect. Mirbeau s'était élevé contre le naturalisme, car cette doctrine littéraire ne voulait considérer qu'un seul aspect de la vie. De même Mirbeau était contre le symbolisme car le rêve y était l'élément le plus important, aux dépens d'autres éléments non moins vitaux. La littérature telle que Mirbeau la comprenait devait reproduire la vie dans toute sa complexité et les écrivains que Mirbeau admire ont tous compris cette vérité.

La liste de ces écrivains est longue, et contient pour la plupart des noms que la postérité honore grandement. Il suffira de citer quelques passages à titre d'exemple. Dans la critique d'Une histoire sans nom de Barbey d'Aurevilly, Mirbeau a ceci à dire:

> (Barbey d'Aurevilly) a passé à travers les choses et les hommes de son temps, incorruptible et farouche, bataillant comme un chevalier, la plume au poing, sans se soucier que le sang des blessures qu'il avait faites, vînt rougir l'encre dont elle était armée.
>
> On ne lui pardonne pas, au milieu des écroulements de cette fin d'un siècle, au milieu des idôlatries qui

---

[410] Ibid.

> mettent, agenouillé au pied de la Mode,..tout un peuple d'imbécilgs et d'athées...d'avoir gardé entières ses croyances, défendu courageusement sa foi et préservé d'impurs contacts la beauté de son rêve et la virginité de son idéal.[411]

L'admiration de Mirbeau va donc à l'intransigeance du caractère de Barbey d'Aurevilly plutôt qu'à son livre, et nous sentons immédiatement que Mirbeau se décrit lui-même à travers l'auteur qu'il discute. Les idéaux de ce dernier sont ceux de Mirbeau: lutter pour ce qu'on sait être la bonne cause, malgré tout et tous. Il admire les qualités qui justement sont aussi les siennes, et, en couvrant d'éloges la personne qui fait preuve de ces vertus, c'est un peu lui-même que Mirbeau glorifie. D'ailleurs, un idéal de vérité et une intransigeance de caractère sont nécessaires pour créer une oeuvre d'art. En même temps, Mirbeau ne peut s'empêcher de lancer une attaque contre la société de son temps. Le pamphlétiste en lui fait son apparition même dans la critique littéraire.

Dans un style non moins flamboyant et précieux que celui de l'extrait précédent, Mirbeau donne les conseils suivents à un auteur oublié aujourd'hui:

> O Jean Baffier, l'homme est ignoble, la vie immonde. Il en a été toujours ainsi, et il en sera toujours de même.
>
> Vous aimez la Nature, vous la comprenez jusque dans ses plus impénétrables mystères et ses plus imperceptibles frissons. Et vous avez souffert... Mêlez-vous de produire des chefs-d'oeuvre, mais ne vous mêlez plus de guérir l'humanité: elle est incurable, ô Jean Baffier, et elle crèvera dans sa lèpre, c'est moi qui vous le dis.[412]

---

[411] "Barbey d'Aurevilly," Le Figaro (8 octobre 1882).

[412] "Jean Baffier," Le Gaulois (6 avril 1887).

C'est encore le Mirbeau du premier article des Grimaces qui parle, celui qui appelait le choléra pour balayer tout ce monde infâme, incapable de sentir la sincérité et la beauté.

Dans un article sur l'Inconnu de Paul Hervieu, Mirbeau admire l'hallucination produite à force de vérité: "J'avais la sensation d'avoir plongé dans un gouffre, d'y avoir vu gémir l'Homme, l'éternel damné de la folie et de la douleur."[413] En parlant de Gustave Geffroy,[414] Mirbeau le félicite d'avoir regardé la nature avant de regarder les oeuvres d'art, et dans un article sur Pelléas et Mélisande, il exprime encore une fois son admiration pour Maeterlinck:

> ...sa connaissance profonde du coeur, son étrange sensibilité de l'au-dela, sa faculté hautaine de se mouvoir lucidement dans l'abstrait...il aime la Vie, son expression simple et forte,...je crois que tout est là.[415]

La liste des écrivains que Mirbeau admire continue avec Richepin, "un poète d'un souffle superbe,"[416] Baudelaire et Stendhal qui "mettaient leur âme propre dans le rêve de la vie tel qu'ils le conçoivent,"[417] Leconte de Lisle, "un admirable artiste,"[418] Melchior de Vogüé "un véritable homme de

---

[413]"L'Inconnu," Le Gaulois (24 juin 1887).

[414]"Gustave Geffroy," L'Echo de Paris (17 mai 1892) et Des Artistes (lère série; Paris: Flammarion, 1922), p. 167.

[415]"Pelléas et Mélisande," L'Echo de Paris (9 mai 1893).

[416]"Jouets de Paris," Les Ecrivains (lère série), p. 16.

[417]"Le Rêve," Les Ecrivains (lère série), p. 24.

[418]"Réclame," Les Ecrivains (lère série), p. 34.

lettres,"[419] Victor Hugo, "l'âme inspirée de ce siècle...la pensée de l'humanité...une existence surhumaine..."[420] D'autres noms qui reviennent constamment sont ceux de Goncourt, Maupassant, Huysmans, Flaubert, Mallarmé, Rodenbach. Et tous ces auteurs que Mirbeau admire si ardemment sentent les beautés comme les horreurs de la vie, et parviennent à exprimer cette vérité. Tous ont compris en observant attentivement la nature que le seul art consiste à en reproduire aussi exactement que possible les innombrables facettes. Et c'est aussi ce que Mirbeau a entrepris dans son oeuvre.

Par contre, Mirbeau a des mots très sévères pour des écrivains comme Daudet à qui il reproche "de mettre sur la vie (ses) lourdes pattes barbouillées de renseignements,"[421] Dumas père sur l'oeuvre de qui il ne daigne pas s'arrêter, Catulle Mendès qui se spécialise dans l'obscénité, Sainte-Beuve, Gautier et Paul de Saint-Victor. En somme Mirbeau reproche à tous ces écrivains la même chose, et ce qu'il dit des trois derniers que nous avons nommés, s'applique aussi bien aux autres: "c'est qu'avec des qualités brillantes qui suffisent à la contemporanéité qui les acclame, ils ne possédaient pas les dons supérieurs qui font les oeuvres fortes et durables: le sens de la vie et l'amour de la nature."[422]

---

[419]"La Noblesse et la littérature," Les Ecrivains (1ère série), p. 69.

[420]"Victor Hugo," Les Ecrivains (1ère série), 72-78.

[421]"Le Rêve," Les Ecrivains (1ère série), p. 23.

[422]"La Postérité," Les Ecrivains (1ère série), p. 104.

Mirbeau divise donc les écrivains en deux grandes catégories: les mauvais, c'est-à-dire ceux qui ne prennent pas la vie comme source unique d'inspiration, et les bons, c'est-à-dire ceux qui le font. Et comme la critique de Mirbeau est pour la plupart une critique de combat, il met autant d'ardeur à insulter les écrivains de la première catégorie qu'à louer ceux de la deuxième. Mirbeau fit de la critique à coups de poing, pour employer une de ses expressions.

En discutant Sainte-Beuve, Mirbeau a ceci à dire: "Jamais il ne s'intéressa spontanément à un jeune talent. Il fallait pour qu'il parlât des écrivains, que ceux-ci fussent morts depuis deux siècles ou qu'ils arrivassent vieillis de succès."[423] Mirbeau refusa catégoriquement de suivre l'exemple de Sainte-Beuve. Selon lui la fonction du critique était d'imposer par tous les moyens à sa disposition, ceux d'entre les écrivains qu'il jugeait dignes d'attention. La fonction du critique était donc de créer des courants d'opinions, et non pas de les suivre. Mirbeau ne discuta presque jamais les écrivains des temps passés, et s'il le fit, c'était en vue de leur comparer les nouveaux-venus. Il se borne dans sa critique à la discussion d'écrivains contemporains, ou morts depuis peu, et il se borne également, à quelques rares exceptions près, à la discussion d'écrivains français. Rares sont les écrivains de la deuxième moitié du siècle que Mirbeau a passé sous silence, et la même remarque s'applique à la génération romantique. Il y a cependant quelques écri-

---

[423] Ibid., p. 106.

vains, consacrés à divers titres par la postérité, que Mirbeau n'a point discuté. Nous n'avons pas trouvé d'articles sur George Sand, Mérimée, Augier, Anatole France, Loti, et Rimbaud. Mirbeau n'a discuté que très peu d'écrivains des deux générations symbolistes, et de même il a ignoré en général les derniers naturalistes comme Jules Vallès. Nous pouvons nous demander à juste titre la cause de ces silences. Mirbeau ne se laissa pas influencer par les étiquettes que d'autres critiques attribuèrent aux écrivains, et nous avons vu qu'il admirait Maeterlinck et Mallarmé, tout en condamnant le symbolisme. Si donc il n'a point discuté des écrivains comme Claudel et Valéry, ce n'est point parce que d'autres les associaient à la seconde génération symboliste, mais simplement parce qu'il ne reconnut pas en eux le génie. Et la même chose est vraie pour d'autres écrivains qu'il ignora, comme Gide par exemple. Dans sa critique littéraire Mirbeau ne s'est presque jamais trompé, et la postérité lui a, pour la plupart du temps, donné raison. Mais les silences de Mirbeau nous montrent qu'il était loin d'être infaillible, et si aujourd'hui, nous pouvons le blâmer, ce n'est point pour ce qu'il a dit, c'est plutôt pour ce qu'il n'a pas dit.

Comme les préfaces de Mirbeau appartiennent également au domaine de la critique littéraire, il convient de les discuter ici. Ce sont des documents intéressants, plus révélateurs de l'esthétique de Mirbeau que des mérites des oeuvres qu'elles louent. Le premier livre que Mirbeau préfaça fut celui de Jean Grave. En 1895, il préfaça <u>La Faim</u> de Knut

Hamsun, roman qu'il tira de l'obscurité. Très peu de gens avaient à ce moment-là entendu parler du romancier norvégien. Mirbeau n'hésita pas d'affirmer que ce livre avait laissé sur lui une impression profonde: "il faut aimer cet homme, dit-il, il faut suivre avec passion, cet admirable et rare artiste, à la simple image de qui j'ai vu briller la flamme du génie."[424] Mirbeau ne s'affirme point dans cette préface, mais il voit de nouveau juste longtemps avant les autres. Le prix Nobel vint, en 1920, consacrer officiellement la gloire que Mirbeau avait prédite. En 1898 vint la préface au recueil de poèmes de Francis de Croisset, et un an plus tard celle à L'Hommage des Artistes à Picquart. En 1901, Mirbeau préfaça un livre de Jules Huret: Tout yeux. Tout Oreilles. Les idées qu'il exprime ressemblent beaucoup à celles de la dédicace du Journal d'une Femme de Chambre, écrite un an plus tôt. Mirbeau admire le don de Huret qui force les hommes à ôter leur masque d'hypocrisie et à montrer en plein jour "leurs tares intimes, leurs bosses morales, leurs plaies intellectuelles, toutes ces difformités honteuses ou cocasses."[425] Mirbeau tenta d'égaler Huret dans cet art. Comme ce dernier, il veut dégager des êtres humains "cet auto-comique qui tantôt fait rire et tantôt pleurer."[426] La même année encore, Mirbeau préfaça un roman de Louis Lamarque, Un an de caserne.

---

[424] Knut Hamsun, La Faim (Paris, 1926). Préface écrite en mars 1895.

[425] Jules Huret, Tout yeux. Tout oreilles (Paris: E. Fasquelle, 1901), p. iv.

[426] Ibid.

Cette oeuvre il l'aime parce que c'est une oeuvre vraie, "où la vie prédomine sur la littérature."[427] Et c'est dans cette préface aussi que Mirbeau exprime ouvertement l'espoir de pouvoir changer l'état des choses, cet espoir qui est toujours présent, qu'il veuille l'avouer ou non:

> Et les améliorations se font, pour ainsi dire d'elles-mêmes, par le déplacement qu'imprime aux coutumes et aux lois, la force, en quelque sorte cosmique, des protestations.[428]

Dans la préface au roman de Jean Lombard, L'Agonie, Mirbeau parle des forces immenses que recèle le prolétariat, et exprime en même temps son espoir dans un avenir meilleur.

Bien des fois Mirbeau mit sa critique littéraire au service d'écrivains dans l'embarras. "Nous devrions montrer un peu plus de pitié pour les déchus de la vie,"[429] dit-il, et il paie d'exemple. En 1910 il tira de l'obscurité une pauvre couturière, Marguerite Audoux, qui venait d'écrire son premier roman: Marie-Claire. C'est Francis Jourdain, un des meilleurs amis de Marguerite Audoux, qui alla trouver Mirbeau avec le roman. Jourdain a raconté son entrevue à Georges Reyer. Il est intéressant d'en citer quelques passages, car Jourdain nous donne en même temps un portrait de Mirbeau à ce moment-là:

> Il est difficile d'imaginer aujourd'hui ce qu'était Mirbeau à cette époque. Violent, passionné, capable des

---

[427] Louis Lamarque, Un an de caserne (Paris: Stock, 1901), p. vi.

[428] Ibid., p. xv.

[429] "'Les mal-vus,'" Les Ecrivains (1ère série), p. 282.

> enthousiasmes les plus véhéments et des pires haines, il régnait par le pamphlet sur le monde des lettres et des arts. Pour un écrivain ou un peintre, un éloge de Mirbeau, c'était le succès; un "éreintement" de Mirbeau, c'était le fiasco. Cet homme d'une sensibilité maladive était incapable d'indifférence. Il aimait ou il exécrait, sans mesure. Le monde ne se composait pour lui que de deux espèces d'individus: les imbéciles et les gens de talent. Les premiers étant infiniment plus nombreux que les seconds, il vivait sans répit dans l'exaspération et la fureur.[430]

Jourdain raconta les détresses de Marguerite Audoux à Mirbeau, et ce dernier donna immédiatement une assez forte somme d'argent à Jourdain pour alléger la misère de la couturière à moitié aveugle. Mirbeau lut le manuscrit dans la nuit suivant le départ de Jourdain:

> Je trouvai un Mirbeau transfiguré. Un Mirbeau rajeuni, regaillardi, sauvé.
> --Un chef-d'oeuvre! Un authentique chef-d'oeuvre! me cria-t-il dès qu'il me vit.[431]

Mirbeau fit si bien que le livre fut publié par Fasquelle. Non seulement loua-t-il les qualités du roman dans sa préface, mais encore courut-il à travers Paris pour parler de sa découverte:

> Pendant huit jours Mirbeau ne vit que de Marie-Claire. Il a la fièvre Audoux. Il ne pense qu'à ce livre. Il ne parle que de cette femme. Il ne l'a jamais vue. Il ne sait presque rien d'elle. Mais il exalte sa vie avec une telle passion, son oeuvre avec un tel enthousiasme, qu'on pourrait le croire devenu subitement amoureux fou.[432]

Mirbeau fit la connaissance de Marguerite Audoux peu après le succès retentissant de son roman, succès qui était son oeuvre

---

[430] Georges Reyer, Marguerite Audoux (Paris: Grasset, 1942), 124-125.

[431] Ibid., p. 128.

[432] Ibid., p. 130.

à lui. Ils devinrent immédiatement amis, et Mirbeau prit Marguerite Audoux sous sa tutelle. Il lui donna des conseils précieux et s'occupa pendant longtemps de ses affaires avec les éditeurs. Elle nous laisse du vieillard ce portrait:

> Il critiquait sans mesure, mais il ne se montrait pas plus satisfait de lui-même que des autres. Jamais il ne trouvait ses actes assez nobles, assez purs, et toujours il restait inquiet de ce qu'il avait dit ou fait, avec le regret de n'avoir pas dit ou fait mieux. Une grande partie de son temps se passait à lire les manuscrits qu'il recevait de tous côtés. Et un jour que quelqu'un le plaignait de la fatigue que devait lui apporter une pareille occupation, il répondit aussitôt:
>
> --Il le faut bien, car dans le tas il peut y en avoir un bon.
>
> Et à ce moment-là toute la générosité qui était en lui apparut dans son regard.
>
> Il était sensible à toute affection, mais il désirait surtout être aimé des pauvres.[433]

En 1913 Mirbeau écrivit une préface sans grande importance pour La Maison blanche de Léon Werth, et en 1916, quatre mois seulement avant sa mort, une préface au Livre de Goha le Simple de Albert Adès et Albert Josipovici. Dans cette dernière préface Mirbeau parle beaucoup de lui-même. Il réaffirme des principes déjà énoncés quant à la valeur d'une oeuvre d'art: ce livre est beau, dit-il, car les auteurs se sont gardés d'être littéraires. "Ils regardaient la vie avec l'unique souci d'une observation exacte."[434] De plus, les auteurs s'interdisent tout lyrisme et créent des personnages vivants qui saisissent le lecteur "non par ce qu'ils ont

---

[433] Ibid., p. 158.

[434] Albert Adès et Albert Josipovici, Le Livre de Goha le Simple (Paris: Calmann-Lévy, 1919), p. ii. La preface est en date du 25 octobre 1916.

d'exceptionnel, mais par ce qu'ils ont de général."[435] Mais ce qui nous intéresse surtout dans cette préface, et ce qui nous touche profondément, ce sont les révélations d'un vieillard souffrant, les confessions d'un être mal compris par ses contemporains. Ici aussi, Mirbeau répète ce qu'il avait laissé entendre si souvent, sa sincérité absolue et les sources de tendresse cachées par des brusqueries, qui, d'ailleurs, ne trompaient que ceux qui le connaissaient mal:

> La franchise n'est pas chez moi un principe. Elle est un mouvement de l'être qui domine toute préoccupation. On a dit que j'étais violent... Pourquoi n'a-t-on jamais voulu comprendre que je suis tout simplement sincère? et pourquoi exiger mon admiration quand je ne puis donner que ma tendresse?[436]

La préface à ce livre est une des dernières choses que Mirbeau ait écrites. Il y affirme le principe de l'art tel qu'il le comprenait et nous laisse en même temps son propre portrait que vient corroborer le jugement de ses amis.

Dans les articles de critique artistique réunis dans les deux volumes Des Artistes, Mirbeau nous donne sa définition de l'art en général, de l'artiste en particulier, et de la technique à employer. Il y exprime en outre ses admirations qui vont surtout aux peintres de l'école impressionniste, et comme toujours, il attaque ceux qui ne voient pas du même oeil que lui. L'unique source d'inspiration pour l'artiste, qu'il écrive, qu'il compose ou qu'il peigne, est la nature. Cette idée répétée dans presque chaque article est dévelop-

---

[435] Ibid., p. v.

[436] Ibid., p. iii.

pée en grande longueur dans "Botticelli proteste." Le maître est clairement le porte-parole de Mirbeau:

> ...durant toute mon existence, je n'eus véritablement qu'un culte, qu'une passion: l'amour de la nature et de la vie. Je fis de mon mieux pour en exprimer les immortelles beautés, à ma façon, qui étaient de les peindre, -- et de les peindre comme je les avais plastiquement senties. Cette passion, --unique source de l'art, en dehors de quoi tout est mensonge et stérilité...[437]

Et tous les artistes que Mirbeau admire avec tant de ferveur, suivent ce précepte de Botticelli, qui est aussi celui de Mirbeau. Parmi ceux dont les noms reviennent le plus souvent, il faut citer Rodin, Monet, Cézanne, Gauguin, Delacroix, Ingres, Van Gogh, Renoir, Pissarro et J.-F.Raffaelli. Mirbeau parla de Rodin alors que ce dernier était encore inconnu du grand public. Il admire en lui, non seulement le génie, mais encore l'intransigeance de son caractère et l'acharnement avec lequel il poursuit son oeuvre grandiose, malgré les nombreux obstacles qui se dressent sur son chemin. Dans sa "Préface aux dessins de Rodin," Mirbeau a ceci à dire:

> ...il aura été le grand réformateur de la statuaire, qui lui doit un modelé, un mouvement, de la passion, c'est-à-dire une plus intime communion de l'art avec la nature, ou, si l'on veut, une plus complete, une plus riche possession de la nature par l'amour humain. Il est peut-être le seul parmi les sculpteurs de tous les temps, dont l'oeuvre révèle une compréhension universelle de la vie...
>
> Et jamais il ne lui arriva de chercher une expression de la vie en dehors des lois primordiales et éternelles de la Beauté! Il sait que tout ce qui s'éloigne de la vie est fallacieux et vain, et que rien n'est mystérieux de ce qui va demander de la lumière aux ténèbres, du mouvement au néant. Son symbole est clair, parce qu'il est dans

---

[437] "Botticelli proteste," Le Gaulois (23 octobre 1896) et Des Artistes (1ère série) p. 68.

la nature...[438]

La définition que Mirbeau donne de l'artiste est basée sur cette idée, répétée toujours avec une éloquence renouvelée:

> L'artiste est un être privilégié par la qualité intellectuelle de ses jouissances et par ses souffrances elles-mêmes, où il arrache l'effort nécessaire à l'enfantement de son oeuvre. Plus directement que les autres hommes en communication avec la nature, il voit, il découvre, comprend, dans l'infini frémissement de la vie, des choses que les autres ne verront, ne découvriront, ne comprendront jamais. Ses yeux, sa pensée ont de continuels émerveillements; ils ont aussi de continuelles désespérances. Devant le mystère qu'est le frisson de la vie, et qu'il est impossible d'étreindre complètement pour le fixer en un vers, sur une toile, dans un marbre, devant cette grâce, cette fantaisie, cette sensibilité sans cesse renaissantes, devant cette palpitation qui monte de la fleur menue et de l'humble brin d'herbe, le plus triomphant des artistes, même un Shakespeare, même un Velasquez, même un Rodin, se sent bien petit et bien impuissant. Les plus admirables, ceux qui ont approché le plus près du secret que la nature recèle, ont été aussi les plus modestes. C'est que la réalisation a toujours été impérieuse au rêve, et c'est le rêve qu'ils poursuivent. De là leurs tortures, et de là leurs efforts, chaque jour, plus poussés d'élan.[439]

Monet, Van Gogh et tous ceux que Mirbeau admirait, avaient compris et senti mieux que les autres artistes ce que la nature recelait. Par un travail acharné ils étaient arrivés à rendre leurs impressions et à faire sentir leurs émotions. Ils ne s'étaient jamais éloignés de la nature, "cette étrange magicienne, perpétuelle créatrice de rêve, infatigable renouveleuse d'idéal."[440] Voilà pour Mirbeau le seul critérium

---

[438]"Préface aux dessins d'Auguste Rodin," Journal (12 septembre 1897) et Des Artistes (2e série; Paris: Flammarion, 1924), p. 35.

[439]"Le Chemin de la croix," Le Figaro (16 janvier 1888) et Des Artistes (1ère série), p. 68.

[440]"Camille Pissarro," Le Figaro (1er février 1892) et Des Artistes (1ère série), p. 153.

pour juger une oeuvre d'art. Quand Mirbeau s'écrie dans un moment d'exaltation: "Rembrandt et Beethoven...les deux ferveurs de ma vie,"[441] il explique immédiatement que ces deux génies n'ont jamais dévié du but qu'ils s'étaient donné et qu'en poursuivant leur idéal, ils ont atteint à la Vérité.

En matière de musique, Mirbeau n'a fait que peu de critique. La plupart de ses articles dans ce domaine sont plutôt dirigés contre les directeurs de l'Opéra qui offrent aux Parisiens un spectacle si médiocre. Les seuls musiciens que Mirbeau discute sont Franck, Gounod et Servais. Dans un article intitulé "César Franck et Monsieur Gounod," Mirbeau revient au ton grossier et forcené des Grimaces. Ses attaques dirigées contre Gounod ne sont pas à prendre au sérieux. Gounod avait osé mépriser Franck, que Mirbeau admirait. L'article est une oeuvre de vengeance, écrite dans un style qui identifie immédiatement son auteur:

> Et que pouvait dire d'autre, l'auteur de cette prétentieuse, larmoyante et plate operette qu'est Faust --ô grand Goethe!-- le créateur de tant d'airs pianoteurs qui vont si bien et tout droit à l'âme de toutes les cocottes sentimentales, et tant de rêveuses portières, dont les Laisse-moi contempler ton visage bercent les nuits ardentes et les rêves inconnus? D'une oeuvre vraiment géniale, comme la Rédemption, de César Franck, quelle autre opinion pouvait avoir ce musicien pour cabinets de toilette dont les mélodies semblent, dans une odeur fade de parfumerie, l'égouttement savonneux des lavabos....[442]

L'entousiasme sans bornes de Mirbeau, la confiance qu'il avait dans son jugement, ne pouvaient s'accommoder d'opposition.

---

[441] La 628-E8, p. 186.

[442] "César Franck et Monsieur Gounod," Journal (27 décembre 1896) et Des Artistes (2e série), 269-270.

Malheur à celui qui n'était pas de son avis. Cet article valut à Mirbeau autant de lettres, ou presque, que le pamphlet du Comédien, et dans une réponse à ses détracteurs, il justifie sa position, et son droit de passer jugement sur une oeuvre d'art:

> --Chers et honorables messieurs, hélas! non, je n'ai pas écrit la Rédemption, pas même la Tétralogie, et vous chercheriez vainement une sonate dans mon oeuvre si inutile et si humble!... Je ne suis pas davantage Baudelaire, le grand et douloureux Baudelaire, qui, pour n'avoir pas été un critique musical, et pour être demeuré, seulement, un poète, n'en a pas moins écrit sur la musique, et sur Wagner, d'admirables et frissonnantes pages et comme vous n'en écrirez jamais, chers messieurs.... Je ne suis qu'un pauvre homme qui va dans la vie, tâchant de voir, de sentir, de comprendre et d'aimer...[443]

Ainsi la critique de Mirbeau, surtout en matière de musique, ne repose pas sur une connaissance profonde du sujet, mais plutôt sur son intuition et son culte de la beauté, de l'unique beauté, de celle qui se rapproche de la Nature.

L'opérette, si populaire à ce moment-là, fait aussi le sujet d'un article. Lors de son entrée dans le journalisme, Mirbeau avait ridiculisé ce genre frivole, mais de nombreuses années plus tard, il se rendit compte que l'opérette pouvait être utile comme instrument de propagande: "la comédie proscrite se réfugiait dans l'opérette. Quand elle est ainsi comprise, l'opérette est une forme d'art charmante et utile, et profondément éducatrice de l'injustice de nos lois et de la folie de nos institutions...."[444] Et il est bien entendu

---

[443] "Ce que l'on écrit...," Journal (17 janvier 1897) et Des Artistes (2e série), 280-281.

[444] "L'Opérette," Journal (2 février 1902) et Des Artistes (2e série), p. 296.

que Mirbeau dans sa critique artistique, comme dans sa critique littéraire, ne parle pas uniquement pour quelque chose, mais aussi --et souvent-- contre quelque chose. En premier lieu, il s'élève contre l'administration de l'art par l'Etat:

> La République pourtant devrait avoir enfin la conscience du mal qu'elle a fait depuis qu'elle ronge le pays et qu'elle l'attaque dans toutes les moelles. Elle a porté un coup fatal à la France; elle l'a ruinée dans sa gloire militaire, ruinée dans son commerce, dans son crédit, ruinée dans son art. Des imbéciles criminels sont venus qui ont voulu courber toutes choses au niveau de leur esprit et de la bassesse de leur conscience. Nous qui autrefois imposions à l'Europe nos volontés et notre goût, c'est nous qui les recevons maintenant des autres peuples, qui montent et s'enrichissent à mesure que nous dégringolons et que nous nous appauvrissons.[445]

Dans d'autres articles, Mirbeau déplore amèrement la médiocrité des personnes qui font partie du Ministère des Beaux-Arts et des commissions sans nombre, et qui décident si une oeuvre d'art est belle ou non. Il ne peut pardonner aux fonctionnaires de ne pas reconnaître le génie là où il se trouve. Les Salons sont pour Mirbeau la consécration officielle de la médiocrité. On y accepte des oeuvres sans aucune valeur, mais on y refuse ou ignore des créations splendides comme les sculptures de Madeleine Claudel, que Mirbeau a toujours admirées avec la même ferveur que celles de Rodin. De nombreux événements viennent enflammer la colère du pamphlétaire, comme la fameuse affaire de la statue de Balzac, sculptée par Rodin, et refusée par l'administration, ou encore la prétention absurde de pouvoir faire achever par un "artiste"

---

[445] "L'Art et l'administration," Le Gaulois (10 novembre 1884) et Des Artistes (2e série), p. 247.

médiocre l'oeuvre grandiose de Puvis de Chavannes. En résumé, le mauvais goût prédomine dans tous les domaines artistiques. Les raisons en sont la médiocrité des conseils municipaux, des administrateurs des musées nationaux, et le manque d'intelligence et de perception de personnages haut placés, comme le ministre des Beaux-Arts, Georges Leygues. Toutes ces forces se combinent pour supprimer impitoyablement le génie:

> Rien d'ailleurs n'est plus compréhensible et plus juste que cette haine du génie, cette chasse au génie, dans une société nivelée, aplanie, où il n'est permis à personne de dépasser de la tête le cordon de la médiocrité égalitaire et démocratique ou tous les poètes doivent être de plats insectes, tous les écrivains d'immobiles larves dormant sous la pierre du respect, tous les artistes de pauvres animaux domestiques, clopinant dans les basses-cours, ou pataugeant dans les mares du préjugé!... Ah! c'est vraiment une chose bien mal portée, d'un anachronisme bien ridicule que le génie, par le temps qui court!...[446]

En somme, Mirbeau attaque les réputations établies et consacrées par l'Etat. Les noms qui reviennent le plus souvent sont ceux de William Bouguereau, Benjamin Constant, Edouard Detaille et Daguan-Bouveret, tous des peintres primés. Il les compare constamment aux jeunes artistes impressionnistes. La postérité a donné raison à Mirbeau.

Mirbeau a changé d'opinions de nombreuses fois au cours de sa vie mouvementée. Mais en ce qui concerne son jugement en matière d'art, il a toujours suivi la même voie. Jamais n'a-t-il dévié de ses opinions, et alors que la France regardait encore avec mépris les jeunes artistes, Mirbeau proclamait déjà leur génie, et leur faisait une place à côté

---

[446] "Es-tu content, Barrias?" Journal (16 mars 1902) et Des Artistes (2e série), p. 183.

des immortels de l'art. Il ne s'est pas trompé. Comme critique artistique, il a toujours eu raison, et il eut la satisfaction de voir le public accepter, et ensuite glorifier les artistes qu'il avait couverts d'éloges. Mirbeau détestait les critiques qui attendaient qu'une opinion se formât avant de se prononcer sur quoi que ce soit. La fonction du critique, selon lui, était, comme nous l'avons déjà dit, de créer cette opinion, non de la suivre, et c'est ce qu'il fit avec une sincérité absolue, malgré les attaques auxquelles il était sujet. Par la sûreté de son jugement, par l'intransigeance de son caractère et la haute idée de sa mission, Mirbeau a beaucoup contribué à l'histoire de la critique en France. Nous ne pouvons que regretter que la plupart de ses articles n'aient jamais été publiés en volume. Ce serait oeuvre de justice et le plus beau monument qu'on puisse élever à l'homme dont les contributions comme critique ont été négligées par les historiens d'art. Le nom de Mirbeau doit rester à jamais attaché à l'école des impressionnistes, car elle lui est redevable d'un peu de sa gloire.

Malgré ses protestations, les contemporains et les critiques de Mirbeau qui évaluèrent son oeuvre, ne purent s'empêcher de mettre une étiquette sur lui. Et c'est tout à la gloire de l'indépendance en matière d'art de Mirbeau, que nous avons presque autant de théories que de critiques. Il est utile de passer en revue ces opinions si diverses. Pour

Paul Souday, Mirbeau est un naturaliste,[447] et cette opinion est partagée par Léon Deffoux:

> Comment Mirbeau se rattache-t-il au naturalisme? Par l'ardeur qu'il apportait à accumuler sur ses personnages tous les traits dégradants, toutes les sottises, toutes les bassesses; par son pessimisme naïf et forcené, par les brutalités inutiles et comme plaquées, de ses romans.[448]

Pourtant Mirbeau professait un grand dédain pour l'école naturaliste, dédain exprimé tout entier dans cette formule: "en art l'exactitude est la déformation et la vérité est le mensonge."[449] Les écrivains naturalistes n'approchaient pas de la vérité, car l'éloignement seul nous la procure. De plus, ils dépouillaient les êtres et les choses du charme que crée le rêve, et par là même, ils commettaient deux crimes impardonnables aux yeux de Mirbeau. La vérité est le but de l'artiste et il y atteindra uniquement en prenant la nature comme source d'inspiration. Or, la nature ne contient pas seulement les hideurs disséquées et étalées par les naturalistes médiocres, mais également des mystères embus de rêve et de charme. "La vérité, dit Mirbeau, habite aussi bien les hautes régions de l'idéal; elle s'y montre dans de plus belles et plus éclatantes lumières, et les artistes qui vont la chercher là ne risquent que de faire des oeuvres impérissables."[450]

---

[447] Paul Souday, op. cit.

[448] Léon Deffoux, Le Naturalisme (Paris: Les Oeuvres représentatives, 1927), 126-127.

[449] "Le Rêve," Les Ecrivains (1ère série), 22-23.

[450] "Bastien-Lepage," La France (21 mars 1885) et Des Artistes (1ère série), p. 32.

Tous les grands artistes se sont libérés des exigences restrictives d'une école, et le mépris de Mirbeau pour toute école, pour toute doctrine, ne connaît pas de bornes. Adhérer strictement à une doctrine comme le naturalisme, ce serait nier "que la source de toute émotion, de toute beauté, de toute vie, n'est pas à la surface des êtres et des choses,"[451] et Mirbeau veut aller au-delà de la surface, jusque dans les profondeurs de l'âme où réside la beauté. Cette ligne de conduite est constamment restée la même, et toutes les oeuvres littéraires que Mirbeau juge mauvaises, le sont pour la même raison: elles ne reproduisent pas la vie dans la multiplicité et la diversité qui lui sont fondamentales. Il convient de répéter ici que Mirbeau admirait des écrivains comme Zola et Goncourt, car il jugeait que leur génie les avait emportés dans des sphères où le mot doctrine n'a plus de valeur, et où la beauté seule règne en souveraine.

Il est des critiques comme Gérard Bauër et Nicolas Ségur qui n'hésitent pas à affirmer que Mirbeau fut un romantique: "Il n'a pu se défendre de son imagination et d'un romantisme qui a plus d'une fois altéré une vérité qu'il recherchait ardemment."[452] Et dans un autre article, publié un an plus tard, M. Bauër réaffirme ce point de vue.[453] Ségur va plus avant dans cette théorie; il voit en Mirbeau un représentant du romantisme à son déclin:

---

[451] "Paul Gauguin," L'Echo de Paris (16 février 1891) et Des Artistes (1ère série), p. 124.

[452] Bauër, Le Figaro Littéraire (19 juillet 1958).

[453] Bauër, Les Annales, 106 (août 1959).

> Mais jamais peut-être les lueurs décomposées et déliquescentes du couchant romantique ne parurent aussi brusques, aussi vives, aussi maladives que dans les livres de M.Mirbeau.
>
> Le pessimisme irraisonné et confus de Flaubert poussé jusqu'a l'excès, la préférance pour les anomalies amoureuses et sexuelles, si chers déja a Balzac et plus tard a Huysmans, exagérée jusqu'a la perversion, le ricanement de Baudelaire et sa manie d'étonner et de scandaliser, exaltés, jusqu'au délire, voila ce qui caractérise essentiellement M.Mirbeau. Il réunit en lui les manies et les égarements romantiques et cela avec une extrême brutalité et un rare éclat.[454]

Il faudrait ajouter à cela que Mirbeau se rapproche également des romantiques par le fait qu'il exige toujours une indépendance absolue en matière d'art. Entre ces deux théories, nous trouvons l'opinion de Buenzod, qui appelle Mirbeau le type même du naturaliste romantique. Et il explique cette appelation:

> ...romantique par tempérament, passionné d'excès, amoureux de démesure, il prétendit peindre la réalité sans pour cela mettre au pas son imagination ni renoncer aux intempérances d'expressions qui plaisaient à sa fougue.[455]

Pour Ernest Gaubert, Mirbeau n'est "ni naturaliste, ni romantique,"[456] il ressemble plutôt à Jean-Jacques Rousseau.

Je partage l'opinion de Buenzod. Pour rattacher Mirbeau à un mouvement, il faut en revenir à ses propres déclarations. L'unique souci de l'artiste doit être de représenter la vie telle qu'elle lui apparaît. "Qu'il ne corrige rien, dit Mirbeau, qu'il soit vrai, vrai, vrai!"[457] Cela ne veut

---

[454] Ségur, op. cit.

[455] Emmanuel Buenzod, Une époque littéraire: 1890-1910 (Neuchatel: Ed. de la Baconnière, 1941), p. 65.

[456] Gaubert, op. cit.

[457] Gsell, op. cit.

pas dire cependant que l'artiste devient un appareil photographique. Par la force même de son tempérament, il "accentuera dans la Nature les formes et les couleurs qui en expriment le mieux le sens."[458] En représentant sincèrement la Nature, il la fera comprendre à sa manière, et c'est là tout l'art. C'est donc en se basant sur la nature que Mirbeau définit la fonction de l'art. Et ici, nous constatons une évolution dans sa pensée. Dans "Le Rêve," il avait déclaré catégoriquement que l'art n'était point fait pour nous apprendre quoi que ce soit, mais uniquement pour nous émouvoir. En 1894 il parle d'une fonction didactique de l'art:

> L'art n'est peut-être, en soi, comme tant de choses qui nous enthousiasment, qu'une mystification; mais il a ceci d'admirable qu'il nous fait mieux comprendre et aimer les inépuisables beautés de la nature. C'est un merveilleux éducateur. Il ouvre les horizons, dévoile l'énigme des visages, recule encore les profondeurs des ciels, accumule en nous les frissons qui passent, dégage des ensembles brouillés et confus, l'infinie variété, l'infinie splendeur des formes éternelles. La nature est pleine de mystères charmants ou terribles; nous ne faisons pas un pas sur le sol sans nous heurter à de l'inconnu. L'art illumine tout cela; sa magie éclaire l'invisible, elle ouvre nos oreilles à bien entendre. Du moins nous le croyons, et c'est assez pour que nous l'aimions.[459]

Mirbeau ne contredit point ce qu'il avait affirmé auparavant. Il ajoute une autre fonction à l'art qui en fait une force complète et sublime. L'intellect et l'intuition entrent en jeu pour nous plonger dans un monde qui accapare non seulement notre âme, mais encore notre raison. L'expérience est donc totale, et c'est ainsi que Mirbeau la comprendra désormais.

---

[458] Ibid.

[459] "'La Vie artistique,'" Journal (31 mai 1894) et Des Artistes (1ère série), 196-197.

Dans sa propre oeuvre, Mirbeau ne put suivre les préceptes qu'il avait énoncés. Son tempérament le poussait vers la déformation grotesque. Il le savait d'ailleurs fort bien: "J'ai toujours été empoisonné par un certain romantisme dont je n'ai pu me débarrasser."[460] Et cela explique le dégoût que Mirbeau professait parfois pour son oeuvre. Il se faisait de sa mission d'artiste une haute idée, et cela lui valut des découragements sans nombres et les affres de la création que connaissent tous les travailleurs consciencieux. Chaque fois qu'il entreprenait une oeuvre nouvelle, il connut de longs mois d'agonie. Après la publication de L'Oeuvre, Mirbeau envoya ces mots à Zola:

> Je viens de terminer l'Oeuvre, et je veux vous dire toute mon émotion et toute mon admiration. Vous êtes un grand artiste, et vous êtes aussi un brave homme.
>
> L'honnêteté déborde de ces pages superbes avec le génie. Celui qui ne vous aimerait pas apres un pareil livre, ne peut être qu'un misérable. Pour moi, je vous l'avoue naïvement, j'ai été remué, au point que bien des fois, j'ai pleuré devant ce malheureux Claude Lantier en qui vous avez synthétisé le plus épouvantable martyre qui soit, le martyre de l'impuissance. Génie à part, j'ai retrouvé en cette douloureuse figure, beaucoup de mes propres tristesses, toute l'inanité de mes efforts, les luttes morales au milieu desquelles je me débats, et vous m'avez donné la vision très nette et désespérante de ma vie manquée, de ma vie perdue. Un moment je vous en ai voulu de voir si clair dans le coeur et dans le cerveau de l'homme. Mais vous avez entouré ce pauvre Lantier d'une telle tendresse, d'un tel charme de pitié, il y a dans votre génie si fier une bonté si simple, que j'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aimer, moi aussi, et me plaindre.[461]

---

[460] Adès, Nouvelles littéraires (27 janvier 1934).

[461] Correspondance inédite d'Emile Zola, XIII. BNF, Naf 24522, feuillet 191. Lettre du 19 avril 1886.

Dans le conte Dans le ciel, composé quelques années plus tard, Mirbeau se souvint sans doute de Claude Lantier, mais pour créer ce personnage douloureux, il n'avait qu'à faire appel au souvenir de ses propres souffrances. Mirbeau fait dire au peintre de son récit: "je crois bien que tous les arts se ressemblent... Ecrire, ou peindre, ou mouler, ou combiner des sons... Oui, je crois que c'est la même douleur, vois-tu?... Voir, sentir et comprendre, tout est là!"[462] Et un peu plus tard le même personnage s'écrie: "Est-ce que l'art, c'était vraiment cette torture, cet enfer?"[463] Finalement, le peintre incapable de pénétrer plus profondément dans la nature, se suicide en se sciant la main devant un tableau inachevé. Et dans un autre conte, Mémoires pour un avocat, le narrateur est à nouveau un artiste qui souffre de ne pouvoir ni copier, ni interpréter la nature:

> Crois-tu donc que l'homme a été créé pour faire de l'art?... L'art est une corruption...une déchéance... C'est le salissement de la vie...la profanation de la nature... Il faut jouir de la beauté qui nous entoure, sans essayer de la comprendre, car elle ne se comprend pas elle-même...sans essayer de la reproduire...car nous ne reproduisons rien...que notre impuissance, et notre infimité d'atome perdu dans l'espace...[464]

Mirbeau nous laisse d'autres documents personnels qui confirment la sincérité des mots envoyés à Zola, et nous montrent une fois de plus que sa vie et son oeuvre sont étroitement liées. Son état d'esprit, chaque fois qu'il était en train

---

[462] "Dans le ciel," L'Echo de Paris (10 janvier 1893).

[463] Ibid., (21 janvier 1893).

[464] "Mémoires pour un avocat," dans La Pipe de cidre, p. 249.

de créer, ressemble à celui de ses héros. Dans ces moments de découragement, Mirbeau maudissait la littérature, cause de ses souffrances:

> Je n'ai pas la moindre idée à couler en phrases et mon cerveau est vide.
> Par dessus le marché, la littérature m'embête au-delà de tout. J'arrive à cette conviction qu'il n'y a rien de plus vide, rien de plus bête, rien de plus parfaitement abject que la littérature. Je ne crois plus à Balzac, et Flaubert n'est qu'une illusion de mots creux. Alors que les sciences naturelles découvrent des mondes et vont désembroussailler les sources de vie, de toutes les routes qui les cachaient, alors qu'elles interrogent l'infini de l'espace et l'éternité de la matière et qu'elles vont chercher au fond des mers primitives la muscosité primordiale, d'où nous venons, la littérature, elle, en est encore à vagir sur deux ou trois stupides sentiments artificiels et conventionnels, toujours les mêmes, engluée dans ses erreurs métaphysiques, abrutie par la fausse poésie du panthéisme idiot et barbare! Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est l'impuissance ou je suis, moi particulièrement, de sortir de cette crasse intellectuelle, de ce mensonge, de cette abjection. J'entrevois bien ce qu'il y aurait à faire, mais j'en suis incapable. Ce serait une éducation nouvelle à faire; ce serait la chimie, l'anatomie, la géologie, la paléontologie, l'embryogénie à apprendre. Et je suis trop vieux. Alors, un dégoût me vient de mon ignorance et de la besogne plate et infiniment stupide à laquelle je suis condamné. Si j'étais seul, si je n'avais pas une femme, je louerais un champ, j'y ferais pousser des légumes et j'irais les vendre à Rouen dans une petite charrette, tous les matins.[465]

Les années n'ont point changé l'attitude de Mirbeau. Vieillard, il connaît les mêmes affres que jeune homme, et se plaît à injurier la cause de ses souffrances. Albert Adès rapporte ces paroles de Mirbeau, proférées peu avant sa mort: "De la littérature! Ah! la! la!...pauvres fous!... Mais si j'avais à recommencer, je me ferais jardinier!"[466] Dans ces

---

[465] Lettre à Claude Monet dans Les Cahiers d'aujourd'hui, 9 (1923).

[466] Adès-Theix, Grande Revue, 93 (1917), 149-158.

moments Mirbeau sentait qu'il n'avait jamais fait de la vie, mais uniquement de la littérature. Et cela lui causait une douleur profonde. Dans le conseil qu'il donne à ses jeunes admirateurs, nous voyons à nouveau ce à quoi Mirbeau aspirait si ardemment: "Il faut sentir... Pour comprendre il faut sentir!"[467] Et pour bien marquer que tout le secret réside dans cette formule, il répète avec une insistance renouvelée:

> Il faut lire...il faut lire, mon petit... C'est alors que vous vous rendrez compte... Le jour ou vous verrez la vie, vous souffrirez de ce qui la déforme...de la littérature! Ce jour-là seulement vous aurez compris... Je ne vous le répéterai jamais assez: ce n'est pas mentalement, c'est physiquement qu'on doit comprendre![468]

En résumé, Mirbeau ne voulait rien de plus ni de moins qu'une reproduction exacte de la vie. En cela il se rattache aux naturalistes. Mais son tempérament le poussait à déformer toute chose, et malgré tous ses efforts, son imagination l'emporte sur sa raison. En cela il se rattache aux romantiques agonisants de la fin du siècle. Ce conflit perpétuel entre ce que Mirbeau voulait faire et ce qu'il fit, est une des grandes tragédies de sa vie d'artiste. Son impuissance à rester dans le vrai provoqua une réaction contraire qui le jeta à l'autre extrême, c'est-à-dire dans les excès en toute chose. Pris entre les exigences de son esprit critique et les poussées de son imagination débordante, tel nous apparaît Mirbeau. Son oeuvre se ressent de ces deux tendances opposées. Intellectuellement de son temps, il s'intègre dans la marche

---

[467] Ibid.

[468] Ibid.

des événements et se fait ouvertement le champion des idées nouvelles. Par tempérament, il est un des derniers représentants du romantisme tapageur et fracassant.

CONCLUSION

"Peu d'écrivains ont aussi librement projeté qu'Octave Mirbeau leur caractère et leurs convictions dans leur oeuvre. Homme d'humeur infiniment mobile et complexe, il a prêté à ses personnages ses propres contradictions et ses emportements."[469] Ces mots résument bien l'intimité du rapport qui existe entre l'oeuvre et la vie de Mirbeau. Or, les emportements de l'auteur avaient toujours à leur base des événements contemporains, et l'étude de son oeuvre doit tenir compte de ces événements. Son oeuvre romanesque peut se diviser en deux grandes catégories: ses trois premiers romans, et tous les livres écrits après 1898, à commencer par le Jardin des Supplices.

Le Calvaire, L'Abbé Jules et Sébastien Roch sont des romans qui tendent tous les trois au même but: le libre développement de l'individu qui aspire à une vie instinctive. Une enfance solitaire, des années malheureuses au collège, les horreurs de la guerre, et les douleurs d'un amour sans espoir, furent les événements de la vie de l'auteur qui servirent de point de départ à ses premiers livres. Nous y sen-

---

[469] Introduction à l'article de Bauër, Les Annales, 106 (août 1959).

tons déjà des préoccupations sociales plus vastes, mais surtout nous y voyons un être qui ne demande qu'à aimer et être aimé, et qui est sans cesse repoussé par ses semblables. Cependant, ces expériences personnelles ne suffisent point à expliquer la haine féroce contre la société entière, qui éclate avec le Jardin des Supplices, et continue jusqu'au dernier roman inachevé. Entre Sébastien Roch et le Jardin des Supplices il y eut l'Affaire Dreyfus, qui exerça une grande influence sur Mirbeau. Les germes de révolte qui sommeillaient en lui, éclatèrent avec fureur et il déversa sur ses contemporains un flot d'invectives défiant toute imagination. Son attitude n'a pas radicalement changé, car dès son premier livre Mirbeau dénonce implacablement toutes les tares morales imaginables. Mais l'Affaire Dreyfus a grandement contribué à l'extrême fureur qui dès lors caractérisa tout ce que Mirbeau écrivit.

Avec Le Jardin des Supplices Mirbeau abandonna, timidement d'abord, la composition à laquelle il s'était astreint dans ses trois premiers romans. Le Jardin des Supplices qui est --en ce qui concerne la technique de l'auteur-- une oeuvre de transition, présente encore un semblant de continuité. Les livres qui le suivent abandonnèrent jusqu'à ce semblant. Mirbeau a commencé par être un romancier, il finit par être, même dans ses romans, un journaliste et un pamphlétiste. Les injustices sociales de son temps lui fournirent une ample matière. Foncièrement bon et sympathique envers ceux qui souffraient --et la pauvreté était aux yeux de Mir-

beau une souffrance-- il s'acharna à corriger les conditions sociales en faisant ressortir leur injustice. L'intention de l'auteur est toujours restée la même: le bonheur de l'individu. Dans ses premiers romans les obstacles à ce bonheur et à la dignité, sont ou des individus ou certaines institutions de la société. Dans les oeuvres non composées, ces obstacles deviennent de plus en plus nombreux, jusqu'à inclure la société entière. Ce n'est plus l'école ou une femme qui est à la base de la souffrance, mais bien les fondements sur lesquels la société repose. Et pour mener sa lutte avec autant d'efficacité que possible, Mirbeau abandonna sans plus ses romans à proprement parler, et écrivit une historiette après l'autre qu'il rassembla par des fils immédiatement visibles, afin de multiplier les exemples d'injustices à combattre. Ainsi l'évolution de sa technique, loin d'être en désaccord avec l'uniformité de son intention, est le résultat inévitable de l'ampleur qu'assuma le but qu'il s'était proposé.

Dans les contes nous voyons également une évolution. Dans le premier recueil les préoccupations sociales sont presque entièrement absentes. Peu à peu elles envahissent ce genre, et finalement Mirbeau abandonna complètement le portrait pour arriver à des pamphlets dirigés contre les abus de la société. La première pièce de théâtre, Les Mauvais Bergers, vint en 1897, apporter une preuve de plus que l'évolution était en train de s'accomplir. Le théâtre est, à quelques rares exceptions près, un pamphlet.

Bien que certaines conditions existant au tournant du siècle expliquent le mécontentement de Mirbeau, elles n'expliquent point la façon dont il l'exprime. La férocité de Mirbeau est un trait caractéristique qui ne peut s'expliquer que par son tempérament. Et nous avons suffisamment insisté sur sa sensibilité pour ne pas avoir à revenir là-dessus. Son tempérament et son grand talent se sont combinés pour nous laisser une oeuvre inégale, dont le plus grand défaut consiste dans la répétition des mêmes griefs. En théorie Mirbeau ne s'est pas donné de limites. Il voulait dépeindre l'homme dans toute sa complexité. En pratique il n'en est rien, car Mirbeau resta dans un domaine rétréci de la vie, dont il ne montra que les laideurs. Et la vie est toujours contemplée à travers les yeux d'une victime de la société se révoltant contre elle. Il fallait un grand talent pour renouveler toujours d'éloquence sur un sujet toujours repris. Travailleur consciencieux, artiste dévoué à sa tâche, Mirbeau ne s'épargna aucune peine pour polir ses écrits.

Il est facile d'aimer et d'admirer Mirbeau pour qui connaît sa vie et son oeuvre. On aime en lui sa tendresse, sa bonté, sa pitié et son empressement à venir en aide à des personnes moins fortunées que lui. On admire l'intransigeance de son caractère, la fermeté de ses convictions et la sincérité avec laquelle il les défend. Ces qualités nous aident à accepter et à apprécier l'oeuvre de Mirbeau malgré les défauts que nous avons fait ressortir.

L'oeuvre de Mirbeau ne mérite nullement l'oubli dans lequel elle a sombré. La beauté lyrique de nombre de ses pages provient de la sensibilité avec laquelle il réagit envers la beauté, et constitue un monument durable à son talent. Son analyse profonde et lucide des passions de l'homme le place au même niveau que beaucoup d'écrivains psychologues qui n'ont pas subi le sort injuste que la postérité lui a réservé, et sa voix si puissante et si redoutée en son temps porte encore aujourd'hui en elle des enseignements précieux pour qui veut écouter.

BIBLIOGRAPHIE

I. Bibliographie des oeuvres d'Octave Mirbeau.

Contes

Lettres de ma Chaumière. Paris: Laurent, 1886. Réédition: Contes de la Chaumière. Paris: Charpentier, 1894. (Reédition partielle des Lettres de ma Chaumière et en partie originale).

Editions posthumes:

La Vache tachetée. Paris: Flammarion, 1918.

La Pipe de cidre. Paris: Flammarion, 1919.

Chez l'illustre écrivain. Paris: Flammarion, 1919.

Sept contes ont été publiés à la suite d'Un Gentilhomme. Paris: Flammarion, 1920. Les titres en sont: "La Table d'hôte," "La Chambre close," "Un joyeux Drille," "Precocité," "En Promenade," "Pauvre Voisin," "Clotilde et moi."

Un Homme sensible, 1919; Les Mémoires de mon ami, 1920; Les Souvenirs d'un pauvre diable, 1921. Paris: Flammarion.

Plusieurs contes ont été reédités sous ces titres collectifs.

Romans

Le Calvaire. Paris: Paul Ollendorff, 1887. Réédition illustrée par Jeanniot: Paris: Paul Ollendorff, 1901.

L'Abbé Jules. Paris: Paul Ollendorff, 1888. Réédition: Paris: Artheme Fayard, 1917.

Sébastien Roch. Paris: Charpentier, 1890. Réédition: Paris: E. Fasquelle, 1922.

Le Jardin des Supplices. Paris: E. Fasquelle, 1899. Réédition: Paris: E. Fasquelle, 1908.

Le Journal d'une Femme de Chambre. Paris: E. Fasquelle, 1900.

Les Vingt et un Jours d'un Neurasthénique. Paris: E. Fasquelle, 1902. Réédition: Paris: E. Fasquelle, 1919.

La 628-E8. Paris: E. Fasquelle, 1907.

Dingo. Paris: E. Fasquelle, 1913. Réédition: Paris: E. Fasquelle, 1930.

Edition posthume:

Un Gentilhomme. Paris: Flammarion, 1920.

Théâtre

Les Mauvais Bergers. Pièce en cinq actes représentée à Paris, sur le Théâtre de la Renaissance, le 14 décembre 1897. Dans Théâtre, II, Paris: Flammarion, 1921.

L'Epidémie. Pièce en un acte représentée à Paris, sur le Théâtre Antoine, le 29 avril 1898. Dans Théâtre, I, Paris: Flammarion, 1921.

Les Amants. Saynète en un acte représentée à Paris, sur le Théâtre du Grand-Guignol, en juillet 1901. Dans Théâtre, III, Paris: Flammarion, 1922.

Vieux Ménage. Comédie en un acte, représentée à Paris, sur le Théâtre du Grand-Guignol, le 29 octobre 1909. Dans Théâtre, I.

Le Portefeuille. Comédie en un acte, représentée à Paris, sur le Théâtre de la Renaissance-Gémier, le 19 février 1900. Dans Théâtre, II.

Scrupules. Pièce en un acte représentée à Paris, sur le Théâtre du Grand-Guignol, en mai 1902. Dans Théâtre, II.

Les Affaires sont les Affaires. Comédie en trois actes representee a Paris, sur le Théâtre de la Comédie-Française, le 20 avril 1902. Dans Théâtre, I.

Interview. Farce en un acte représentée à Paris, sur le Théâtre du Grand-Guignol, le 1er février 1902. Dans Théâtre, II.

Farces et Moralités. Paris: E. Fasquelle, 1902. (L'Epidémie, Vieux Ménage, Le Portefeuille, Les Amants, Scrupules, Interview. Les trois dernières pièces sont en édition originale.)

Le Foyer. Comédie en trois actes représentée à Paris, sur le Théâtre de la Comédie-Française, le 7 décembre 1908. Dans Théâtre, III.

Articles et pamphlets réunis en volume

Le Comédien. Paris: Brunox, 1882.

Les Grimaces. Pamphlet hebdomadaire, Paris, 21 juillet 1883-12 janvier 1884.

Le Salon de 1885. Paris: Baschet, 1885.

Le Pour et le Contre. Paris: Léon Vannier, 1887.

Claude Monet, Auguste Rodin. Paris: Galerie G. Petit, 1889. Seule l'étude sur Monet est de Mirbeau.

La Grève des électeurs et Prélude. Paris: Les Temps nouveaux, 1902.

Editions posthumes:

Des Artistes (1ère série: 1885-1896). Paris: Flammarion, 1922.

Des Artistes (2e série: 1897-1912). Paris: Flammarion, 1924.

Gens de théâtre. Paris: Flammarion, 1924.

Les Ecrivains (1ère série: 1884-1894). Paris: Flammarion, 1925.

Les Ecrivains (2e série: 1895-1910). Paris: Flammarion, 1926.

Articles et contes cités dans le texte qui n'ont pas été réunis en volume

"Voyage dans la lune," L'Ordre (3 novembre 1875).

"La Chanson de Carmen," Le Figaro (21 août 1882).

"Mlle Feyghine," Le Figaro (13 septembre 1882).

"Barbey d'Aurevilly," Le Figaro (8 octobre 1882).

"Paradoxe sur les Fenayron," Le Figaro (12 octobre 1882).

"Jean Baffier," Le Gaulois (6 avril 1887).

"Notes pessimistes," Le Gaulois (2 juin 1887).

"L'Inconnu," Le Gaulois (24 juin 1887).

"Vers le bonheur," Le Gaulois (3 juillet 1887).

"La loi du meurtre," L'Echo de Paris (24 mai 1892).

"Dans le ciel," L'Echo de Paris (20 septembre 1892-2 mai 1893).

"Pelléas et Mélisande," L'Echo de Paris (9 mai 1893).

"Pour Jean Grave," Journal (19 février 1894).

"Pétrisseurs d'âmes," Journal (10 février 1901).

Préfaces

Grave, Jean. La Société mourante et l'Anarchie. Paris: Stock, 1891).

Dessins de Rodin. Paris: Goupil, 1897.

Croisset, Francis de. Les Nuits de quinze ans. Paris: Paul Ollendorff, 1898.

F. Rops et quelques aspects de son oeuvre. Paris, 1898.

L'Hommage des Artistes à Picquart. Paris: Société libre d'Edition des Gens de Lettres, 1899.

Lombard, Jean. L'Agonie. Paris: E. Fasquelle, 1901.

Huret, Jules. Tout yeux. Tout oreilles. Paris: E. Fasquelle, 1901.

Lamarque, Louis. Un an de caserne. Paris: Stock, 1901.

Guitry, Saçha. Petite Hollande. Paris, 1908.

Audoux, Marguerite. Marie-Claire. Paris: E. Fasquelle, 1910.

Werth, Léon. La Maison blanche. Paris: E. Fasquelle, 1913.

Renoir. Paris: Bernheim-Jeune, 1913.

Cézanne. Paris: Bernheim-Jeune, 1914.

Edition posthume:

Adès, Albert et Josipovici, Albert. Le Livre de Goha le Simple. Paris: Calmann-Lévy, 1919.

Documents

Réponse à l'enquête de Jules Huret sur l'Evolution littéraire. Paris: Bibliothèque Charpentier, 1891.

Réponse à une enquête sur l'influence des lettres scandinaves. La Revue blanche (15 février 1897).

"Le Testament politique d'Octave Mirbeau," Le Petit Parisien (19 février 1917).

Lettres inédites d'Octave Mirbeau. Les Cahiers d'aujourd'hui, 9 (1923).

Lettres et documents inédits

Documents biographiques concernant Octave Mirbeau. Bibliothèque Nationale Française (BNF). Don 9643. Nouvelles archives françaises (Naf) 13623.

Huit lettres de Mirbeau à Henry Bauër. Collection de Monsieur Gérard Bauër.

Papiers Brunetière, XIX. BNF. Naf 25045. Feuillets 310-316.

Correspondance d'Edmond de Goncourt. BNF. Naf 13622. Feuillets 260-289.

Correspondance de Joseph Reinach, XXIII. BNF. Naf 13549. Feuillets 76-120. Les feuillets 100-105 sont des lettres de Mme Octave Mirbeau.

Correspondance de Joseph Reinach (L'Affaire Dreyfus). BNF. Naf 13576. Feuillets 129-136.

Correspondance d'Emile Zola, XIII. BNF. Naf 24522. Feuillets 187-211.

II. Bibliographie critique.

Livres et articles cités dans le texte

Adès-Theix, Albert. "La dernière physionomie d'Octave Mirbeau," Grande Revue, 93 (1917), 149-158.

Adès, Albert, "Octave Mirbeau à Cheverchemont," Nouvelles littéraires (27 janvier 1934).

Bauër, Gérard. "Dans Le Calvaire Mirbeau a raconté le drame amoureux de sa jeunesse," Le Figaro Littéraire (19 juillet 1958).

_____. "Octave Mirbeau: Héros de son Théâtre," Les Annales, 106 (août 1959).

Bauër, Henry. "Les Mauvais Bergers," L'Echo de Paris (16 décembre 1897).

Beaunier, André. "Octave Mirbeau," Revue des 2 Mondes, 38 (1917), 685-697.

Bertaut, Jules. "Octave Mirbeau," Revue de Paris, 139 (1917), 371-392.

Billy, André, Les Ecrivains de combat. Paris: Les Oeuvres representatives, 1931.

_____. Les Frères Goncourt. Paris: Flammarion, 1954.

Bourget, Paul. "Le Calvaire," Nouvelle Revue (1er janvier 1887).

Briant, Théophile. "Une source du Calvaire d'Octave Mirbeau," Le Goéland, 8 (25 janvier 1937).

Briçon, Etienne. "Au Théâtre-Français: Les Affaires sont les Affaires," Grande Revue, 26 (1903), 178-189.

Brisson, Adolphe. Le Théâtre. 4e série. Paris: Flammarion, 1909.

Brisson, Pierre. Le Théâtre des Années Folles. Genève: Ed. du Milieu de Monde, 1948.

Buenzod, Emmanuel. Une époque littéraire: 1890-1910. Neuchâtel: Ed. de la Baconnière, 1941.

Les Cahiers d'aujourd'hui, 9 (1923). Numéro spécial consacré a Octave Mirbeau.

Chabrol, Suzanne. "Le Pays d'Octave Mirbeau," Le Figaro (22 octobre 1932).

Copeau, Jacques. Critiques d'un autre temps. 7e éd. Paris: Nouvelle revue française, 1923.

Crucy, François. "Souvenirs," Les Cahiers d'aujourd'hui, 9 (1923).

Deffoux, Léon. Le Naturalisme. Paris: Les Oeuvres représentatives, 1927.

Delhorbe, Cécile. L'Affaire Dreyfus et les Ecrivains Français. Neuchâtel: V. Attinger, 1932.

Dorgelès, Roland. "Promenade chez Octave Mirbeau," Revue de France, t. 6 (1934), 703-728.

Doumic, René. "Les Affaires sont les Affaires," Revue des 2 Mondes, 15 (1903), 446-458.

Dumesnil, René. Le Réalisme. Paris: J. de Gigord, 1936.

Du Tillet, Jacques. "Les Mauvais Bergers," Revue bleue, 26 (1897), 823-827.

Elder, Marc. Deux Essais: Octave Mirbeau, Romain Rolland. Paris: G. Crès, 1914.

Flat, Paul. "Octave Mirbeau," Revue bleue (mai 1913), 683-685.

Gaubert, Ernest. "L'oeuvre et la morale d'Octave Mirbeau," Mercure de France, 93 (1911), 510-532.

Gaucher, Maxime. "Le Calvaire," Revue bleue, 24 (11 décembre 1886), 759-762.

Goncourt, Edmond et Jules. Journal. Edité par Robert Ricatte. Monaco: Fasquelle et Flammarion, 1956.

Gsell, Paul. "Octave Mirbeau," Revue des Revues, 67 (1907), 207-222.

Guitry, Sacha. Pages Choisies. Paris: Plon, 1932.

Huret, Jules. Enquête sur l'évolution littéraire. Paris: Bibliotheque-Charpentier, 1891.

Jean-Maurienne. Tribulations de la Société des Amis d'Octave Mirbeau. Paris, 1932.

Keim, Albert. Le Demi-Siècle. Paris: Albin Michel, 1950.

Lecomte, Georges. "L'oeuvre d'Octave Mirbeau," Grande Revue, 93 (1917), 20-26.

Lemaitre, Jules. Les Contemporains. 7e série. Paris: Boivin et Cie., s.d.

Lichy, L.-A. "Octave Mirbeau, comédien," Nouvelles littéraires (1er octobre 1932).

Machiels, Robert de. "Etudes Contemporaines: Octave Mirbeau," Grande Revue, 32 (1904), 550-574.

Mendès, Catulle. L'art au Théâtre, III. Paris: E. Fasquelle, 1900.

Montfort, Eugène. "Avec Mirbeau," Mercure de France, 121 (1917), 414-425.

Natanson, Thadée. "Octave Mirbeau: Souvenirs en vrac," Carrefour (5 décembre 1946).

Pilon, Edmond. Octave Mirbeau. Paris: Bibl. Int. d'Ed., 1903.

Poiteau, Emile. Quelques écrivains de ce temps. 2e éd. Paris: Grasset, 1913.

Reinach, Joseph. Histoire de l'Affaire Dreyfus. Paris: Ed. de la revue blanche, 1903.

Renard, Jules. Journal. Paris: Gallimard, 1935.

Revon, Maxime. Octave Mirbeau: son oeuvre. Paris: Ed. de la nouvelle revue critique, 1924.

Reyer, Georges. Marguerite Audoux. Paris: Grasset, 1942.

Rodenbach, Georges. L'Elite. Paris: E. Fasquelle, 1899.

Rosny aîne, J.-H. Portraits et souvenirs. Paris: Cie. Française des arts graphiques, 1945.

Saint-Auban, Emile de. L'idée Sociale au Théâtre. Paris: Stock, 1901.

Sée, A. "Octave Mirbeau: son oeuvre au point de vue social," Revue Internationale de Sociologie, 15 (1907), 512-519.

Ségur, Nicolas. "Octave Mirbeau," Revue des Revues, 77 (1908) 460-473.

Souday, Paul. "Octave Mirbeau," Le Temps (18 février 1917).

Suffel, Jacques. "Quand Mirbeau faisait scandale," Journal de Genève, 116 (20-21-22 mai 1961).

Veuillot, François. "Les Affaires sont les Affaires," Revue du Monde Catholique, 154 (1903), 740-750.

Waleffe, Maurice de. "Octave Mirbeau et les Belges," Revue des Revues, 73 (1908), 60-66.

Zévaès, Alexandre. Le Cinquantenaire de "J'accuse." Paris: E. Fasquelle, 1948.

Zola, Emile. "Pour les Juifs," Le Figaro (16 mai 1896).

_____. Correspondance. Paris: François Bernouard, 1928.

Livres et articles de référence
(non cités dans le texte)

Albalat, Antoine. "La Pipe de cidre," Revue bleue, 18 (21-28 septembre 1918), p. 575.

Armade, Francisque d'. Le Théâtre Français des origines à nos jours. Paris: Librairie C. Delagrave, 1909.

Banner, Max. Das französische Theater der Gegenwart. Leipzig: Gebhardt und Willisch, 1898.

Bardin, François. "En relisant Octave Mirbeau," Divan, 237 (1941), 20-27.

Beaunier, André. "Le Journal d'une Femme de Chambre," Revue bleue, 8 (25 août 1900), p. 253.

_____. "Le Calvaire," Revue bleue, 8 (1900), p. 573.

_____. "Les Vingt et un Jours d'un Neurasthénique," Revue bleue, 9 (1901), p. 284.

Beuchat, Charles. Histoire du Naturalisme Français. Vol. II, Ch. IX, Paris: Ed. Correa, 1949.

Billy, André. La Muse aux bésicles. Paris: La Renaissance du Livre, 1921.

Blum, Léon. L'oeuvre de Léon Blum. Vol. I. Paris: Albin Michel, 1954.

Bordeaux, Henry. La Vie au Théâtre. Paris: Plon-Nourrit et Cie., 1910.

Broodcorens, P. "La 628-E8," La Belgique artistique et littéraire, (1908), 301-316.

Brüel, T. "Octave Mirbeau," Tilskueren, (1918), 346-366.

Burus, C. A. "In the penal colony," Accent, 17 (1957).

Bury, Robert de. "Octave Mirbeau," Revue de la quinzaine (15 mai 1922).

Chandler, Frank W. The contemporary Drama of France. Boston: Little, Brown & Co., 1920.

Claudel, Paul. Les Cahiers Paul Claudel. Vol. I. Paris: Gallimard, 1959.

Cordier, C. X. Saggi e studi di letteratura francesa. Padua, 1957.

Daudet, Léon. "Octave Mirbeau," L'Action Française (17 février 1917).

Descaves, Pierre. "Octave Mirbeau," Erasme (18 juin 1947).

Devire, M. "Octave Mirbeau," Bibl. universelle et Revue de Genève, 85 (1917), 523-526.

Dinar, André. "Les auteurs cruels," Mercure de France (1942) 97-110.

Doumic, René. Le Théâtre nouveau. Paris: Perrin et Cie., 1908.

_____. "Le Foyer," Revue des 2 Mondes, 48 (1908) 916-921.

Du Tillet, Jacques. "L'Epidémie," Revue bleue, 22 (1898), p. 701.

Flat, Paul. "Les Affaires sont les Affaires," Revue bleue, 19 (1903), 538-541.

_____. "Le Foyer," Revue bleue, (1913), 683-685.

Gide, André. Oeuvres Complètes. Tome III. Paris: Nouvelle revue française, 1932-1939.

Gille, Philippe. La Bataille Littéraire. 3e série. Paris: V. Havard, 1883-1886.

Geffroy, Gustave. "Les Mauvais Bergers," Revue encyclopédique (8 janvier 1898).

Gourmont, Rémy de. Promenades Littéraires. Paris: Mercure de France, 1910.

Green, Frederick C. French Novelists from the Revolution to Proust. New York: D. Appleton & Co., 1931.

Gregh, Fernand. La Fenêtre ouverte. Paris: E. Fasquelle, 1901.

Guilbeaux, H. "Octave Mirbeau und Gesellschaft," Das Literarische Echo, 16 (1913-1914), 378-383.

Guinandeau, B. "Octave Mirbeau," L'Aurore (1er juillet 1899).

Guitry, Sacha. Souvenirs. Paris: Librairie-Plon, 1934.

Hervé, Gustave. "Octave Mirbeau," La Victoire (17 février 1917).

Huret, Jules. "Octave Mirbeau," La Grande Encyclopédie. Tome XXIII.

Kahn, Armand. Le Théâtre Social en France de 1870 à nos jours. Lausanne: A. Fatio, 1907.

Lacaze-Duthiers, Gérard de. "Les articles d'Octave Mirbeau," La Plume (15 février 1902).

Lacour, Léopold. "Le Théâtre d'Octave Mirbeau," Revue de Paris, 3 (1903), 432-448.

Larbaud, Valéry. Ce Vice impuni: la lecture. Dans Oeuvres Completes. Tome VII. Paris: Gallimard, 1953.

Lazare, Bernard. Figures Contemporaines. Paris: Perrin et Cie., 1895.

Lemaitre, Jules. "Les Mauvais Bergers," Revue des 2 Mondes, 145 (1898), 208-211.

Maeterlinck, Maurice. "Octave Mirbeau," Le Figaro (25 février 1917).

Mallarmé, Stéphane. Divagations. Paris: Charpentier, 1897.

Maurice, C. "Les Affaires sont les Affaires," The Bookman, 17 (1903), 609-613.

Maury, Lucien. "Octave Mirbeau: La 628-E8," Revue bleue, 8 (1907), 730-732.

Muhlfeld, Lucien. "Le Jardin des Supplices," Revue bleue, 12 (1899), 177-181.

Nordau, Max S. Zeitgenössische Franzosen. Berlin: E. Hoffman & Co, 1901.

Praag, S. von. "Octave Mirbeau als Naturalist," Groot Nederland Letterkundig Maandschrift, 11 (1925), 646-660.

Quillard, Pierre. "Octave Mirbeau," Mercure de France, 31 (1899), 69-75.

Régnier, Henri de. "Octave Mirbeau," Nouvelles littéraires (28 novembre 1931).

Reuillard, Gabriel. "Octave Mirbeau," France au Combat (3 avril 1947).

Robert, Louis de. De Loti à Proust. Paris: Flammarion, 1928.

Saenger, S. "Octave Mirbeau: Automobilbuch," Nouvelle revue, 2 (1908), 921-922.

Sée, Edmond. "Après 'Le Foyer,'" Les Marges, 3 (1909), 55-63.

Stiti Aîné, Louis. "Grimes: Octave Mirbeau," La Plume (15 avril 1902).

Tailhade, Laurent. "Octave Mirbeau," L'Oeuvre (17 février 1917).

_____. Les Livres et les Hommes. Paris: G. Crès et Cie., 1917.

Thielbroy, J. "Octave Mirbeau," Groot Nederland Letterkundig Maandschrift, 1 (1917), 423-438.

Vandérem, Fernand. Gens de qualité. Paris: Plon, 1938.

Veuillot, François. "La Question sociale au Théâtre: Le Repas du Lion, de François de Curel. Les Mauvais Bergers, d'Octave Mirbeau," Revue du Monde Catholique, 133 (1898), 295-312.